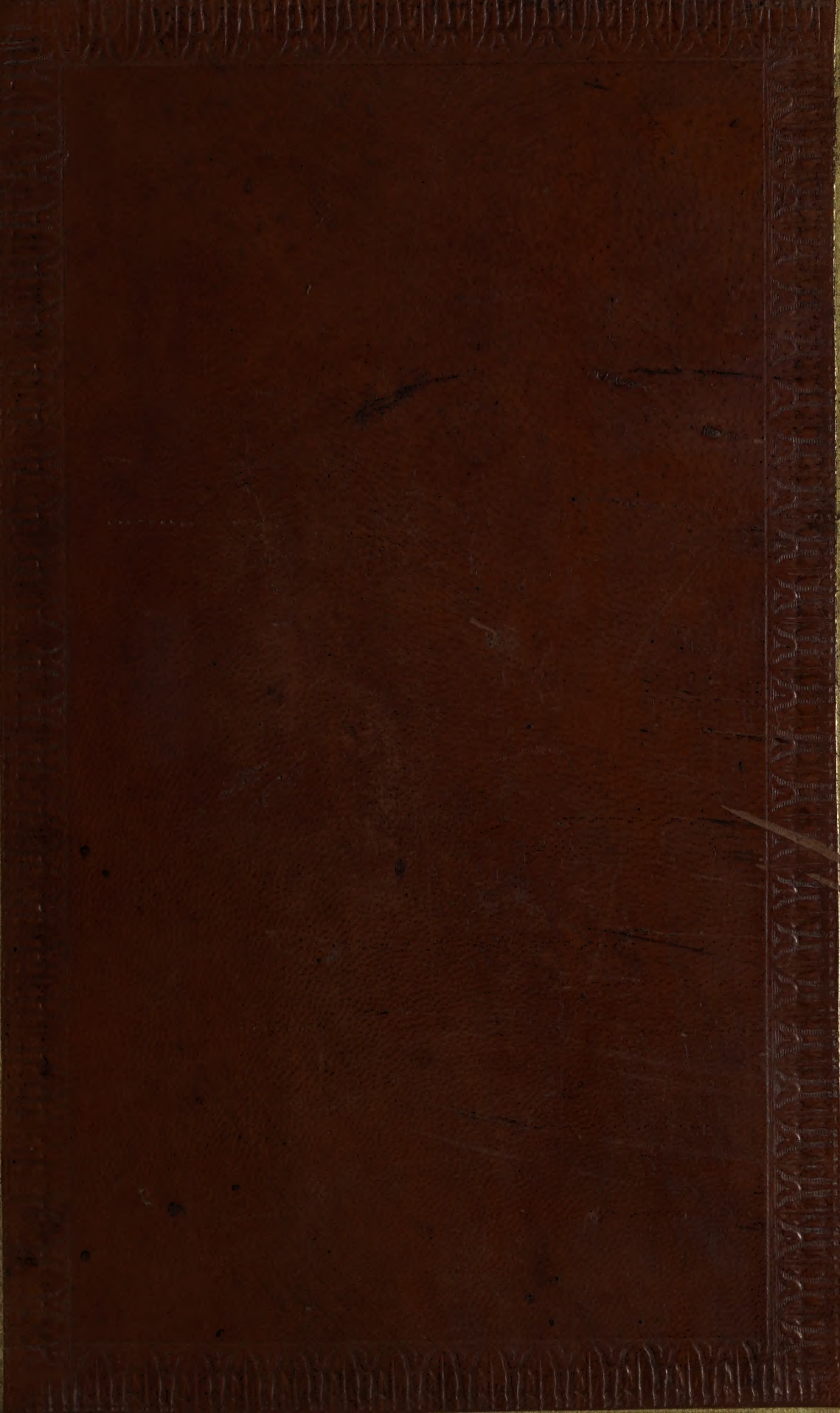
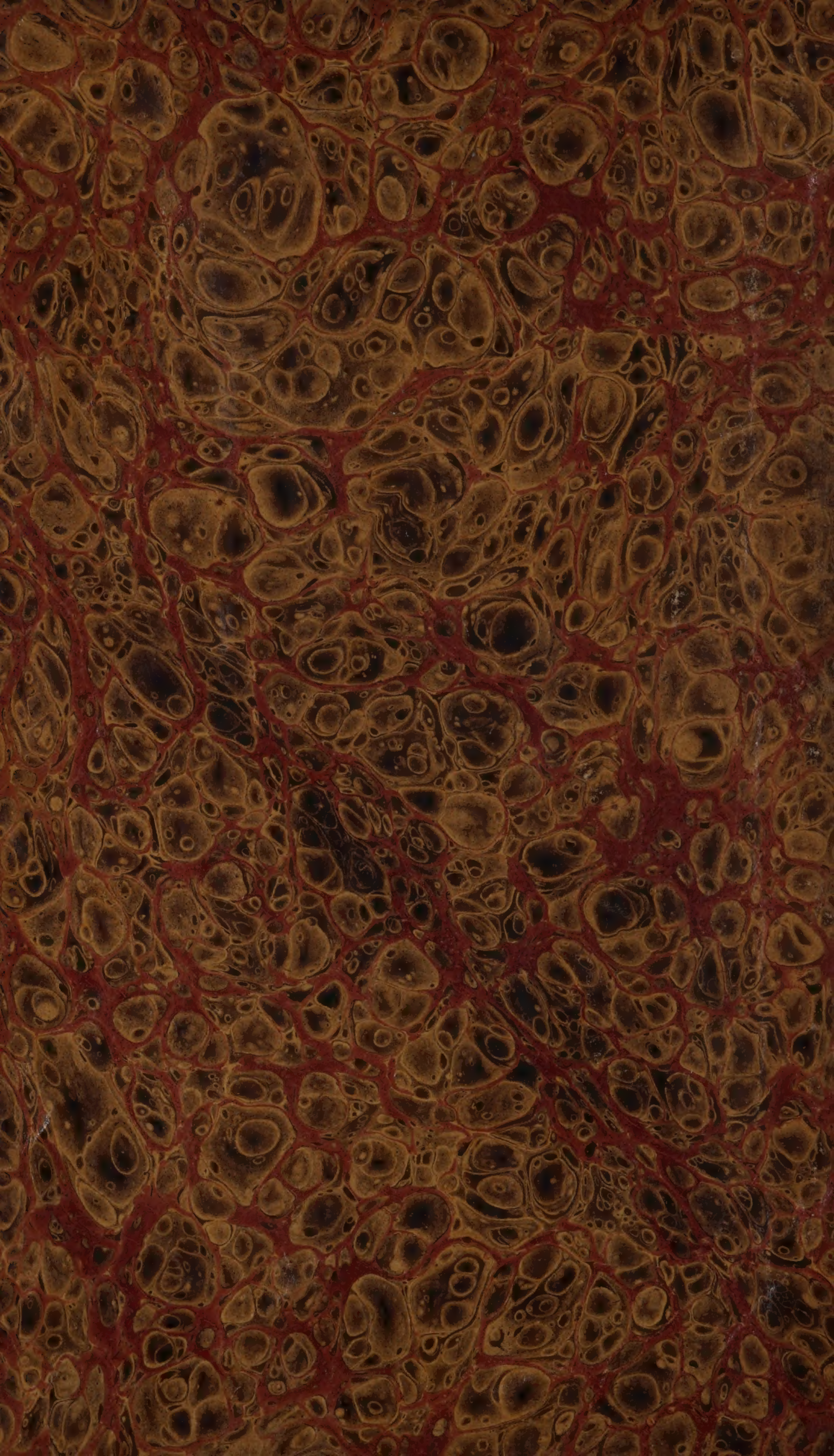
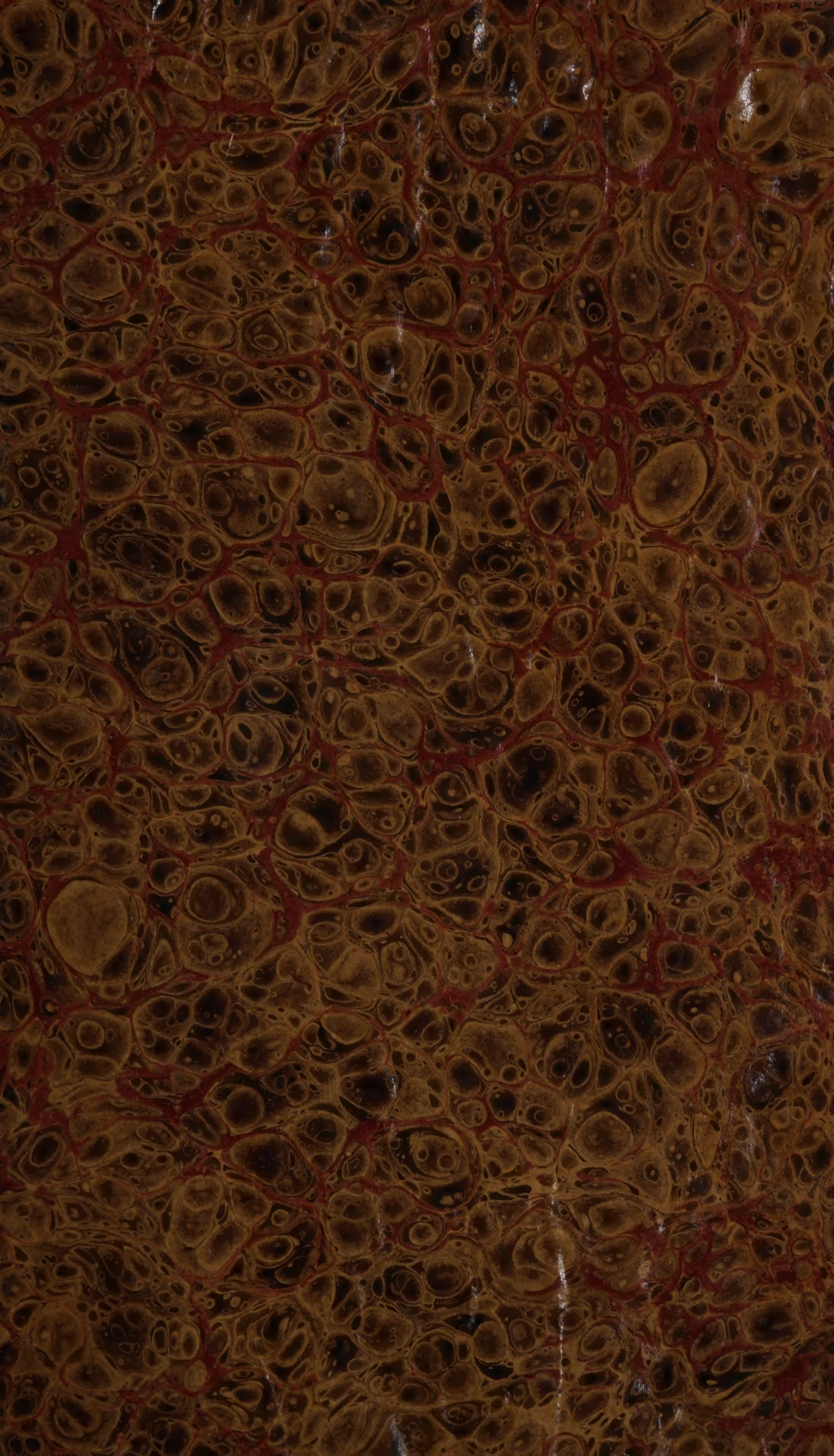






ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME V.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,

LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

THÉATRE.

TOME III.



PARIS

DELANGLE FRÈRES,

ÉDITEURS-LIBRAIRES,

RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXIX.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

LA MORT
DE CÉSAR,
TRAGÉDIE.

11 auguste 1735.

NOTICE

SUR LA TRAGÉDIE DE LA MORT DE CÉSAR.

Cette tragédie, comme *Brutus*, fut évidemment le fruit du séjour de Voltaire à Londres et de l'étude qu'il y fit de la littérature anglaise. Commencée vers 1725, retravaillée en 1731[1] et terminée en 1735, elle fut jouée pour la première fois[2], le 11 auguste de cette année, sur le théâtre du collége d'Harcourt[3] pour la solennité de la distribution des prix. Cette représentation amena un grand concours de spectateurs attirés par la réputation du poëte et par le mérite de la pièce. Le *Mercure* d'octobre et celui de novembre, qui donnent à ce sujet quelques détails curieux, insérèrent plusieurs fragments de cette tragédie, qui nous ont fourni un certain nombre de variantes[4] non recueillies jusqu'à ce jour.

Nous tirons du même journal le passage suivant: « M. de Voltaire nous prie d'avertir le public qu'on a

[1] Lettre à Thieriot, 30 juin 1731.

[2] Voltaire l'avait déja fait essayer en 1733 à l'hôtel de Sassenage. (Lettre à Thieriot, 1er septembre 1735.)

[3] Lettre à l'abbé Asselin, proviseur de ce collége.

[4] Au nombre de huit; nous en avons tiré une autre des *Observations sur les Écrits modernes*.

imprimé la tragédie dont on vient de parler sur une copie très défectueuse, dans laquelle on a inséré beaucoup de vers qui ne sont pas de lui, et que cette édition furtive est pleine de fautes qui défigurent entièrement l'ouvrage.

« M. de Voltaire ajoute que c'est la seule piéce française que l'on connaisse où il n'y ait point de femmes. Elle avait été représentée, dit-il, deux ans auparavant à l'hôtel de ... [1]. Il y a près de dix ans qu'elle est composée. De mauvais copistes l'ont transcrite en partie pendant la représentation, et l'éditeur a suppléé le reste de sa tête, de sorte que cet ouvrage paraît aujourd'hui imprimé furtivement et entièrement défiguré. Ceux qui se connaissent en poésie savent assez que l'auteur est incapable d'avoir fait une partie des vers de cette piéce auxquels il manque jusqu'à la mesure. Cependant, continue-t-il, les auteurs [2] d'une brochure intitulée *Observations sur les écrits modernes* attaquent l'ouvrage comme s'il était entièrement de l'auteur, et accusent la piéce d'être contraire aux régles de la morale. Ils disent que l'action et les sentiments de Brutus sont plutôt d'un quaker que d'un stoïcien; ils n'ont pas fait attention que les quakers font profession de ne jamais porter l'épée, et que la douceur et la patience sont leurs premiers principes. On avance dans cet écrit que les sentiments de Brutus dans la piéce sont monstrueux, sans se souvenir que tel est le caractère de Brutus dans l'histoire, etc. [3]. »

[1] C'est l'hôtel de Sassenage.

[2] L'abbé Desfontaines et compagnie.

[3] C'est ici que s'arrête le *Mercure* d'octobre 1735, pag. 2272.

L'auteur des *Observations sur les écrits modernes*, ce fameux abbé Desfontaines,

> Venu de Sodomé à Bicêtre,
> De Bicêtre au sacré vallon,

jugeant de *la Mort de César* sur une édition subreptice, publiée dès le mois d'auguste 1735 [1], avait critiqué grossièrement cette tragédie [2]. Sur une réclamation qu'il inséra [3] le 5 novembre 1735, il reconnut « la solidité de cette réponse à ce qu'il avait écrit » précédemment, et fut forcé de convenir que, ayant vu l'original de la pièce chez l'abbé Asselin, il avait trouvé des différences importantes avec l'imprimé, à la publication duquel il lui était prouvé que Voltaire n'avait eu aucune part.

Pour remédier au désagrément des impressions fautives dont il avait tant à se plaindre, Voltaire fit enfin, malgré la défense d'un gouvernement méticuleux et tracassier, imprimer *la Mort de César* au commencement de 1736 [4], avec un avertissement et la traduction de la première lettre d'Algarotti. L'abbé de La Mare en fut l'éditeur, et y joignit une préface dans laquelle « il hasardait des choses sur lesquelles il aurait dû auparavant consulter » l'auteur de la pièce, qui réclama par une lettre datée de Cirei le 15 mars 1736, dont il fit imprimer dans le *Mercure* d'avril suivant un

[1] Elle fut réimprimée, furtivement encore, la même année au mois de novembre.

[2] Dans sa Lettre XXVII.

[3] Dans sa Lettre XXXIV.

[4] Paris, Bauche, in-8° de soixante-dix pages.

extrait qui fait partie de la Correspondance où il figure mal à propos comme lettre complète.

La Mort de César, qui avait eu tant de succès sur le théâtre du collége d'Harcourt en 1735, fut représentée l'année suivante (le 21 auguste 1736) sur le théâtre du collége de Vernon-sur-Seine, qui à cette époque jouissait d'une grande réputation. Des colléges elle passa dans les couvents, et ce qui est plus surprenant, chez des religieuses. Longchamps raconte [1] qu'en 1748 des religieuses de Beaune et leurs pensionnaires écrivirent à Voltaire qu'elles préféraient ses pièces à toutes les autres tragédies, qu'elles « se feraient pulvériser pour sa gloire, » et finissaient par lui demander un *prologue* pour *la Mort de César* qu'elles desiraient représenter lors de la fête de leur supérieure. Quoi qu'il en soit, et quoiqu'il s'agît d'obliger une petite parente de madame du Châtelet, Voltaire traita d'abord assez cavalièrement cette demande et celles qui la lui adressaient, puis, calmé par son amie, fit le prologue en quelques minutes et sur-tout en beaux vers.

Enfin, le 21 auguste 1743, *la Mort de César* parut et fut applaudie sur le théâtre français où elle fut reprise à diverses époques. Le *Mercure* qui, lors de la représentation de 1735, avait donné des extraits de la pièce, en inséra un nouveau dans le volume d'octobre 1743. Reprise en 1763 (le 18 juillet), elle produisit « un effet plus avantageux que dans sa nouveauté. » C'est le rédacteur de l'article spectacle du *Mercure* d'auguste 1763 qui s'exprime ainsi, et qui ajoute : « Le goût des spec-

[1] *Mémoires*, pag. 191.

tateurs français a acquis un peu plus de fermeté, et l'on conçoit aujourd'hui que l'ame peut être vivement affectée au théâtre par d'autres motifs que les intrigues ou l'intérêt d'amour... Cette pièce a été fort applaudie. On devait se promettre que, pour la représentation d'une telle tragédie, le costume, qui devenait plus nécessaire que jamais, serait plus fidèlement observé. On ignore pourquoi tous les sénateurs romains y ont paru en dominos d'étoffes d'argent garnis comme des robes de femmes, à l'exception de Brutus qui était vêtu d'une manière plus mâle, sans aucun rapport cependant à l'habillement romain. On ignore de même pourquoi on a négligé l'occasion de faire voir la tribune aux harangues avec les attributs si connus qui lui étaient propres. Au surplus cette tragédie a été représentée de la part des principaux acteurs avec une perfection de jeu qu'on ne saurait trop louer. M. Le Kain, dans le rôle de Brutus, a été admirable, et il serait difficile d'exprimer quel art et quel pathétique M. Du Bois a mis dans celui d'Antoine. M. Brizart a paru fort noble et fort intéressant dans le rôle de César. Nous avons pour garants de ces éloges tous ceux qui ont vu cette pièce dont la reprise a été continuée assez long-temps. »

La Mort de César fut plusieurs fois représentée pendant la révolution avec un grand succès, qui n'était pas dû seulement aux applications que l'on pouvait faire et aux allusions qui naissaient de certains passages. Sous l'empire même, au mois de mars 1806, cette tragédie fut jouée et fort applaudie : l'empereur assista à cette représentation où notre illustre Talma rendit

d'une manière sublime toute la partie pathétique du beau rôle de Brutus, et sur-tout l'admirable scène (au second acte) entre César et ce grand républicain.

La catastrophe du meurtre de César avait été traitée long-temps avant 1725. Outre la tragédie latine de Muret, intitulée *Julius Cæsar*[1], et la piéce anglaise de Shakspeare imitée en quelques endroits et ensuite traduite en partie par Voltaire[2], quelques Français s'étaient exercés sur ce sujet imposant. En 1560, Jacques Grevin fit représenter une *Mort de César;* Scudéri donna la sienne en 1636; et mademoiselle Barbier en 1709 en fit jouer une que l'on attribua à l'abbé Pellegrin, qui vraisemblablement n'en était pas plus l'auteur que Fontenelle ne l'avait été du *Brutus* de mademoiselle Bernard, en 1990.

Si l'on peut reprocher à Voltaire d'avoir circonscrit dans trois actes la conspiration contre César, qui n'est en quelque sorte qu'indiquée au second acte, on ne lui contestera pas le mérite de quelques détails pleins de génie, d'un style magnifique, de pensées sublimes, de caractères supérieurement dessinés. Les trois personnages principaux, César, Brutus et Cassius, sont, comme dit La Harpe, « coloriés avec le pinceau le plus mâle et le plus fier. » Il continue en ces termes auxquels nous ne nous permettrons de changer aucune expression : « Une action simple et grande; une marche claire et attachante depuis la première scène jusqu'au

[1] Elle est en cinq actes; le sujet est l'assassinat de César. On la trouve dans le *Deliciæ Poetarum gallorum* de Ranutius Gherus, 1609, in-16, t. II, p. 721 à 738.

[2] Tome VII du théâtre de cette édition.

moment où César est tué; une intrigue serrée par un seul nœud, le secret de la naissance de Brutus, secret dont la découverte produit le combat de la nature et de la patrie; les mouvements qui naissent de cette lutte intérieure, et qui n'ébranlent une ame à la fois romaine et stoïque qu'autant qu'il le faut pour accorder à la nature ce que le devoir ne peut jamais lui ôter, et pour en tirer la pitié tragique sans laquelle l'admiration n'est pas assez théâtrale; une foule de scènes du premier ordre; celle de la conspiration; celle où Brutus apprend aux conjurés qu'il est fils de César, et s'en remet à eux pour prononcer sur ce qu'il doit faire; les deux scènes entre César et Brutus, où la progression est observée quoique l'objet en soit à-peu-près le même; le récit de Cimber; enfin le style qui, proportionné au sujet et aux personnages, est presque toujours sublime, ou par la pensée, ou par l'expression: voilà ce qui a placé cet ouvrage parmi ceux qui doivent faire le plus d'honneur à Voltaire, soit comme auteur dramatique, soit comme versificateur. »

Louis DU BOIS.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

DE L'ÉDITION EN QUARANTE-DEUX VOLUMES IN-8°.

Nous avons lieu de croire que cette pièce suivit immédiatement la tragédie de *Brutus*, dans l'ordre des pièces composées, et que l'auteur en conçut le projet en Angleterre, où il avait pris du goût pour les beautés fortes et les idées républicaines. Pendant près de quarante ans elle parut très peu au théâtre. Ce ne fut qu'après *Mérope*, la première tragédie sans amour qui eût réussi depuis *Athalie*, que M. de Voltaire crut pouvoir risquer *la Mort de César;* mais cette tentative ne fut pas heureuse : abandonnée après quelques représentations, cette pièce fut livrée aux froides plaisanteries de l'abbé Desfontaines [1] et des autres ennemis de l'auteur. Le célèbre Le Kain eut le crédit de la faire remettre au théâtre [2] en 1743, mais il fallut encore la retirer : on ne pouvait s'habituer à croire qu'une pièce sans amour et sans rôle de femme pût s'établir sur la scène française, et ce ne fut que vingt ans plus tard qu'elle obtint cet honneur [3].

[1] * Dans son journal intitulé *Observations sur les écrits modernes*, 1735, notamment dans sa Lettre XXVII. (L. D. B.)

[2] * Le 29 auguste 1743; elle fut jouée à la cour le 26 septembre suivant. (L. D. B.)

[3] * Le 18 juillet 1763. (L. D. B.)

En 1747[1], c'est-à-dire dans le temps où cette tragédie était généralement regardée comme une pièce de collége, les pensionnaires du couvent de Beaune la représentèrent pour la fête de la prieure. Elles s'étaient adressées à l'auteur pour lui demander un prologue. « Comment! s'écria M. de Voltaire en déchirant leur « lettre, c'est bien à des filles de représenter une con- « juration de fiers républicains! » Ce moment d'humeur passé, et reprenant sa tranquillité: « Ce sont « pourtant, dit-il, de bonnes filles! Elles ne sont pas « trop raisonnables de vouloir un prologue pour cette « tragédie; mais je le suis encore moins de me fâcher « pour un prologue. » Il le fit sur-le-champ, et le leur envoya[2]. Ce morceau ne se trouve dans aucune des éditions qui ont précédé celle-ci; il a été publié, pour la première fois[3], le 13 juin 1803, dans *le Publiciste*, et nous avons pensé qu'on nous saurait peut-être quelque gré de l'avoir recueilli. Le voici:

Osons-nous retracer de féroces vertus
    Devant des vertus si paisibles?
Osons-nous présenter des spectacles terribles
A ces regards si doux à nous plaire assidus?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître;
Et vous régnez sur nous par le plus saint des droits.

[1] * Suivant Longchamps, en 1748: voyez ses *Mémoires*, p. 191.

[2] * Cette anecdote et les expressions même sont copiées de la *Vie privée de Voltaire*, à la suite de sa *Vie* (par l'abbé Duvernet), édition de 1797, p. 391. (L. D. B.)

[3] * C'est une erreur: il avait paru, imprimé pour la première fois, dans le *Journal de Paris* du 28 février 1783. (L. D. B.)

On détestait son joug, nous adorons vos lois.
Pour vous et pour ces lieux quelle scène étrangère
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené!
Toutefois des Romains on aime encor l'histoire;
Leur grandeur, leurs forfaits, vivent dans la mémoire;
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants.
Dieu lui-même a conduit ces grands évènements:
Adorons de sa main ces coups épouvantables,
Et jouissons en paix de ces jours favorables
Qu'il fait luire aujourd'hui sur des peuples soumis,
Éclairés par sa grace, et sauvés par son Fils.

AVERTISSEMENT[1]

DE L'ÉDITION DE 1736.

Il y a près de huit années que plusieurs personnes prièrent l'esprit de *la Henriade* de leur faire connaître le génie et le goût du théâtre anglais. Il traduisit en vers une scène de *Jules César* de Shakspeare, dans laquelle Antoine expose aux yeux du peuple romain le corps sanglant de César. Cette scène anglaise passe pour un des morceaux les plus frappants et les plus pathétiques qu'on ait jamais mis sur aucun théâtre. Le peuple romain, conduit de la haine à la pitié et à la vengeance par la harangue d'Antoine, est un spectacle digne de tous ceux qui aiment véritablement la tragédie.

Les amis de monsieur de Voltaire le prièrent de donner une traduction du reste de la pièce;

[1] * Cet *Avertissement* est de l'abbé de La Mare, qui le rédigea sans doute sur quelques notes de Voltaire. Il résulte, du moins de la lettre de celui-ci à Berger, du 22 décembre 1735, que ce morceau fut corrigé par l'auteur même de *la Mort de César*. Malgré cette précaution, plusieurs erreurs s'y glissèrent lors de l'impression en 1736; et ce fut à cette occasion que Voltaire écrivit à l'abbé de La Mare le 15 mars de la même année. Cet *Avertissement* n'est point dans l'édition de M. Lequien ni dans les précédentes. (Clog.)

mais c'était une entreprise impossible. Shakspeare, père de la tragédie anglaise, est aussi le père de la barbarie qui y règne. Son génie sublime, sans culture et sans goût, a fait un chaos du théâtre qu'il a créé.

Ses pièces sont des monstres dans lesquelles il y a des parties qui sont des chefs-d'œuvre de la nature. Sa tragédie intitulée *la Mort de César* commence par son triomphe au Capitole, et finit par la mort de Brutus et de Cassius, à la bataille de Philippes. On assassine César sur le théâtre; on voit des sénateurs bouffonner avec la lie du peuple. C'est un mélange de ce que le tragique a de plus terrible, et de ce que la farce a de plus bas. Je ne fais que répéter ici ce que j'ai souvent ouï dire à celui dont je donne l'ouvrage au public. Il se détermina, pour satisfaire ses amis, à faire un *Jules César,* qui, sans ressembler à celui de Shakspeare, fût pourtant tout entier dans le goût anglais. On dit que c'est la première, parmi celles qui méritent d'être connues, où l'on n'ait point introduit de femmes. A-peu-près dans ce temps-là le noble vénitien, M. l'abbé Conti, qui joint le talent de la poésie à la philosophie la plus sublime, avait fait imprimer sa tragédie italienne de *la Mort de Jules César.* Le feu duc de Buckingham[1], père de celui qui vient de mourir à Rome,

[1] * Jean Sheffield, duc de Buckingham, mort le 24 février 1721.

en fit aussi une sur le même sujet. Ces quatre tragédies, entièrement différentes les unes des autres, se ressemblent en un seul point, c'est qu'elles sont toutes sans amour.

On joua, il y a environ trente ans, une tragédie de *la Mort de César*[1], sur le théâtre des comédiens français; et on ne manqua pas de rendre César et Brutus amoureux.

C'est aux gens de lettres, étrangers et français, à qui nous présentons ce petit ouvrage de M. de Voltaire, à juger s'il a mieux fait de peindre ces deux grands hommes tels qu'ils étaient, que de donner sous leurs noms des Français galants.

Cette tragédie, qui n'a jamais été destinée au théâtre de Paris, fut représentée, il y a quatre ans, à l'hôtel de Sassenage, et très bien exécutée; mais la scène de Shakspeare, dans laquelle Antoine monte à la tribune aux harangues, pour faire voir au peuple la robe sanglante de César, ne put être représentée, à cause du petit espace du théâtre, qui suffisait à peine au petit nombre d'acteurs qui jouent dans cette pièce.

Elle fut jouée depuis au collége d'Harcourt, par les pensionnaires de ce collége, avec une in-

Son fils, né en 1716, servit en France sous le commandement du duc de Berwick, et mourut à Rome le 30 octobre 1735. (Clog.)

[1]* Cette tragédie fut donnée au public, en 1709, par mademoiselle Barbier, morte en 1745. (Clog.)

telligence et une dignité peu ordinaires à l'age des acteurs. L'auteur aurait sans doute été très satisfait, s'il avait pu voir cette représentation.

La tragédie, transcrite à la hâte au collége d'Harcourt, a été imprimée furtivement. On croirait presque que l'éditeur et l'imprimeur ont disputé à qui ferait le plus de fautes. C'est ce qui a déterminé l'auteur à faire une édition de cet ouvrage, qu'il était résolu de ne point faire paraître, parcequ'il lui manque, pour le soutenir, l'illusion du théâtre, secours si nécessaire à ce genre de poésie. C'est au public à l'apprécier ce qu'il vaut; les louanges des amis et les critiques des ennemis sont également inutiles devant ce tribunal. Je sais que bien des gens se récrient sur l'atrocité de Brutus qui tue César, quoiqu'il le connaisse pour son père; mais on les prie de se souvenir que chez les Romains l'amour de la liberté était poussé jusqu'à la fureur, et qu'un parricide, dans certaines circonstances, était regardé comme une action de courage et même de vertu. Nous avons, parmi les lettres de Cicéron, une lettre de ce même Brutus, dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république; et d'ailleurs la tragédie, et sur-tout la tragédie anglaise, n'est pas faite pour des choses à demi terribles.

Nous ajoutons à cet *Avertissement* une lettre

de M. le marquis Algarotti, qui, à l'âge de vingt-quatre ans, est déja regardé comme un bon poëte, un bon philosophe, et un savant. Son estime et son amitié pour M. de Voltaire leur font honneur à tous deux.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1738.

Nous donnons cette édition de la tragédie de *la Mort de César,* de M. de Voltaire, et nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs poëtes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, et par là il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais ; en sorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres. C'est rendre service à l'esprit humain de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des poëtes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'Antoine et du peuple romain, prise de la tragédie de *Jules César,* écrite il y a cent cinquante ans par le fameux Shakspeare, et jouée encore aujourd'hui avec un très grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reste de la piéce; mais il était impossible de la traduire.

Shakspeare était un grand génie, mais il vivait dans un siécle grossier; et l'on retrouve dans ses piéces la grossièreté de ce temps beaucoup plus

que le génie de l'auteur. M. de Voltaire, au lieu de traduire l'ouvrage monstrueux de Shakspeare, composa, dans le goût anglais, ce *Jules César* que nous donnons au public.

Ce n'est pas ici une pièce telle que le *Sir Politick* de M. de Saint-Évremont, qui, n'ayant aucune connaissance du théâtre anglais, et n'en sachant pas même la langue, donna son *Sir Politick* pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire que cette comédie du *Sir Politick* n'était ni dans le goût des Anglais ni dans celui d'aucune autre nation.

Il est aisé d'apercevoir dans la tragédie de *la Mort de César* le génie et le caractère des écrivains anglais, aussi bien que celui du peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, et ces hardiesses que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de *la Mort de César*, composée par le duc de Buckingham. Il y en a une en italien, de l'abbé Conti, noble vénitien. Ces pièces ne se ressemblent qu'en un seul point, c'est qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France, s'étant associé avec mademoiselle Barbier pour composer un *Jules César*, il ne manqua pas de représenter César et Brutus amou-

reux et jaloux. Cette petitesse ridicule est un des plus grands exemples de la force de l'habitude: personne n'ose guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que dans Racine, Mithridate, Alexandre, Porus, aient été galants. Corneille n'a jamais évité cette faiblesse: il n'a fait aucune piéce sans amour; et il faut avouer que dans ses tragédies, si vous exceptez *le Cid* et *Polyeucte,* cette passion est aussi mal peinte qu'elle y est étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans sa pièce trop de férocité; ils voient avec horreur que Brutus sacrifie à l'amour de sa patrie, non seulement son bienfaiteur, mais encore son père. On n'a autre chose à répondre, sinon que tel était le caractère de Brutus, et qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier Romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république. On sait que César était son père; il n'en faut pas davantage pour justifier cette hardiesse.

On imprime au-devant de cette tragédie une lettre[1] du comte Algarotti, jeune homme déja connu pour un bon poëte et pour un bon philosophe, ami de M. de Voltaire.

[1] * Il y en a deux aujourd'hui. L'auteur de cette *Préface* ne parle ici que de la première. (L. D. B.)

LETTRE

DE MONSIEUR ALGAROTTI[1]

A MONSIEUR L'ABBÉ FRANCHINI,

ENVOYÉ DE FLORENCE,

SUR LA TRAGÉDIE DE JULES CÉSAR,

PAR M. DE VOLTAIRE.

1734 ou 1735.

J'ai différé jusqu'à présent, monsieur, de vous envoyer le *Jules César* que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire. L'édition qu'on a faite à Paris est très informe; on y reconnaît assez la main de quelqu'un [2] du genre de ceux que Pétrone appelle *doctores umbratici;* elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaire : cependant la critique a jugé cette piéce avec la même sévérité que si M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux, barbouillé par un peintre moderne? J'ai

[1]* Cette lettre n'est que la traduction d'une lettre d'Algarotti: Voyez, dans la *Correspondance*, Lettre à de La Mare, 15 mars 1736. (L. D. B.)

[2]* Voltaire pense que l'édition dont il s'agit fut publiée par un précepteur et non par un professeur de l'université (voir la lettre citée dans la note précédente.) (L. D. B.)

été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé : et voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître; j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue française et un théâtre, pour ne pas savoir à quel degré de perfection Corneille et Racine ont porté l'art dramatique; il semblait qu'après ces grands hommes il ne restait plus rien à souhaiter, et que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Desirait-on quelque chose dans la peinture après la Galatée de Raphael? Cependant la célèbre tête de Michel-Ange, dans le petit Farnèse, donna l'idée d'un genre plus terrible et plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il semble que dans les beaux-arts on ne s'aperçoit qu'il y avait des vides qu'après qu'ils sont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, soit que l'action se passe à Rome, à Athènes, ou à Constantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traversé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'Amour donne avec un souris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton supérieur à celui-ci. Le *Jules César* en est une preuve; l'auteur de la tendre *Zaïre* ne respire ici que des sentiments d'ambition, de vengeance, et de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes; c'est ce qui la distingue de la comédie : mais si les actions qu'elle représente sont aussi des plus grandes,

cette distinction n'en sera que plus marquée, et l'on peut atteindre par ce moyen à un genre supérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippes qu'à Actium? Je ne doute pourtant pas que ces raisons ne puissent essuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaissance de l'homme, pour ne pas savoir que les préjugés l'emportent presque toujours sur la raison, et sur-tout les préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop long-temps en possession du théâtre français, pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le *Jules César* pourrait bien avoir le même sort que les Thémistocle, les Alcibiade, et les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'ostracisme les bannissait de leur patrie.

M. de Voltaire a imité en quelques endroits Shakspeare, poëte anglais, qui a réuni dans la même piéce les puérilités les plus ridicules et les morceaux les plus sublimes; il en a fait le même usage que Virgile fesait des ouvrages d'Ennius : il a imité de l'auteur anglais les deux dernières scènes, qui sont les plus beaux modéles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

« Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles. »
Hor. I, *Sat.* IV, v. 11.

N'est-ce point un reste de barbarie en Europe de vouloir que les bornes que la politique et la fantaisie des hommes ont prescrites pour la séparation des états, servent aussi de limites aux sciences et aux

beaux-arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ses voisins? Cette réflexion convient même mieux à la nation française qu'à toute autre : elle est dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à mesure qu'il en a plus reçu ; elle est si généralement polie et cultivée que cela met en droit d'exiger d'elle que non seulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins :

« Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo. »
VIRG. *En.* X, 107.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes. C'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des régles est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le temps à trois heures, parcequ'une plus longue durée lasserait l'attention ; et empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vue les différentes circonstances de l'action qui les passe. Sur ce principe, on a divisé les piéces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs et de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénouement de la piéce : toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du *César* que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus, puisque la même

raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre moindre, et je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur et la compassion, enfin produisant en deux heures le même effet que les autres en trois, ne serait pas une excellente tragédie.

Une statue dans laquelle les belles proportions et les autres régles de l'art sont observées ne laisse pas d'être une belle statue, quoiqu'elle soit plus petite qu'une autre faite sur les mêmes régles. Je ne crois pas que personne trouve la Vénus de Médicis moins belle dans son genre que le Gladiateur, parcequ'elle n'a que quatre pieds de haut, et que le Gladiateur en a six.

M. de Voltaire a peut-être voulu donner à son *César* moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux piéces dramatiques, pour sonder le goût du public par un essai, si l'on peut appeler de ce nom une piéce aussi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, et c'eût été peut-être trop hasarder que de commencer par parler de liberté et de politique trois heures de suite à une nation accoutumée à voir soupirer Mithridate, sur le point de marcher au Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, et ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans sa

piéce: nées pour inspirer la mollesse et les sentiments tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus et Cassius, *atroces animæ*[1]. Elles en jouent de si brillants par-tout ailleurs qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans *César*.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail, qui sont sans nombre dans cette piéce, ni de la force de la poésie, pleine d'images et de sentiments. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de *Brutus* et de *la Henriade?* La scène de la conspiration me paraît des plus belles et des plus fortes qu'on ait encore vues sur le théâtre; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit.

« Segniùs irritant animos demissa per aurem
« Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
« Ipse sibi tradit spectator... »

Hor. *A. P.*, v. 180.

La mort même de César se passe presque à la vue des spectateurs, ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événements et les circonstances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette tragédie est pleine de choses, et combien les caractères sont grands et soutenus. Quel prodigieux contraste entre César et Brutus! Ce qui d'ailleurs rend ce sujet extrêmement difficile à traiter c'est l'art qu'il faut pour peindre

[1] * C'est ainsi qu'Horace désigne la grande ame de Caton. (II, od. 1, v. 24.) (L. D. B.)

d'un côté Brutus avec une vertu féroce à la vérité, et presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause, au moins selon les apparences et par rapport au temps où l'auteur nous transporte; et de l'autre, César rempli de clémence et des vertus les plus aimables, mais voulant opprimer la liberté de sa patrie. Il faut s'intéresser également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il semble que ces passions doivent s'entre-nuire et se détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales et opposées, et par conséquent ne produire aucun effet, et renvoyer les spectateurs sans agitation.

Ce sont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier*, qu'il regardait ce sujet comme l'écueil des poëtes tragiques, et qu'il l'aurait proposé volontiers à quelqu'un de ses rivaux.

Il semble que M. de Voltaire, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en fesant Brutus fils de César, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'histoire. Il a aussi trouvé par-là le moyen de se ménager de très belles situations, et de jeter dans sa pièce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour César. La harangue d'Antoine produit cet effet; et elle est à mon avis un modèle de l'éloquence la plus séduisante : enfin je crois que l'on peut dire avec vérité que M. de Voltaire a ouvert une nouvelle carrière et qu'il a atteint le but en même temps.

* M. Martelli, qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'est servi d'une nouvelle espèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses pièces.

LETTERA*

DEL SIGNOR CONTE ALGAROTTI

AL SIGNOR ABATE FRANCHINI,

INVIATO DI S. A. R. GRAN DUCA DI TOSCANA A PARIGI**.

Cirei, 12 ottobre 1735.

Adunque cotesti signori prendonsi gran maraviglia, che io me ne resti tuttavia alla campagna, e in un angolo, per dir come loro, di una provincia. Non così ella; che sa quel che mi muova a cercare varj paesi. Quì, lungi dal tumulto di Parigi, si fa una vita condita da' piaceri della mente : e ben si può dire con quel poeta, che a queste cene non manca nè Lambert nè Moliere.

Io do l'ultima mano a' miei Dialoghi, che pur han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella

* Cette Lettre, plus correcte et d'un bien meilleur style que celle qui se lit dans toutes les autres éditions de Voltaire, est ici imprimée d'après l'édition italienne des Œuvres d'Algarotti. *Crémone*, 1783, in-8°.

** La lettre française, qui précède celle-ci, n'en est pas une traduction ; nous avons cru devoir les conserver toutes deux dans la langue où vraisemblablement chacune a été écrite [1]. (K.)

[1] * Voltaire lui-même dit positivement, dans la lettre que nous venons de citer, que la première lettre d'Algarotti est traduite de l'italien. (L. D. B.)

TRADUCTION.

LETTRE

DE M. LE COMTE ALGAROTTI

A MONSIEUR L'ABBÉ FRANCHINI,

ENVOYÉ DE S. A. R. LE GRAND DUC DE TOSCANE A PARIS.

Cirei, 12 octobre 1735.

Ainsi certaines personnes sont étrangement surprises de ce que je reste continuellement à la campagne, et, pour me servir de leurs expressions, dans le fond d'une province. Vous pensez différemment, vous qui savez ce qui m'engage à changer de pays. Ici, loin du tumulte de Paris, on se fait une vie embellie des plaisirs de l'esprit; et on peut bien dire avec le poëte [1] qu'à nos dîners il ne manque ni Lambert ni Molière.

Je mets la dernière main à mes Dialogues [2], qui ont plu beaucoup, autant à la belle Émilie qu'au savant Voltaire; et j'apprends d'eux ces graces de la conversation que je voudrais pouvoir faire passer dans mon opuscule. Mais ne voilà-t-il pas que du fond de la province je vous apprendrai des choses qui devraient

[1] Boileau, *sat. III*, v. 34.

Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière.

[2] *Il Newtonianismo per le dame*, ovvero dialoghi sopra la luce, e i colori.

Emilia, come del dotto Voltaire; e da essi sto raccogliendo i bei modi della conversazione, che vorrei poter trasfondere nella mia operetta. Ma ecco che da questa provincia io le mando cosa che dovrebbono aver pur cara cotesti signori *inter*

« Beatæ
« Fumum et opes strepitumque Romæ.

Le mando il *Giulio Cesare* del nostro Voltaire non alterato o guasto, ma tal quale egli uscì dalla penna dell' autor suo. E mi pare esser certo che a lei dovrà sommamente piacere di scorgere in questa tragedia un nuovo genere di bellezza, a che può esser innalzato il teatro francese. Sebbene troppo la nuova cosa parrà cotesto a quelli che credono dopo la morte di Cornelio e Racine spenta la fortuna di esso, e nulla sanno vedere al di là delle costoro produzioni. A chi un tempo fa sarebbe caduto nel pensiero, che restasse da aggiungere nulla alla musica vocale dopo lo Scarlatti, ovvero alla strumentale dopo il Corelli. Pur nondimeno il Marcello, e il Tartini ci hanno mostrato, che ci avea così nell' una come nell' altra alcun segno più là. E pare che l'uomo non s'accorga de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti, se non dopo occupati.

Così il *Giulio Cesare* mostrerà *nescio quid majus* quanto al genere delle tragedie francesi. Che se la tragedia, a distinzion della commedia, è la imitazion di un' azione che abbia in se del terribile, e del compassionevole, è facile a veder quanto questa, che non

faire plaisir à ces mêmes personnes dont je viens de vous parler, et les amuser *inter*

« Beatæ
« Fumum et opes strepitumque Romæ [1]. »

Je vous envoie le *Jules César* de notre cher Voltaire, non altéré ni défiguré, mais tel qu'il est sorti de la plume de l'auteur. J'ai lieu de penser que vous lui devez le grand plaisir de trouver dans sa tragédie un nouveau genre de beautés auxquelles peut atteindre le théâtre français. Toutefois cet ouvrage paraîtra une innovation à ceux qui croient que la gloire de ce théâtre est éteinte depuis la mort de Corneille et de Racine, et qui ne voient rien au-delà des productions de ces deux poëtes; c'est comme si on se figurait qu'il n'est pas possible d'aller plus loin que le Scarlatti dans la musique vocale ou que le Corelli dans la musique instrumentale. Néanmoins le Marcello et le Tartini nous ont prouvé que, dans l'une comme dans l'autre, nous pouvions aller au-delà. Il semble que l'homme ne sait reconnaître les places vacantes dans les arts qu'après qu'elles ont été occupées.

Le *Jules César* montrera, quant au genre des tragédies françaises, je ne sais quoi de plus grand que ce que l'on connaissait. En effet si la tragédie, différente en cela de la comédie, est l'imitation des actions qui comportent la terreur et la pitié, il est aisé de voir combien ce *Jules César*, qui n'a point pour objet un mariage ou de la galanterie, mais bien un cruel attentat et la plus grande révolution qui se soit opérée

[1] Horace, III, od. XXIX, v. 2.

è intorno a un matrimonio, o a un amoretto, ma intorno a un fatto atrocissimo, e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo; è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia, che non sono le altre tragedie francesi, e salga sopra un coturno più alto di assai. Ma tutto questo è niente dinanzi al più delle persone: non fa mestieri aver veduto

« Mores hominum multorum... et urbes, »

per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio, quando eglino hanno a combattere opinioni avvalorate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore è signor despotico delle scene francesi; e una tragedia, dove non han che far donne, tutta sentimenti di libertà, e pratiche di politica, non darà naturalmente nella cruna di gente avvezza ad udire Mitridate fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e a vedere Sertorio e Regolo damerini. Nè sarebbe da farsi maraviglia, che il *Cesare* del Voltaire corresse la medesima fortuna a Parigi, che Temistocle, Alcibiade, e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene, ammirati da tutto il mondo, e sbanditi dalla loro patria.

In questa tragedia il Voltaire ha preso ad imitare la severità del teatro inglese, e singolarmente Shakspeare, in cui dicesi, e con ragione, che ci sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable*,

dans le plus grand empire du monde; il est, dis-je, facile de remarquer combien elle se distingue plus de la comédie que les autres tragédies françaises, et s'éléve sur un cothurne beaucoup plus haut. Tout cela n'est rien devant la plupart des spectateurs : il n'est pas besoin d'avoir vu

« Mores hominum multorum... et urbes [1], »

pour savoir que les plus beaux raisonnements du monde sont toujours en pure perte quand ils ont à combattre des opinions fortifiées par l'usage, et par l'autorité de ce sexe dont l'empire s'étend jusque sur la république des lettres. L'amour est le maître despotique de la scène française; et une tragédie d'où les dames sont bannies, tout entière consacrée à la liberté et à la politique, ne parviendra guère à amuser une nation accoutumée à entendre Mithridate faire le galant, au moment où il va lever son camp pour marcher sur Rome, et à voir représenter comme des damerets Sertorius et Régulus. Il ne faudrait donc pas s'étonner que le *César* de Voltaire éprouvât à Paris le même sort qu'éprouvèrent dans Athènes Thémistocle, Alcibiade et d'autres grands hommes de la Gréce, admirés du monde entier, et bannis de leur patrie.

Dans cette tragédie Voltaire s'est attaché à imiter la gravité du théâtre anglais, et sur-tout Shakspeare, dans lequel on dit avec raison qu'il y a d'innombrables taches et d'inimitables pensées, *faults innumerable*, *and thoughts inimitable*. Sa *Mort de Jules César* est la

[1] Horace, *A. P.*, v. 142.

and thoughts inimitable. Del che è una riprova la medesima sua *Morte del Giulio Cesare.* E ben ella può credere che il nostro poeta ha tolto di Shakspeare quello che di Ennio toglieva Virgilio. Egli ha espresso in francese le due ultime scene di quella tragedia, le quali, toltone alcune mende, sono un vero specchio di eloquenza, come le due di Burro e di Narciso con Nerone, nel trarre gli animi delle medesime persone in sentenze contrarie. Ma chi sa, se per tale imitazione appunto non venga fatto a questa tragedia meno applauso. A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nelle cose di stato, nel commercio, nella gloria delle armi, e delle lettere,

« Littora littoribus contraria, fluctibus undas. »

E potrebbe darsi che la poesia degl' Inglesi fosse accolta a Parigi allo stesso modo che la loro filosofia. Ma finalmente dovranno sapere i Francesi non picciolo grado ad uno che in certo modo arricchisce il loro Parnaso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che il nostro poeta fecesi ad imitare il teatro inglese trasportando nel suo la severità di quello, e non la ferocità. Nel che egli ha di gran lungo superato Addisono, il quale nel Catone ha mostrato agl' Inglesi non tanto la regolarità del teatro francese, quanto la sconvenevolezza di que' suoi amori. E con ciò è venuto a guastare uno dei pochissimi drammi moderni, in cui lo stile è veramente tragico, e i Romani parlano Romano, e non Spagnuolo.

preuve de cette vérité. Vous pouvez bien croire que notre poëte a pris de Shakspeare ce que Virgile enlevait à Ennius. Il a rendu en français les deux dernières scènes de la pièce anglaise, qui sont, à quelques fautes près, un chef-d'œuvre d'éloquence (comme les deux scènes de Burrhus et de Narcisse avec Néron), appliquée à l'art de faire passer une même personne d'un sentiment à un autre opposé. Mais qui sait si une telle imitation ne fera pas précisément donner moins d'applaudissements au *César* de Voltaire? Personne n'ignore que la France et l'Angleterre sont rivales en politique, en commerce, en gloire militaire, et en littérature,

« Littora littoribus contraria, fluctibus undas [1]. »

Il pourrait bien arriver que la poésie des Anglais fût accueillie à Paris de la même manière que leur philosophie. Toutefois les Français devront savoir quelque gré à celui qui en quelque sorte enrichit leur Parnasse d'une nouvelle source, d'autant plus que notre poëte a mis beaucoup de réserve en imitant le théâtre anglais pour en transporter sur le sien les austères beautés et non la férocité. C'est en quoi il a grandement surpassé Addison qui, dans son *Caton*, a moins montré aux Anglais la régularité du théâtre français que l'inconvenance de ses amours. A ce moyen il est parvenu à défigurer un drame, du petit nombre de ceux où le style est vraiment tragique, et dans lequel les Romains parlent comme des Romains, et non pas comme des Espagnols.

[1] Virgile, *Én.*, l. IV, v. 628.

Ma quando non si storcessero contro a questa tragedia per altro motivo, lo farebbono almeno perch' è di tre soli atti. Aristotile, in vero, parlando nella Poetica della lunghezza dell' azion teatrale, non si spiega così chiaramente sopra il numero degli atti in che vuolsi dividerla. Ognuno però sa a mente quei versi della Poetica latina:

« Neve minor, neu sit quinto productior actu
« Fabula, quæ posci vult et spectata reponi: »

precetto che viene da Orazio prescritto non meno per la commedia che per la tragedia. Ora se pur vi ha delle commedie di Moliere di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone; non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

« Quid autem
« Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
« Virgilio Varioque? »

E forse non sarebbe del tutto fuor di ragione, che una gran parte delle moderne tragedie si riducessero a tre atti solamente; mentre si vede, che per arrivare ai cinque, i più degli autori vi appiccano episodj che allungano il componimento, e ne tolgon l'unità. E però l' istesso Racine non volle distendere la sua Ester più là di tre atti. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime, ritennero costantemente la divisione in cinque atti, bisogna far considerazione che
5 ciò non sempre torna così bene al nostro teatro; non tanto perchè nostro costume è il fare gli atti più

Mais quand les Français ne se déchaîneraient pas contre cette tragédie par d'autres motifs, ils le feraient du moins parcequ'elle n'est composée que de trois actes. Aristote, il est vrai, parlant dans sa *Poétique* de la longueur de l'action théâtrale, ne s'explique pas clairement sur le nombre des actes dans lesquels il veut la diviser. D'ailleurs tout le monde sait par cœur ces vers de la *Poétique latine*[1] :

« Neve minor, neu sit quinto productior actu
« Fabula, quæ posci vult et spectata reponi : »

précepte qu'Horace ne donne pas moins pour la comédie que pour la tragédie. Maintenant, s'il est vrai qu'il existe des comédies de Molière qui n'ont que trois actes, et qui n'en sont pas moins regardées comme excellentes, je ne sais pourquoi il ne pourrait pas y avoir une bonne tragédie composée de trois actes et non de cinq.

« Quid autem
« Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
« Virgilio Varioque?[2] »

Peut-être ne serait-il pas déraisonnable de réduire à trois actes seulement une grande partie de nos tragédies modernes : en effet on voit que, pour arriver à cinq actes, la plupart des auteurs y attachent des épisodes qui alongent la composition et en font disparaître l'unité. Toutefois Racine ne voulut pas étendre son *Esther* au-delà de trois actes. Au reste si les Grecs, dans leurs tragédies, quoique très simples, restèrent constamment attachés à la division en cinq actes, il faut considérer que cette distribution ne réus-

[1] Horace, *A. P.*, v. 190. — [2] *Id.*, *ibid.*, v. 53.

lunghi, quanto perchè tra noi non ha luogo il coro, che appresso di loro occupava una grandissima parte del dramma.

Ma che mi distendo io in parole sopra tali cose con lei?

Pollio et ipse facit nova carmina.

A lei sta il diffinire, se il Voltaire, siccome egli ha aperto tra' suoi una nuova via, così ancora ne sia giunto al termine. E che non vien ella a Cirei a comunicarci in persona le dotte sue riflessioni? Ora massimamente che siamo assicurati essere per la pace già segnata composte le cose di Europa, niente allora quì mancherebbe al desiderio mio, e a niuno in Parigi potrebbe parer nuovo, che io mi rimanessi in una provincia.

sit pas aussi bien sur notre théâtre, non pas tant parceque nous avons l'usage de donner à nos actes plus d'étendue, que parcequ'il n'y a pas de chœur dans nos piéces, lequel chez les anciens occupait une très grande partie de leurs drames.

Mais à quoi sert de m'étendre en long discours avec vous sur une telle matière?

Pollio et ipse facit nova carmina.

Il vous reste à décider si Voltaire, en ouvrant aux Français une nouvelle route, est parvenu au but qu'il se proposait d'atteindre. Que ne venez-vous à Cirei en personne nous communiquer vos savantes réflexions? Maintenant que nous sommes assurés, par la paix que l'on vient de signer, de voir réglées les affaires de l'Europe, il ne manquerait ici rien à mes vœux, et il ne paraîtrait plus étrange à personne dans Paris que je restasse confiné dans la province.

PERSONNAGES.

JULES CÉSAR, dictateur.
MARC-ANTOINE, consul.
JUNIUS BRUTUS, préteur.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, DOLABELLA CASCA, CINNA,	sénateurs.

LES ROMAINS.
LICTEURS.

La scène est à Rome, dans le Capitole.

LA MORT DE CÉSAR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie:
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de long soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre:
Peut-être les Gaulois, Pompée, et les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains:
J'ose au moins le penser; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas;
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas;
La plus haute sagesse en est souvent trompée:
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;
Et, dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des états dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige, en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfants soit pour jamais lié;

Que Rome par mes mains défendue et conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfants il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des serments,
De la foi des humains sacrés et vains garants;
Ta promesse suffit, et je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déja pour Antoine une assez dure loi
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume:
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix:
Le destin (dois-je dire, ou propice, ou sévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant? quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques lois ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui, toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin;
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie;
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis...

ANTOINE.

Brutus ! il se pourrait...

CÉSAR.

Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la sœur de Caton, la fière Servilie !

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presque à mes yeux passer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce second hyménée,
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel ! était-il réservé?
Mais lis : tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE lit.

« César, je vais mourir. La colère céleste

« Va finir à-la-fois ma vie et mon amour.
« Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
« Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père
« L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère !

« SERVILIE. »

Quoi ! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi !

CÉSAR.

Il a d'autres vertus : son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il m'outrage.
Il m'irrite, il me plaît ; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur ;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie,
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus ? si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans ;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage.

Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadème, à son front destiné,
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute; je connais sa fermeté farouche:
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur et moins à craindre
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi! sa haine...

ANTOINE.

Croismoi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis:
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins:
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-temps... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, etc., LICTEURS.

CÉSAR, assis.

Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est temps d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre:
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein;
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie;
De la mer Atlantique et des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois assujettis;
Je donne à Marcellus la Gréce et la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,
Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre

De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur;
Marius fut consul, et Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;
Q'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi:
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services,
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient, aux yeux du peuple et du sénat jaloux,
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfants:
Je songe à ton pouvoir; mais songe à tes serments.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
Dieux! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre!
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi!

ANTOINE, à César.

Tu connais leur audace:
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, et lasser mes bontés?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampants sous Marius, esclaves de Pompée;

Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence;
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome et de patrie;
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentiments devant votre vainqueur.
Ils les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir;
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe !

CÉSAR.

(Les sénateurs sortent.)

Écoute... et vous, sortez. Brutus m'ose offenser !
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse là du sénat l'indiscréte furie;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer;
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain et qu'il demande un roi.

SCÈNE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien! t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame et si fière et si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute;
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute:
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis: je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'éclat du diadème;
Descends donc de ce rang où je te vois monté:
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage!
Quoi! Cimber, quoi! Cinna, ces obscurs sénateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!

Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent!

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux, mes armes les vainquirent;
Et, trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare;
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare;
Il n'a su qu'opprimer : le meurtre et la fureur
Fesaient sa politique ainsi que sa grandeur :
Il a gouverné Rome au milieu des supplices;
Il en était l'effroi, j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple : on le change en un jour;
Il prodigue aisément sa haine et son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abyme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me fesant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on régne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :
Vois ce temple que Rome éléve à la Clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en éléve un autre à la Vengeance ;
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadème :
Déja même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer ;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.
Allons ; et, n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et sur-tout sa puissance,
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance :
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah! je frémis déja ; mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave ;
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave ;
Vous voulez un monarque, et vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain :
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour la faire haïr.

SCÈNE II.

BRUTUS.

Quelle bassesse, ô ciel! et quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes dieux, de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus;
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vus périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles;
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons: « Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers! »
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
« Non, tu n'es pas Brutus! » Ah! reproche cruel!
César! tremble, tyran! voilà ton coup mortel.
« Non, tu n'es pas Brutus! » Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.

Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux:
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux;
On excite cette ame, et cette main trop lente;
On demande du sang... Rome sera contente.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIME, SUITE.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.
De César désormais je n'attends plus de grace;
Il sait mes sentiments, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois; Rome est anéantie:
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui;
Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
Ah, Brutus! es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quel bruit vient frapper mes esprits?

BRUTUS.

Laisse là ce vil peuple, et ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS.

Ah! Cimber, est-ce toi? parle, quel est ce trouble?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'état.
César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au Capitole.
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre:
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'alégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse:
Il entre : ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit : lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,
Et, soudain devant lui se mettant à genoux:

« César, régne, dit-il, sur la terre et sur nous. »
Des Romains, à ces mots, les visages pâlissent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent;
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentiments long-temps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscréte joie.
Antoine est alarmé; César feint et rougit:
Plus il céle son trouble, et plus on l'applaudit;
La modération sert de voile à son crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du Capitole avec un front sévère;
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'état.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue:
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.
César, déja trop roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.

J'ai traîné les liens de mon indigne vie
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie:
Voici son dernier jour, et du moins Cassius
Ne doit plus respirer lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, et lui reste fidèle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.

(en regardant leurs statues.)

Je vais où sont nos dieux... Pompée et Scipion,
Il est temps de vous suivre, et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie:
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Fesant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, montrant le billet.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.

Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentiments que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur ;
C'est là ce qu'attendaient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands :
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre ;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber ; toi, Cinna ; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés?

CIMBER.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie :
Nous détestons César, nous aimons la patrie ;
Nous la vengerons tous : Brutus et Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime ;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes ?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Émile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence:
Hardi dans le sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger,
Laissons à l'orateur qui charme sa patrie
Le soin de nous louer quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure au sénat le tyran doit se rendre:
Là je le punirai; là je le veux surprendre;
Là je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup. Ses ardents satellites
Par-tout du Capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
Mais qu'une telle mort est noble et desirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands!
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole:

C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins;
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Fesons plus, mes amis; jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner:
Fussent nos propres fils, nos frères ou nos pères;
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'état nous a rendus parents.
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(Il s'avance vers la statue de Pompée.)

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'état, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous: c'est trop nous arrêter.

SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Demeure, c'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, et prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine!
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR, lui présentant la lettre de Servilie.

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr, et poursuis si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat! Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi! je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespère!
O serments! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César!... Ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?

Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César...

CÉSAR.

Eh bien! mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle : en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.

Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître;
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers:
« Mortels, respectez Rome; elle n'est plus aux fers. »

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre;
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;
A servir le sénat, dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;
Lui, qui prit nos serments, qui nous rassembla tous;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?

Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître...
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paraît abattu!

SCÈNE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIME, LES CONJURÉS.

CASSIUS.
Brutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran sait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.
Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DÉCIME.
Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.
Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.
De nous ou du tyran, c'est la mort qui s'apprête:
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.
Arrête:
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant où Rome veut qu'il meure:
L'honneur du premier coup à mes mains est remis,
Tout est prêt: apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils?

CASSIUS.

De César!

DÉCIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen secret à César fut unie;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes serments les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser decider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abyme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! et prompt à t'étonner...

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père ;
Écrase cet état que tu dois soutenir ;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Épura tout le sang que César t'a donné.
Écoute : tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, et ce secret murmure,

Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir et ta foi?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Éléve de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés; tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame est tout à lui:
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos serments communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parents que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfants plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien ! à vos regards mon ame est dévoilée ;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous céle rien, ce cœur s'est ébranlé ;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'état, mais à tuer mon père ;
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits ;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits ;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme ;
Entraîné par César, et retenu par Rome ;
D'horreur et de pitié mes esprits déchirés
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus : sachez que je l'estime :
Son grand cœur me séduit, au sein même du crime ;
Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point ; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle ;
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidéle.
César me va parler ; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'état et lui !
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche !
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.

Je ne trahirai point mon pays pour mon père :
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère ;
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration ;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire :
Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, et nos dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS.

Voici donc le moment où César va m'entendre ;
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr !
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père !
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu !

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien! que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César, et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à-la-fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi:
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;

Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Être encor plus que roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.

CÉSAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre sang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre, entouré de victimes,
En descendant du trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les graces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes;
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu sais régner; alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître:
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissants que des rois:
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire:
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute, et contre la tempête,
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
Enfin depuis Sylla nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'état, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Déces, des Émiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur.
Sois mon fils, en effet, Brutus; rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien? tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne te connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César...

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus, ton ame est amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome et que le tien te touche:
Ton Génie alarmé te parle par ma bouche;
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

(Il se jette à ses genoux.)

César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés;
Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi?
Ne me rebute pas!

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi.
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS, d'un air consterné.

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh quoi! d'où viennent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi! tu verses des larmes!

Quoi ! Brutus peut pleurer ! Est-ce d'avoir un roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome ! o rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'améne devant toi la foule des Romains :
Le sénat va fixer leurs esprits incertains ;
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime,
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César diffèrerait ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme; et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette;
Et que les éléments paraissent confondus
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis :
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive;
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR.

Non; pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté :
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse :
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCÈNE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Chers citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, derrière le théâtre.

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCÈNE VII.

CASSIUS, un poignard à la main; DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS.

C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi; frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.

Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté! ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome:
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?
S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi.
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
Conservez à jamais ces nobles sentiments.
Je sais que devant vous Antoine va paraître:
Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix:
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus:

Je les veux affermir. Je rentre au Capitole;
Brutus est au sénat, il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés,
Étouffer des méchants les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux,
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, et sur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même périsse!

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs sont assurés.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.

Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable;
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyait vos alarmes:
César en descendait pour essuyer vos larmes.

Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payait le service, il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; et mes sens interdits...
Brutus, son assassin!... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
Hélas! si vous saviez sa volonté dernière!

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens; vous en allez jouir:
Au-delà du tombeau César veut vous servir.

C'est vous seuls qu'il aimait : c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie.
« O Romains! disait-il, peuple-roi que je sers,
« Commandez à César, César à l'univers. »
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'état.

ANTOINE.

Votre père n'est plus : un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de César couvert d'une robe sanglante ; Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant fesait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char :
Amis, en cet état connaissez-vous César?

Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là Cimber l'a frappé; là sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard.
Là Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
Il l'appelait son fils; et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre:
« O mon fils! » disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, en regardant le corps dont ils sont proches.

Dieux! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins:
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés:
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.

Courons.

ANTOINE, à Dolabella.

Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant et facile :
Etraînons-le à la guerre; et, sans rien ménager,
Succédons à César en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.

VARIANTES
DE LA MORT DE CÉSAR.

ACTE PREMIER.

V. 119*. *Mercure* d'octobre 1735 :

Et né pour commander, mais né pour les vertus.

V. 193. Dans toutes les anciennes éditions on lisait :

Il n'est qu'un citoyen *fameux* par ses services.

Connu est plus simple, et convient mieux à César parlant de lui-même.

V. 270. Dans les éditions précédentes il y avait :

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème.

ACTE DEUXIÈME.

V. 9*. *Mercure* d'octobre 1735 :

Malheureux courtisan, qui vendez cet état,
Brutus à vos tyrans ne parle qu'au sénat.

V. 17*. Anciennes éditions :

Et si le grand César veut s'en remettre à moi,
Il deviendra tyran pour se venger de toi.

ACTE TROISIÈME.

V. 83*. *Mercure* d'octobre 1735 :

Qu'importe qu'un tyran, vil esclave d'amour.

V. 117*. *Observations sur les écrits modernes*, lettre XXXIV, du 5 novembre 1735 :

J'en frémis à vos yeux, mais je vous suis fidèle.
Vous n'exigerez pas que ma vertu cruelle

Des sentiments humains me puisse dépouiller.
Vous demandez son sang : je ne puis m'en souiller.
Rome qui le condamne, et pour qui je décide,
A besoin de vengeance et non de parricide.
César me va parler... En l'état où je suis
Tâcher de le sauver est tout ce que je puis.
Veuillent les justes dieux, s'expliquant par ma bouche...

V. 309*. *Mercure* de novembre 1735 :

Antoine vient à nous...

V. 317*. *Mercure* de novembre 1735 :

Je ne viens point ici célébrer sa mémoire.

V. 323*. *Mercure* de novembre 1735 :

Il n'eut point de vertus,
Et nous avouons tous Cassius et Brutus.

V. 360*. *Mercure* de novembre 1735 :

Au-delà de la tombe il voulait vous servir.

Voltaire fit depuis disparaître l'espèce de cacophonie qu'offrent les cinq premières syllabes de ce vers.

V. 407*. *Mercure* d'octobre 1735 :

Que la guerre commence, et, sans rien ménager,
Succédons à César en courant le venger.

NOTES

DE LA MORT DE CÉSAR.

ACTE PREMIER.

v. 120. Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.

C'est une imitation du mot fameux d'Alexandre à Diogène.

v. 121. Tout homme à son état doit plier son courage.

Dans *Alzire*, Montèze dit à sa fille (acte I, sc. IV):

> Tu dois à ton état plier ton caractère.
>
> (Édit. de Kehl.)

v. 168. Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.

Nouvelle imitation d'un vers de l'abbé Du Jarry, qui a été cité dans une note de *Zaïre* (acte II, v. 236).

v. 225. Et toi, Brutus, aussi!

C'est le mot de César lorsqu'il aperçut Brutus à la tête des conjurés. M. de Voltaire l'a placé dans cette scène, et y a substitué, dans le récit de la mort de César, ce tableau touchant:

> César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
> Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
> « O mon fils! » disait-il, etc.
>
> (Édit. de Kehl.)

ACTE DEUXIÈME.

v. 41. « Non, tu n'es pas Brutus! »

Brutus trouva en effet des billets dans lesquels on lui

reprochait de n'être pas digne de son nom ; et ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration. (Édit. de Kehl.)

v. 62 et précéd. Que six siècles de gloire à peine avaient produit.

Ces vers sont une imitation du passage suivant de Saint-Évremont : « César profita des travaux de tous les Romains. Les Scipion, les Émile, Marcellus, Marius, Sylla, et Pompée, ses propres ennemis, avaient combattu pour lui : tout ce qui s'était fait en six cents années fut le fruit d'une heure de combat. »

v. 70 et suiv. . . . . La honte de l'état.

Nous invitons les partisans du beau naturel de Shakspeare à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise; et nous prenons la liberté de leur demander si les plates bouffonneries de Casca leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène et l'effet théâtral.

(Édit. de Kehl.)

v. 101. Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.

Corneille, dans *la Mort de Pompée* (acte III, sc. 1), dit, en parlant de la douleur que César montrait du malheur de son ennemi :

Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

(Édit. de Kehl.)

v. 163. Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence.

C'est ainsi que Brutus devait penser de Cicéron. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire ; il y avait loin de Catilina à César ; il fallait alors un autre courage et d'autres vertus. Ce vers :

Hardi dans le sénat, faible dans le danger,

est très vrai ; non que Cicéron manquât de courage personnel, mais son courage d'esprit l'abandonnait lorsqu'il n'était ni dans le sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence, et il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile. (Édit. de Kehl.)

ACTE TROISIÈME.

v. 190 et précéd. Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

Corneille, dans *la Mort de Pompée* (acte I, sc. 1), emploie une image semblable ; il dit que Pompée a espéré que l'Égypte

> Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,
> Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
> Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
> (Édit. de Kehl.)

— Nous ajouterons que les vers de Voltaire, objet de cette note, sont imités de ceux-ci qu'il met dans la bouche d'Hermogide (*Ériphile*, acte III, sc. 1) :

> Mon crédit, mon pouvoir, adoré si long-temps,
> N'est qu'un colosse énorme ébranlé par les ans,
> Qui penche vers sa chute, et dont le poids immense
> Veut, pour se soutenir, la suprême puissance.

v. 233. Mais si César croyait *un citoyen qui l'aime.*

Il y avait dans les premières editions, un *vieux soldat qui t'aime ;* mais Dolabella, gendre de Cicéron, n'était point un vieux soldat ; c'était un jeune sénateur très aimable, très intrigant, et très ambitieux. Comme Clodius, il s'était fait adopter par un plébéien, afin de pouvoir être tribun. Lorsque César fut tué, Dolabella avait été nommé consul avant l'âge prescrit par les lois ; mais Antoine, qui était jaloux de sa faveur, déclara son élection nulle, en qualité

d'augure. Ils se réconcilièrent après la mort de César; et Dolabella se tua en Asie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de Cassius. Il avait alors environ vingt-sept ans.

v. 260. Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.

C'est un mot de César : une autre fois on disputait devant lui sur l'espèce de mort la moins fâcheuse : *La plus courte et la moins prévue,* répondit-il. (Édit. de Kehl.) — Le vers de Voltaire au surplus est imité, pour ne pas dire traduit, de cette maxime de Publius Syrus :

« Mortem timere crudelius est quam mori. »

v. 274. J'ai tué mon ami pour le salut de Rome.

Il y a dans cette scène, dans celle de la conspiration, dans le discours d'Antoine, quelques morceaux imités de Shakspeare. Voyez, dans le septième volume du *Théâtre,* les trois premiers actes du *Jules César* anglais, traduits par M. de Voltaire. (Édit. de Kehl.)

FIN DES NOTES DE LA MORT DE CÉSAR.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGEDIE.

27 janvier 1736.

NOTICE

SUR LA TRAGÉDIE D'ALZIRE.

Alzire fut composée sous les yeux de madame du Châtelet, au milieu de travaux de toute espèce, d'histoire, de physique, et de métaphysique.

Voltaire dit[1] qu'il « en attribua la réussite à son ab-« sence. » Il ajoutait en parodiant une pensée fort connue : « *Laudantur ubi non sunt, sed non cruciantur* « *ubi sunt.* Celui qui se déchaîna le plus contre *Alzire* « fut l'ex-jésuite Desfontaines. »

Dès 1734 Voltaire s'occupait de ses sauvages, car il écrivait à Formont dans le cours de cette année : « Je « vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma « désolée muse tragique chez les Américains. C'est un « nouveau projet dont Linant vit la première ébauche, « et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le se-« cret. »

Cette lettre de 1734 prouve bien que Voltaire avait eu l'idée de son *Alzire*, et qu'il y travaillait avant que l'on connut le projet de la *Zoraïde* de Pompignan, qui, malgré ses grandes prétentions, n'était pas de force à lutter avec l'auteur d'*Œdipe* et de *Zaïre*.

La tragédie d'*Alzire* était terminée à la fin de 1735, à en juger par une lettre du mois d'octobre de la même année, adressée à d'Argental, auquel ensuite il

[1] Dans le *Commentaire historique.*

écrivit le 18 novembre suivant qu'il venait de faire des changements pour les derniers actes.

En février 1736 il retoucha cette tragédie pour l'impression. C'est ce qui résulte d'une lettre à Thieriot[1], dans laquelle il lui annonce l'envoi d'un « dis« cours apologétique qu'il comptait faire imprimer à « la suite d'*Alzire*. Je remplis en cela, dit-il, deux de« voirs : je confonds la calomnie, et je célèbre votre « amitié. » C'est ce discours, appelé post-face dans la lettre du 16 mars 1736, qui est imprimé dans le *Recueil de pièces inédites* de Jacobsen[2], sous le titre de « Dis« cours de M. de Voltaire en réponse aux invectives et « aux outrages de ses détracteurs, adressé et soumis à « l'avis d'un conseil littéraire, composé de MM. d'Ar« gental, Pont-de-Veile et Thieriot, qu'il appelait son « triumvirat. » Voltaire parle encore de son *Écrit à trois colonnes* dans une lettre à Thieriot datée du 26 février 1736.

Ce fut au mois d'avril de cette même année que la tragédie d'*Alzire* fut imprimée à Paris[3] avec cette épigraphe, traduite de Pope par Du Resnel :

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

Représentée avec un grand succès le 27 janvier 1736, il s'y trouva, dit le rédacteur du *Mercure*[4], « un concours prodigieux de spectateurs; elle fut généralement applaudie et reçue avec des acclamations, » qui ne

[1] Du 9 février 1736.
[2] Pages 115 à 137.
[3] In-8° de 87 pages. Paris, Bauche.
[4] Janvier 1736.

furent pas moins vives aux dix-neuf représentations suivantes [1].

Les parodies, comme à l'ordinaire, ne se firent pas long-temps attendre; car on joua à l'Opéra-Comique *Alzirette* le 18 février, et *les Sauvages* le 5 mars sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. *Alzire* fut critiquée dans *le Pour et Contre* (de l'abbé Prévost), et déchirée avec amertume dans les *Observations sur les écrits modernes* (de Desfontaines), qui pourtant avait d'abord dit dans sa lettre LI : « La tragédie d'*Alzire* par M. de Voltaire a un très grand succès. J'y prends toute la part possible, comme son admirateur et son ancien ami, et plus encore comme ami en général de tous les bons ouvrages. J'aurai soin de vous rendre compte de cette pièce au premier jour, et je ferai mes efforts pour en parler dignement. Je serai le panégyriste de cet illustre écrivain, lorsque je croirai qu'il le mérite, c'est-à-dire que je le serai presque toujours. Pourrais-je avoir la pensée de ternir la gloire d'un auteur qui contribue en son genre à celle de ce régne? On me mande que les principales beautés de sa nouvelle tragédie consistent dans des situations admirables, dans des surprises bien ménagées, dans des peintures du plus parfait et du plus haut coloris, et dans la noblesse des caractères bien soutenus, sur-tout de ceux d'Alvarez et de Zamore. On ajoute que le cinquième acte est au-dessus de tout. *Plura coram.* »

Traduite en allemand par Gotter, en hollandais par

[1] Le rédacteur du *Mercure* de mars 1736 assure que « la recette totale de ces vingt représentations s'est trouvée monter à 53,640 liv. : ce qui prouve bien clairement un plein et entier succès »

Sibrand Feitama et par François Van Steenwyk, *Alzire* fut l'objet de divers compliments poétiques : elle fut célébrée dès 1736 par Gresset [1] et par Linant [2], et en 1765 par La Harpe qui se trouvait alors à Fernei lorsqu'on y joua, le 9 juillet, cette tragédie, avant la représentation de laquelle il récita des vers auxquels Voltaire répondit par un quatrain charmant qui se trouve dans les *Poésies Mêlées.*

Alzire fut en effet une conception neuve, une entreprise nouvelle. Ce fut une heureuse idée de faire quitter l'ancien monde à la Melpomène française pour lui soumettre ce Nouveau-Monde qui, grace aux fureurs et au fanatisme des Espagnols, avait été si longtemps un théâtre éminemment tragique. « Le contraste des mœurs de l'Europe, dit Palissot, et des mœurs du Nouveau-Monde, celui de la loi naturelle et de la religion révélée, tels sont les grands objets que présente la tragédie d'*Alzire*, objets dont on ne trouve aucune trace dans les chefs-d'œuvre de l'autre siècle, et qui ont agrandi la carrière du théâtre. Jamais la philosophie ne s'était alliée plus heureusement à l'art dramatique, et c'est par cette pièce, l'une des plus belles de l'auteur, qu'il a le mieux répondu à ceux de ses détracteurs qui osaient lui refuser du génie. »

Quelques taches ont été signalées dans ce chef-d'œuvre, et ce serait nuire à la véritable gloire de l'auteur autant qu'aux intérêts des lettres que de les dissimuler. L'arrivée imprévue et fort imprévoyante de

[1] Dans le *Mercure* de mars 1736, page 543. Il signa seulement : « Par l'auteur du poëme de *Vert-Vert.* »

[2] Son ode fut imprimée dans le *Mercure* d'avril 1736, p. 661.

Zamore dans la ville de Los Reyes (la ville des rois, aujourd'hui Lima) n'est pas suffisamment motivée; il est peu vraisemblable qu'au bout de deux ans seulement ce cacique ne reconnaisse pas Alvarez auquel il a sauvé la vie; il est tout-à-fait hors de vraisemblance que Zamore mis en liberté ait aussitôt, après une évasion que condamnerait Gusman, une entrevue nocturne dans le palais même de ce vice-roi avec Alzire, qui à tout moment est exposée à être surprise. Voilà le mauvais côté de la pièce; mais l'intérêt est tel qu'on ne songe guère à quelques défauts de vraisemblance excusés d'ailleurs par le lieu de la scène, les circonstances de l'époque, et le caractère des personnages.

Voici ce que dit La Harpe, dans son *Lycée*, sur cette composition dramatique d'une nature si supérieure : « Le troisième acte d'*Alzire* est ce que Voltaire a fait de plus beau; c'est un chef-d'œuvre de tout point. Il y a des situations qui font couler plus de larmes; *Zaïre* est plus touchante; *Mahomet* est plus profond; les deux derniers actes de *Zaïre* et le quatrième de *Mahomet* sont plus déchirants; *Mérope* est plus parfaite dans son ensemble qu'*Alzire* ne l'est dans le sien; mais il me paraît qu'*Alzire* est sa production la plus originale, celle qui est de l'ordre le plus élevé; et ce qui, sous ce point de vue la met au-dessus de toutes les autres, c'est que, grace au choix du sujet et à la manière dont l'auteur l'a embrassé, les mœurs, les caractères, les passions, les discours des personnages, sortent de la sphère commune, et mêlent aux émotions qu'elle fait naître une admiration continuelle. »

Dans le passage suivant, le même littérateur nous

semble répondre parfaitement à une critique qui, pour avoir été fréquemment reproduite, ne nous a jamais paru plus fondée. « Il y a eu des critiques assez ineptes, dit l'Aristarque du *Lycée*, pour reprocher à l'auteur de faire parler Alzire en philosophe. Ils ne se sont pas aperçus qu'un des avantages du sujet c'est que ces idées primitives de la morale universelle, qui pourraient être ailleurs des lieux communs philosophiques, sont ici un langage naturel à un peuple qui ne pouvait pas réclamer d'autre défense contre des tyrans civilisés qui contredisaient si horriblement leur propre religion, et déshonoraient la supériorité de leurs armes. Ils n'ont pas vu que par conséquent la morale est ici en action et en situation, et que c'est un mérite de plus dans le poëte d'avoir su la placer dans un cadre dramatique qui lui donne plus de pouvoir et plus d'effet. »

Ce n'est pas sans raison que, dans son *Commentaire sur le théâtre de Voltaire*, La Harpe avait déja remarqué que ce grand homme avait composé trois tragédies[1] de suite, dont le cinquième acte était admirable. « C'est un des avantages de M. de Voltaire, dit-il; Racine ne peut opposer que le cinquième acte d'*Andromaque*. Celui d'*Athalie*, quoique pompeux et imposant, ne peut entrer en comparaison, parcequ'il y a quelque chose d'odieux dans la supercherie du grand-prêtre. *Phèdre*, *Iphigénie*, *Bajazet*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Britannicus*, pèchent par le cinquième acte : c'est la partie faible de ce grand homme... Au reste nous croyons avec

[1] *Zaïre*, *Adélaïde du Guesclin*; et *Alzire*.

beaucoup de gens de lettres que la tragédie d'*Alzire*, qui n'est pas au théâtre d'un aussi grand effet que *Zaïre*, est d'une création bien plus élevée et bien plus difficile. Les caractères originaux et contrastés de Zamore, d'Alvarez et d'Alzire, la peinture des mœurs, les éclairs de génie qui brillent à tous moments dans les détails, et les difficultés vaincues, tout nous fait regarder cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de l'auteur[1]. »

LOUIS DU BOIS.

[1] La Harpe changea d'avis par la suite : dans son *Lycée*, il considère *Mérope* comme le véritable chef-d'œuvre de Voltaire.

ÉPITRE

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

MADAME,

Quel faible hommage pour vous qu'un de ces ouvrages de poésie qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public et à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité!

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentiments et l'histoire de ses pensées; enfin, aux yeux d'une personne qui, née pour les agréments, leur préfère la vérité?

Mais, madame, le plus grand génie, et sûrement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'ame : y en a-t-il

dont on doive se priver? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarke et Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron et de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile et du Tasse!

Tel est votre génie, madame : il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des graces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Molière et Despréaux ont jeté sur les femmes savantes a semblé, dans un siécle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation, ainsi que, dans son *Tartufe*, il a diffamé l'hypocrisie et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages si bien travaillés, des graces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans que si Boileau vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parcequ'elle voyait en secret Roberval et Sauveur [1], il serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Du Fay, et des Clairaut; de tous ces véritables savants, qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui, en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poëte soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle

[1] * Tous deux membres de l'Académie des sciences. Voyez Boileau, sat. x, v. 426. (L. D. B.)

des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois Montaigne, l'Astrée, et les *Contes de la reine de Navarre,* était une savante. Les Deshoulières et les Dacier, illustres dans différents genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, et les *Dialogues sur la Lumière** qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*[1].

Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès; mais, madame, le même esprit qui méne à la connaissance de la vérité est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de George II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme, et de mère. Christine, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté

* *Il Newtonianismo per le Dame*, d'Algarotti.

[1] * Les cinq premiers *Entretiens sur la pluralité des Mondes* furent publiés en 1686; ce ne fut que dans l'édition de 1719 que Fontenelle fit imprimer le sixième *Entretien*. (L. D. B.)

une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus, vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, long-temps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu quand elle est devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en

fesons les instruments de notre fortune : c'est une espéce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui :

L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers*.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi), déshonorent, parmi les hommes, une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce consul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté, et de l'éloquence** : « Les lettres forment la jeu-« nesse, et font les charmes de l'âge avancé. La « prospérité en est plus brillante; l'adversité en « reçoit des consolations; et dans nos maisons, « dans celles des autres, dans les voyages, dans la « solitude, en tout temps, en tous lieux, elles font « la douceur de notre vie. »

* . . . . Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.
HORAT., *Epist.*, lib. II, epist. II, vers. 51.

** « Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res « ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, « non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusti-« cantur. » CICER., *Orat. pro Archiâ poetâ.*

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à présent, madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs, du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrèce, ce poëte philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues:

Heureux qui retiré dans le temple des sages *,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages:
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune, et rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faiblesse! ô misère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dé-

* « Sed nil dulcius est, benè quam munita tenere
« Edita doctrinâ sapientûm templa serenâ;
« Despicere undè queas alios, passìmque videre
« Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
« Certare ingenio, contendere nobilitate;
« Noctes atque dies niti præstante labore,
« Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
« O miseras hominum mentes! ô pectora cæca! »
Lucret., lib. II, v. 7.

dier. Comment en parler, madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité, et de la vertu. J'ai essayé de peindre* ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien et qui pardonne le mal; ces sentiments tant recommandés par les sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été indulgent, me pardonner comme vous mes fautes!

Puisse au moins cet hommage que je vous rends, madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il serait immortel s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis, avec un profond respect, etc.

* Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette dame illustre, les belles-lettres et la philosophie; et tant qu'elle vécut il refusa constamment de venir auprès d'un souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espéce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidéle à quelques pratiques inutiles, et infidéle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi *la Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut apparemment, dit-il, que cet « homme soit d'une grande ambition, et qu'il « cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui « irritent la cupidité humaine et l'envie. » — « Non, « lui répondit-on, c'est un citoyen obscur, retiré, « qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses « compatriotes, et dont la figure n'est pas plus « connue de quelques uns de ses ennemis que du « graveur qui a prétendu graver son portrait. « C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont « fait verser des larmes, et de quelques ouvrages « dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez « cet esprit d'humanité, de justice, de liberté,

« qui y régne. Ceux qui le calomnient, ce sont des « hommes pour la plupart plus obscurs que lui, « qui prétendent lui disputer un peu de fumée, « et qui le persécuteront jusqu'à sa mort, unique- « ment à cause du plaisir qu'il vous a donné. » Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne

pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe, s'aimaient pourtant et vivaient en frères; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parcequ'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum* [1], des Maladies des Artistes. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-temps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : *Il faut que je vive**.

[1]* *De Morbis Artificum, diatriba.* In-8°, Modène, 1700; et Padoue, 1713. L'auteur est Bernardin Ramazzini. (L. D. B.)

* Ce fut l'abbé Guyot Desfontaines qui fit cette réponse à M. le comte

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du Boccalini. « Un voyageur, dit-il, était importuné, dans son chemin, du bruit des cigales; il « s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas à bout, et « ne fit que s'écarter de sa route : il n'avait qu'à « continuer paisiblement son voyage; les cigales « seraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit « jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : *se ipsum deserere turpissimum est*[1]. On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion : une des belles preuves qu'on en a apportées c'est que dans *OEdipe* Jocaste dit ces vers (acte IV, sc. I):

« Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
» Notre crédulité fait toute leur science. »

d'Argenson, depuis secrétaire d'état de la guerre; à quoi le comte d'Argenson répliqua : « Je n'en vois pas la nécessité. »

[1] * Cicéron. (L. D. B.)

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que *la Henriade*, dans plusieurs endroits, sentait bien son semi-pélagien. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parceque c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne.

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui : je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre*[1], qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le premier le desir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié*.

[1] * Crébillon, dont Voltaire eut ensuite à se plaindre gravement. (L. D. B.)

* Après ces mots on lisait dans l'édition de 1738 :

« L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération, qui

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentiments : quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre[1]; confondre la calomnie est un devoir.

« vient de travailler sur un sujet à-peu-près semblable à ma tragédie, « et qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe et « de celles du Nouveau-Monde, matière si favorable à la poésie, en- « richira peut-être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai « le dernier à lui applaudir, et si un indigne amour-propre ferme mes « yeux aux beautés d'un ouvrage. »

Cet auteur est M. Le Franc de Pompignan. *Voyez*, dans la partie littéraire des ouvrages en prose, les pièces[1] relatives aux querelles de M. de Voltaire et de M. Le Franc.

1* Cette phrase se trouve dans le *Discours de M. de Voltaire en réponse aux invectives et outrages de ses détracteurs*, etc., recueilli, dans les Pièces inédites de Voltaire, par M. Jacobsen, page 117. (L. D. B.)

1* Notamment dans les *Satires* et dans les *Facéties*. (L. D. B.)

PERSONNAGES.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.

D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur.

ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.

MONTÈZE, souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de Montèze.

ÉMIRE,
CÉPHANE, } suivantes d'Alzire.

D. ALONZE, officier espagnol.

OFFICIERS ESPAGNOLS.

AMÉRICAINS.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;
Je montrai le premier au peuple du Mexique
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'ourse,

Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil, et régle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,

Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante, encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il n'ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reste du monde esclave de la crainte
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux.

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages

Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois:
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fléaux du Nouveau-Monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain farouche en sa simplicité
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.

« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
« Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
« Vivez, aux malheureux servez long-temps de père :
« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
« Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!
« Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
« Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien! vous gémissez : je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir?
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens :
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie;
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Écoutez-moi, mon fils; plus que vous je desire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu:
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère;
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire :
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ.

C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.

Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux.
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce Nouveau-Monde Alzire est le modéle;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle:
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jeter ses racines profondes;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont, d'un esprit moins fier, et d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ.

Eh bien! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,

Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix :
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer castillan ce monde est abattu;
Il céde à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable :
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nuos l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
Sers-lui long-temps de père, ainsi qu'à nos états.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête :
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête:
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille; elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ.

Ah! puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels

Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels :
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée!
Adieu, je vais presser cet heureux hyménée :
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTÈZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protége de mes ans la fin dure et funeste !
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste;
Daigne veiller sur elle, et conduire son cœur !

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde :
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs :
Remonte au rang des rois, du sein de la misère;
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole, en renonçant à toi.
Séche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur :
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du Soleil le redoutable empire!
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTÈZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'état,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre!

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens:
Il t'appelle aux autels, il régle ta conduite;

Entends sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite?
Je sais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir:
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux;
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur:
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,
Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis:
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTÈZE.

Ah! que dis tu, ma fille? épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, épargne ma tendresse;
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse!
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?
Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée;
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCÈNE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressements
L'offensante lenteur de ces retardements.
J'ai suspendu ma loi prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace:
Ils sont en liberté; mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir.

J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond:
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère: et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi;
C'est un art de l'Europe: il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire, et vous est cher encore.
Ce cacique obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté: mort, doit-il être à craindre?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur, en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère et moins de jalousie;
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie:
Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir;
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir:
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima: son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,

Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidéle.

SCÈNE VI.

GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle;
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe, et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, et croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants! dieux vains de nos vastes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées:
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu: je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte et mes regrets
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
De la zone brûlante et du milieu du monde,
L'astre du jour a vu ma course vagabonde,
Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, et revient sur ses pas.

Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,
A mes vastes desseins ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit: une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge, nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;

Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Périr sans se venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur:
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner!
Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice est la suprême loi!
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent:
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras

A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ.

Que me dit-il? Approche. O ciel! ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-temps?

(Il l'embrasse.)

Mon bienfaiteur! mon fils! parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père.
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame est bienfesante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;
Si le père d'Alzire... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprends que ton ami plein de gloire et d'années,

Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze, dis-tu...

ALVAREZ.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils? ce fils sera mon frère:
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!

Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie!
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Achéve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis; puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!
Zamore, ah! quel destin t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTÈZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondements,
Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants;
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille :
On démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui : dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds!
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis :
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais, hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitants des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,

Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
De fer étincelants, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers, qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre:
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et céde à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi: calme un frivole zéle.
Les temps sont trop changés.

ZAMORE.

Que veux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidéle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?

Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis?

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penser, et de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTÈZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels:
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE.

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;

Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi! ta religion? quoi! la loi de nos pères?

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi...

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien:
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourments que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur, enivré tour-à-tour
De zéle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Viens; conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE V.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, à Montèze.

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah, cruel! je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze...

MONTÈZE.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTÈZE.

Pardonne à mes soins paternels.
(aux gardes.)
Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu? Gusman! ô trahison! ô rage!
O comble des forfaits! lâche et dernier outrage!
Il servirait Gusman! l'ai-je bien entendu?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours, et corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici? que résoudre et que faire?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtient qu'on nous conduise:
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure:
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain, grondant sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.

Hélas! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez;
Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?

Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman régne à jamais sur moi!
L'océan, qui s'éléve entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos serments sont écrits dans les cieux!
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente.
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidéle et tendre;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir!
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;

Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Eh bien! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitants des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déja le sanglant tribunal;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal;
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens léve son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment qui pour jamais m'avez assujettie!

Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds ?

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE.

Madame, un des captifs qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie:
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE.

Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,

Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Émire ! et quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang ;
De ma famille au moins il a vu la puissance ;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourments que j'endure ;
Il va percer mon cœur, et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE.

M'est-elle enfin rendue ? est-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

(Elle tombe entre les bras de sa confidente.)

Zamore !... Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !
Est-ce une illusion ?

ZAMORE.

Non : je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même ! idole de mon ame !
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours ! ô doux moments d'horreur empoisonnés !
Cher et fatal objet de douleur et de joie !
Ah ! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie [1] ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis et me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône, et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage?

[1] * A la représentation on ajoute :

Que de malheurs, ô ciel !

ZAMORE.

Ils sont tous oubliés.
Ces pleurs que malgré moi je répands à vos pieds,
L'amour seul les arrache à mon ame attendrie ;
Je lis dans tes regards le bonheur de ma vie.

ALZIRE.

Chaque mot dans mon cœur...

(L. D. B.)

Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis : tu ressens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abyme où le sort nous engage :
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage...

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand dieu !

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse ;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas ;
Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée ;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu :
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse ;
Il n'en est point pour moi lorsque l'amour m'accuse.

Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un Dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, et son père avec lui.

SCÈNE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, à son fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(à Zamore.)
O toi! jeune héros! toi, par qui je respire,

Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour ;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je? lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui; lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achéve, et de ce fer, trésor de tes climats,

Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre;
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis
En révérant le père, et punissant le fils.

ALVAREZ, à Gusman.

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

(à Alzire.)

Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez,
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(à Gusman.) (à Alvarez.)

Cruel! Et vous, seigneur! mon protecteur, son père;

(à Zamore.)

Toi! jadis mon espoir, en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.

(en montrant Zamore.)

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,

Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers:
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:
C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déja rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut venger les droits:
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense:

Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah ! mes fils, de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE, OFFICIER ESPAGNOL.

ALONZE.

Paraissez, seigneur, et commandez:
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés:
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,

Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer :
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous ; vous l'êtes pour la gloire ;
Eux pour porter vos fers, vous craindre et vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir ?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense ?
(aux Espagnols qui l'entourent.)
Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer ?
Et teints de notre sang faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, se jetant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui;
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille:
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils:
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas! que n'êtes-vous le père de Zamore!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire;
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVAREZ.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre? lui, mon père!
Ah! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ.

Quoi! vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment, plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée!

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, et loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il céde à la souplesse;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déja trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux posséde encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais sachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuser à son père ?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(Il sort.)

GUSMAN, seul.

Quoi ! n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel !

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE[1].

ALZIRE.

C'est moi, c'est ton épouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,

[1] A la représentation ce personnage n'entre que dans la scène troisième. (L. D. B.)

Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer le charme de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure:
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
Étudiez nos mœurs avant de les blâmer;
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.

Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible [1].

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux; Zamore va périr:
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie [2]?

[1] * Au théâtre on finit ainsi cette scène:

ALZIRE, seule.
O rigueur implacable! ô cœur trop endurci!
Zamore!... Ah! malheureux! pourquoi t'ai-je trahi?
(La nuit vient.)
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
(A Émire, qui entre.)
Je n'espère qu'en toi: m'auras-tu mieux servie?
(L. D. B.)

[2] * On supprime à la représentation ce vers et les trois précédents.
(L. D. B.)

Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

ÉMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, graces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds pas de temps : tu balances encore!

ÉMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarez aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin...

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique[1];
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers! Gusman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir!

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.

1* Au théâtre on substitue ce vers :

Tu vois de ces vainqueurs la fierté tyranniq[ue].

(L. D. B.)

Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte:
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE.

Il vous prévient déja; Céphane le conduit:
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu:
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi; tes tyrans sont vainqueurs:
Ton supplice est tout prêt; si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide;
Tu vois mon désespoir et mon saisissement;

C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien! j'obéirai : mais oses-tu me suivre?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il sans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi! ces affreux serments qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, et te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis ; il suffit : il n'importe à quel dieu.

ZAMORE.

Ta promesse est un crime ; elle est ma perte ; adieu.
Périssent tes serments, et ton dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête ! quels adieux ! arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais ; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore...

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse:
Soldat, guide mes pas.

SCÈNE V.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Je succombe, il me laisse:
Il part; que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Gusman! quoi! c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
Émire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(Émire sort.)

Un noir pressentiment m'afflige et me saisit:
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O Dieu, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible!
Je connais peu tes lois; ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux:
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts;
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers?
Les seuls Européans sont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!

J'entends nommer Zamore : ô ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient : ah ! Zamore est perdu !

SCÈNE VI.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.
Chère Émire, est-ce toi ? qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.

ÉMIRE.
Ah ! n'espérez plus rien, sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite ;
Votre amant au palais court et se précipite ;
Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance ;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux ;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire : « Qu'il meure : » on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes ;
Rentrez.

ALZIRE.
Ah ! chère Émire, allons le secourir.

ÉMIRE.
Que pouvez-vous, madame, ô ciel !

ALZIRE.
Je puis mourir.

SCÈNE VII.

ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort! ô vengeance trop forte!
Cruels! quoi! ce n'est point la mort que l'on m'apporte?
Quoi! Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers!
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens, si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;
Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE.

Ah! mon père!

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore :

Un soldat à l'instant se présente à nos yeux;
C'était Zamore même, égaré, furieux:
Par ce déguisement la vue était trompée:
A peine entre ses mains j'aperçois une épée;
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père:
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils:
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure;
« Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille; on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez!...

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abyme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie

Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grace et ma mort.

ALZIRE.

Ma grace! à mes tyrans? les prier! vous, mon père!
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté;
Et je le plains sur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra... gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence!

(Il sort.)

SCÈNE III.

ALZIRE.

O ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi! ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort, mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable [1]

[1] * Ce vers et les trois qui le suivent ne se disent pas au théâtre. (L. D. B.)

Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang!
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCÈNE IV.

ZAMORE enchaîné, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré:
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.

Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE.

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre,
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?

Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée:
Estimée et mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue [1].
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,

[1] * On passe à la représentation ce vers et les trois qui précèdent. (L. D. B.)

Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à-la-fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne : il a dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère:
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus[1].
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne;

[1]* On remplace à la représentation ce vers et les cinq précédents par les deux que voici :

Dégage enfin tes pas des piéges de l'erreur:
Abjure un dieu vaincu, connais un Dieu vainqueur.

(L. D. B.)

Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel! pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, à Alzire.

Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
La rachèterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gusman?
(à Alvarez.)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(à Alzire.)
Il s'agit de tes jours: il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux.
Je m'en remets à toi, mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné ;
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse ;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité ;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur :
C'est trahir à-la-fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on prèfére, et le Dieu que l'on quitte :
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi ;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels ! ainsi tous deux vous voulez votre perte,
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils ;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE,
ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice !

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE, à Gusman.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur ?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore ;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, à Zamore.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner ;

Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

(à Alvarez.)

Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe ; un nouveau jour m'éclaire ;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière ;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre ; il est juste ; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.

(à Montèze, qui se jette à ses pieds [1].)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique ; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(à Zamore.)

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,

[1]* Au théâtre on supprime cet incident et les quatre vers suivants, et Montèze n'y est pas en scène. Il est bon d'observer que Voltaire s'en plaignit à d'Argental. (Lettre du 26 février 1736.) (L. D. B.)

M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ.

Ah ! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée ;
Que ma mourante main la remette en tes bras :
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(à Alvarez.)

Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux !
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi :
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime, et je t'admire.

(Il se jette à ses pieds.)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père;
Vivez long-temps heureux; qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, sois chrétien; je suis content; je meurs.

ALVAREZ, à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs[1].
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

[1]* A la représentation ce vers est mis dans la bouche de Gusman, et l'on supprime les deux derniers. (L. D. B.)

FIN D'ALZIRE.

VARIANTES
D'ALZIRE.

ACTE PREMIER.

v. 16. En chrétiens vertueux changer tous ces héros.

v. 75*. Ah ! Dieu nous envoyait, par un contraire choix.

v. 95*. Deux des miens à mes yeux terminèrent leur sort.

v. 99*. Suivi de tous les siens, embrassa mes genoux.

v. 104*. Par cet exemple un jour apprenne à pardonner.

v. 326. Méritez, s'il se peut, un amour si fidèle.

ACTE QUATRIÈME.

v. 71*. Tu t'assures mon cœur, mon respect, mon retour [1],
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).

Autre variante (Lettre à Thieriot, 16 mars 1736):

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,
Sur la foi, sur les vœux qui sont en ma puissance,
Sur tous les sentiments du plus juste retour,
S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

[1]* L'imprimeur avait mis ici *amour* pour *retour :* étrange bévue dont Voltaire se plaignit avec raison ; mais qui pourrait bien provenir de ce « certain « valet de chambre imbécile qui lui servait de secrétaire, et qui écrivait : ils « précipitaient leurs *repas* au lieu de ils précipitaient leurs *pas*. » (Lettre à Cideville, décembre 1734.) Voltaire se plaint (Lettre à d'Argental, 26 février 1736) de ce ce qu'on lit ainsi ces deux vers dans la copie de la pièce telle qu'elle était jouée :

ALZIRE.

Compte après cet effort sur un juste retour.

GUSMAN.

En est-il donc, hélas ! qui tienne lieu d'amour ?

(L. D. B.)

v. 167. J'ai promis, il suffit; que t'importe à quel dieu.

ACTE CINQUIÈME.

v. 142*. Ici la loi pardonne à qui se fait chrétien.

v. 166*. Parle! aurais-tu quitté les dieux de ton pays?

NOTES

D'ALZIRE.

ACTE PREMIER.

v. 10. Je montrai le premier au peuple du Mexique.

L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535. (Note de Voltaire.)

v. 18. Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire.

On sait quelles cruautés Fernand Cortès exerça au Mexique, et Pizarre au Pérou. (Note de Voltaire.)

v. 63. Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux.

On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition. (Note de Voltaire.)

v. 190. Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable.

Il y a ici une faute de vers. L'*h* s'aspire dans haïssable.

v. 197. Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête.

En prose on dirait *sont* sa conquête. Racine a souvent usé de la même licence que prend ici Voltaire : on la remarque dans *Iphigénie*, dans *Mithridate*, dans *Esther*, et dans *Bajazet* où il dit (act. I, sc. IV):

D'ailleurs l'ordre, l'esclave, et le visir le presse.

v. 222. Tu dois à ton état plier ton caractère.

Voltaire avait dit dans *la Mort de César* (act. I, sc. 1):

Tout homme à son état doit plier son courage.

v. 311. Ce cacique obstiné, vaincu dans les combats.

Le mot propre est *inca;* mais les Espagnols accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de *cacique*, le donnèrent d'abord à tous les souverains du Nouveau-Monde. (Note de Voltaire.)

ACTE DEUXIÈME.

v. 18. L'astre du jour a vu ma course vagabonde.

L'astronomie, la géographie, la géométrie, étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices. (Note de Voltaire.)

v. 103. Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.

« Quelle candeur aimable! C'est ainsi que l'auteur a dû « peindre une nation dont l'évêque de Chiapa (Las Casas) « a écrit que *les agneaux n'étaient pas plus doux.* »

(La Harpe, *Comm.*)

v. 160. Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants.

Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil. (Note de Voltaire.)

ACTE TROISIÈME.

v. 18. Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.

Ce mouvement est une imitation heureuse du vers 497 du quatrième livre des *Géorgiques* de Virgile:

Invalidasque tibi tendens, heu! non tua palmas.

(Édit. de Kehl.)

v. 23. Eh bien ! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitants des lieux si chers à mon enfance ?

Imitation de Racine (*Phèdre*, acte I, sc. I) :

Et depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance ?

v. 76. Reconnais ton amant.

« M. de Voltaire a mis plus de reconnaissances sur la scène qu'aucun autre auteur. *Zaïre, la Mort de César, Alzire, Mahomet, Mérope, Sémiramis*, sont fondées sur des reconnaissances. Cependant ces tragédies ne se ressemblent point du tout : c'est que le même ressort peut produire des effets absolument différents. *D'ailleurs*, disait-il, *les hommes sont comme des lapins qui se prennent toujours aux mêmes pièges.* » (LA HARPE, *Comm.*)

v. 144. Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même.

En effet Alzire a dit à Gusman (acte I, sc. V) :

Ton rival au tombeau doit causer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avoue ; et tel fut mon devoir.

Ici La Harpe fait une réflexion fort sage. « Pauline est bien au-dessous d'Alzire, dit-il ; elle engage son amant à se rendre le défenseur de son époux ; Alzire demande à son époux même la grace de l'amant qu'elle lui préfère : c'est bien un plus grand trait de génie. »

v. 171. La main, la même main qui t'a rendu ton père
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre.

Père doit rimer avec *terre*, parcequ'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *phaon*, quoique l'orthographe soit la même ; et le mot *encore* rime très bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r*

à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille : un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable. (Note de Voltaire.)

v. 205. Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi ;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.

Il y a beaucoup de ressemblance entre cette situation et celle où Zénobie fait devant Rhadamiste l'aveu de sa passion pour Arsame (acte IV, sc. v).

ACTE QUATRIÈME.

v. 194. Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.

Imitation de ce vers de Crébillon dans *Idoménée* (acte I, sc. II).

Jupiter, sur moi seul épuise ta vengeance.

ACTE CINQUIÈME.

v. 59. Quoi ! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable ?

Emploi très poétique de la locution proverbiale : Boire le calice jusqu'à la lie. Cette locution vient du passage suivant d'Isaïe, chap. LII, verset 17 : « Usque ad fundum calicis « soporis bibisti, et potasti usque ad fæces. »

v. 68 et précéd. Ce que sur l'univers il permet à sa rage?

La Harpe devenu dévot s'exprime ainsi sur ce monologue : « Cela est mauvais de tout point, en philosophie comme en poésie, et souverainement déplacé dans la situation d'Alzire. Un Socrate, un Caton peut raisonner sur sa mort prochaine ; mais une amante au désespoir, près de voir son amant conduit au supplice, et débitant des argu-

ments métaphysiques sur le suicide, c'est un contre-sens dramatique qui n'admet aucune excuse. L'auteur est d'ordinaire beaucoup plus adroit à faire entrer la morale dans son dialogue. » Dans son *Commentaire* beaucoup plus indulgent, et peut-être en certains cas trop indulgent, il avait mis simplement cette note : « Voilà une dissertation sur le suicide; mais elle est en action, et très heureusement placée. »

v. 206. Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur.

« *Consommer ta fureur* me paraît répréhensible : ces deux mots sont trop discordants pour passer à la faveur de l'ellipse (l'ouvrage de ta fureur). De plus *consommer jusqu'au bout* est un pléonasme : en tout le vers est mauvais; mais il y en a tant de beaux dans cet immortel ouvrage ! »

(La Harpe, *Comm.*)

v. 231-234. Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

C'est le mot du duc de Guise, non à Poltrot qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siège de Rouen. Ce mot n'était qu'un trait d'hypocrisie dans un homme qui, sous le prétexte de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes innocentes. (Édit. de Kehl.)

Les paroles du duc de Guise, ce beau mot de l'homme qui avait le moins pardonné durant sa vie, ont été souvent employées par les poëtes tragiques. Au surplus cette phrase est toute théâtrale et plus d'apparat que de sentiment. Le poëte anglais Rowe, dans son *Tamerlan*, en a fait usage. Notre Campistron fait dire à un chrétien en parlant de re-

ligion (*Adrien*, représenté en 1690 et imprimé en 1715):

La vôtre vous prescrit l'ordre de me punir...
La mienne, quand je suis accablé de vos coups,
Me défend de penser à me venger de vous...
Enfin de vous aimer lorsque vous m'immolez.

Au reste on peut voir sur les paroles de François de Guise, et sur l'emploi qu'en a fait l'auteur d'*Alzire*, sa lettre à d'Argental, sous la date du 4 janvier 1736.

FIN DES NOTES D'ALZIRE.

ZULIME,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

8 juin 1740.

NOTICE

SUR LA TRAGÉDIE DE ZULIME.

Ce fut aussi à Cirei que Voltaire, entre autres ouvrages, composa *Zulime*. Elle fut terminée en huit jours, ainsi qu'il l'annonce à d'Argental[1], auquel il en avait parlé le 7 janvier 1739. Il écrivit ensuite au roi de Prusse le 28 du même mois : « On veut que je fasse « une tragédie nouvelle, une tragédie pleine d'amour « et non de galanterie, qui fasse pleurer les femmes, et « qu'on parodie à la comédie italienne. Je la fais. J'y « travaille il y a huit jours. C'est, dit-il au même « prince le 1er juin suivant, une pièce toute d'amour, « toute distillée à l'eau rose des dames françaises. »

On lit des détails curieux sur le premier travail de *Zulime* dans une lettre à d'Argental, datée du 29 janvier 1740, et qui se trouve dans la *Correspondance*.

Elle fut représentée le 8 janvier 1740. Quoique mademoiselle Dumesnil jouât le rôle de Zulime, et mademoiselle Gaussin celui d'Atide, elle n'obtint pas de succès. Cette irréussite tenait évidemment au vice de la pièce même, puisque l'auteur fit d'infructueux efforts pour en pallier les défauts.

Dans le *Mercure* de juin 1740, cette tragédie fut critiquée par une lettre singulière du sieur de L'Épine dit Floribel, acteur breton, à la demoiselle de***, directrice de la comédie à Quimper.

[1] 9 janvier 1739.

En 1752 Voltaire retoucha *Zulime*, et, à la fin de 1756, il en refit à neuf plusieurs parties. En 1757, en 1761, il s'en occupait encore, et il avait le projet de l'appeler *Fanime*, puis *Médime*.

Ce ne fut qu'en 1761 qu'on l'imprima sous son premier titre de *Zulime*, qui lui est resté.

Reprise en 1761, le 29 décembre, elle fut annoncée ainsi quil suit dans le *Mercure* de janvier 1762 : « Cette pièce est tellement différente de celle qui avait été représentée en 1740 sous le même titre, qu'elle ne peut absolument être considérée comme le même ouvrage. Elle n'est pas moins différente d'une tragédie imprimée sous le titre de *Zulime* il y a quelques mois, et que l'auteur désavoue.... »

Alors ce fut mademoiselle Clairon qui joua le rôle de Zulime, et mademoiselle Dubois celui d'Atide; Le Kain était chargé du rôle de Ramire qu'en 1740 Dufresne avait rempli.

Il parut, peu de mois après la reprise de *Zulime*, une brochure intitulée « Lettre de M. D. R. à M. de S. R. sur la *Zulime* de M. de Voltaire et sur *l'Écueil du sage*[1]. »

Le *Mercure* d'avril 1762 inséra, peu de temps après, une lettre à M. de Voltaire sur la tragédie de *Zulime*. C'est un opuscule en prose et en vers, fort poli, et qui est signé Le chevalier de Juilly-Thomassin, et daté du château de Villiers en Champagne le 4 janvier 1762.

Peu de temps après la mort de Voltaire, La Harpe, qui ne se piquait pas de reconnaissance, eut le courage d'insérer dans le *Mercure* de juin 1778 une diatribe,

[1] Genève (Paris), 1762, in-8°. *L'Écueil du sage* est plus connu sous le titre du *Droit du seigneur*. Voyez les comédies, t. IX du Théâtre.

que rien ne justifiait, contre la *Zulime* de son bienfaiteur. Cette indécence révolta tout le monde; elle ne resta pas long-temps impunie: le marquis de Villevieille répondit d'une manière également juste et spirituelle [1] à la satire de La Harpe, qui n'eut pas les rieurs de son côté. Au surplus je ne suis pas éloigné de croire que ce fut au scandale produit par cet article inconvenant et tout au moins intempestif, que nous dûmes le dithyrambe expiatoire et brillant qui fut en quelque sorte offert par La Harpe repentant aux mânes de l'auteur de *Zulime*.

Terminons par ce qu'a dit de *Zulime* l'un des meilleurs juges de Voltaire et de notre littérature, le classique Palissot: « On ne peut se dissimuler que dans cette piéce Voltaire n'ait voulu lutter contre *Bajazet;* mais cette lutte ne fut point heureuse. Zulime, comme Roxane, se confie à sa rivale, et, qui plus est, à la femme de Ramire dont elle ignore le mariage secret. L'auteur, en supposant ce mariage antérieur à la passion de Zulime, crut rendre le personnage de Ramire plus intéressant que celui de Bajazet. On ne peut nier qu'il n'ait fait des efforts d'adresse, de génie même, pour jeter sur ce personnage et sur celui d'Atide (qui est à-peu-près dans sa pièce l'équivalent d'Atalide) un intérêt que pourtant ni les talents de Le Kain, ni ceux

[1] La Harpe (suivant Grimm, dans sa *Corresp. litt.*) attribuait à Condorcet les deux lettres sur *Zulime*, insérées dans le *Journal de Paris*, sous les dates des 9 et 12 juillet 1778. On les trouve, ainsi qu'une lettre de La Harpe datée du 10 du même mois, dans le *Journal de Paris*, dans l'Abrégé de cette feuille, t. II, p. 947, et dans le Commentaire de La Harpe sur le théâtre de Voltaire, publié par M. de Croix, page 188.

de mademoiselle Clairon, ne purent soutenir au théâtre. Ce fut cette grande actrice qui arracha l'aveu de l'auteur pour la reprise de cette pièce qu'il avait abandonnée. Elle trouvait avec raison de grandes beautés dans le rôle de Zulime; mais elle ne put réussir à cacher combien il est inférieur à celui de Roxane. Elle avait cru que Zulime, tendre et passionnée, produirait un intérêt plus touchant que Roxane emportée et furieuse; mais le public ne vit dans Zulime qu'une princesse qui sacrifie ses états, sa religion, sa patrie, son père, pour fuir avec un aventurier qu'elle aime et dont jamais elle ne fut aimée. Atide liée par le devoir et par l'amour à Ramire, Atide confidente de sa rivale et généreuse au point de vouloir se sacrifier, n'excita pas à beaucoup près la même compassion qu'Atalide, jalouse de Roxane et se perdant par sa jalousie même. Voltaire se trompa donc avec infiniment d'esprit. Peut-être si l'on n'eût pas connu *Bajazet*, *Zulime* eût-elle été plus heureuse; mais ce qui doit excuser la méprise de Voltaire et ce qui relève sa gloire c'est l'aveu modeste qu'il en fait dans la préface de cette pièce et l'hommage qu'il y rend à *Bajazet.* Son génie, il est vrai, sembla se reposer dans *Zulime*, mais bientôt *Mahomet* parut. »

Nous avons donné un peu d'étendue à cette citation; mais nous tirons notre excuse de l'excellent ton de critique qui règne dans le jugement de Palissot, et de la justesse de ses observations, en général aussi concises que piquantes, et presque toujours marquées au coin du goût le plus pur.

Louis DU BOIS.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS DE KEHL.

Cette tragédie fut représentée pour la première fois en 1740, reprise en 1761 [1], et imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru [2] une édition furtive que M. de Voltaire a désavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime est le même sujet que *Bajazet* et qu'*Ariane*. Dans *Ariane* tout est sacrifié à ce rôle : Thésée, Phèdre, OEnarus, Pirithoüs, ne sont pas supportables; l'ingratitude de Thésée, la trahison de Phèdre, n'ont aucun motif: ils sont odieux et avilis; mais le rôle d'Ariane fait tout pardonner. Dans *Bajazet*, Roxane n'est point intéressante; elle trahit Amurat, son amant et son bienfaiteur. Sa passion est celle d'une esclave violente et intéressée; mais cette passion est peinte par un grand maître. Le rôle de Bajazet, quoique faible, est noble. C'est malgré lui qu'Acomat et Atalide l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Celui d'Atalide est touchant, d'une sensibilité douce et vraie.

Racine est le premier qui ait mis sur le théâtre des femmes tendres sans être passionnées, telles qu'Ata-

[1] * Le 29 décembre 1761, et non pas en 1762, comme on l'a mal-à-propos dit et répété. (L. D. B.)

[2] * Dans l'été de 1761. (L. D. B.)

lide, Monime, Junie, Iphigénie, Bérénice. Il n'en avait trouvé de modèles ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple moderne, excepté dans les pastorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie lui appartient tout entier. A la vérité ces rôles ne sont point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne soient joués par une actrice dont la figure et la voix soient dignes des vers de Racine; mais ils feront toujours les délices des ames tendres, et des hommes sensibles aux charmes de la belle poésie.

M. de Voltaire admirait le rôle d'Acomat. Ce rôle et celui de Burrhus sont encore de ces beautés dont Racine n'avait point eu de modèles. En travaillant le même sujet que Racine et Corneille, M. de Voltaire voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée, ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée.

La fuite de Zulime, sa révolte contre son père, sont des crimes; mais il n'y a dans ces crimes ni trahison ni cruauté. Hermione, Roxane, Phèdre, intéressent par leurs malheurs, et sur-tout par l'excès de leur passion; mais les crimes qu'elles commettent ne sont pas de ces actions où la passion peut conduire des ames vertueuses. Les emportements de Zulime, au contraire, sont ceux d'une ame entraînée par son amour, mais née pour la vertu, que les passions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle est encore le seul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies; et M. de Voltaire est le premier qui ait marqué sur le théâtre la différence des fureurs de la passion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut; celui de ne laisser au spectateur l'idée d'aucun dénouement heureux. M. de Voltaire a cherché à éviter ce défaut autant que le sujet le permettait. Du moins sa pièce, comme celle de *Bajazet*, est-elle susceptible de plusieurs dénouements. Le cinquième acte, et la catastrophe de Zulime, telle qu'elle est dans cette édition, sont d'une grande beauté; et ce vers de Zulime, en arrachant le poignard à sa rivale,

> C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime,
> (acte V, sc. III.)

vaut mieux lui seul que beaucoup de tragédies.

LETTRE

DE VOLTAIRE[1]

A L'AUTEUR DU MERCURE

SUR LA TRAGÉDIE DE ZULIME.

23 juin 1761.

Sic vos, non vobis...... (Virg. *Poes. fugit.*)

Dans le nombre immense des tragédies, comédies, opéra comiques, discours moraux, et facéties, au nombre d'environ cinq cent mille, qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer sous mon nom une tragédie intitulée *Zulime*. La scène est en Afrique. Il est bien vrai qu'ayant été autrefois avec Alzire en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec Zulime avant que d'aller voir Idamé à la Chine; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point : presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arsénie, qui était le lieu de la scène. C'est pourtant une co-

[1] * Dans les éditions précédentes on avait imprimé cette lettre, au dernier alinéa près ; nous l'y avons réuni, et nous avons supprimé la lettre entière dans les *Mélanges littéraires*, où elle fesait double emploi. (L. D. B.)

lonie romaine nommée *Arsenaria*, et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore: c'est un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée. La pièce ne donna nulle envie de s'informer du gisement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte.

> Et quæ
> Desperat tractata nitescere posse, relinquit.
>
> Hor. *A. P.*, v. 149.

Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, et l'ont fait imprimer; mais, par droit de conquête, ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de la leur. Je crois qu'ils ont très bien fait; je ne veux point leur voler leur gloire comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, et qu'il est aussi mauvais que l'était le mien. Les rieurs auront beau jeu; car, au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux. Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces. Je suis de ce nombre; et de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siècle passé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les

miennes en me fesant le commentateur de Pierre Corneille [1].

L'Académie agrée ce travail : je me flatte que le public le secondera en faveur des héritiers de ce grand nom. Il vaut mieux commenter *Héraclius* que de faire *Tancrède;* on risque bien moins.

Le premier jour que l'on joua ce *Tancrède* [2], beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, et qu'on assurait être mon ouvrage ; il ressemblait à cette *Zulime* imprimée.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé Grangé, s'avisa d'imprimer une Histoire générale, qu'il assurait être de moi, et il me le soutenait à moi-même : il n'y a pas grand mal à tout cela. Quand on vexe un pauvre auteur, les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reste en rit, et moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot.

Adieu. Je vous embrasse.

[1] * Les *Commentaires sur Corneille* furent publiés, dans le courant de 1764, en 12 volumes in-8°. Ce fut dans la même année que Voltaire donna son *Dictionnaire philosophique portatif,* en 2 vol. in-12.

[2] * Le 3 septembre 1760. (L. D. B.)

A

MADEMOISELLE CLAIRON.

Cette tragédie vous appartient, mademoiselle; vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talents comme les vôtres ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter les morts: c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que, sans les grands acteurs, une pièce de théâtre est sans vie; c'est vous qui lui donnez l'ame. La tragédie est encore plus faite pour être représentée que pour être lue; et c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à mademoiselle de Champmêlé de jouer Chiméne, lorsqu'Augustin Courbé et Mabre Cramoisi, qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse; et l'on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui

réciterait en public une Philippique de Cicéron dût déplaire mortellement à certaines personnes qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce Cicéron dit éloquemment à Marc-Antoine. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on ne lit guère: c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres; et ce ridicule, tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à-la-fois tous les talents extérieurs d'un grand orateur et tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'esprit, les oreilles, et les yeux; ils sont tous enfants du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée; et ce qui est commun à tous c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers; une belle pensée perd tout son prix si elle est mal exprimée; elle vous ennuie, si elle est répétée: de même des inflexions de voix ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées,

dérobent au récit toute sa grace. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en déclamation, en peinture; la plus légère dissonance en tout genre est sentie aujourd'hui par les connaisseurs; et voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes, c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'est que pour admirer vos talents.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très estimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'aventure de Zulime, tirée de l'histoire des Maures, présentait au spectateur une princesse bien plus coupable; et Bénassar son père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de Zulime.

Malheureusement la piéce paraît avoir quelque ressemblance avec *Bajazet;* et, pour comble de malheur, elle n'a point d'Acomat; mais aussi

cet Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore: pas un seul vers ou dur ou faible; pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime; jamais de dissertation étrangère au sujet; toutes les convenances parfaitement observées; enfin ce rôle me paraît d'autant plus admirable qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé par-tout ailleurs.

Le père de Zulime a pu ne pas déplaire, parcequ'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt; mais le rôle de Ramire m'a toujours paru très faible, et c'est pourquoi je ne voulais plus hasarder cette piéce sur la scène française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage: ce n'est pas un défaut de l'art, mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pèche pas contre la vraisemblance, il y a cent exemples de pareilles aventures et de semblables passions; mais je voudrais que, sur le théâtre, l'amour fût toujours tragique.

Il est vrai que celui de Zulime est toujours an-

noncé par elle-même comme une passion très condamnable; mais ce n'est pas assez :

> Et que l'amour, souvent de remords combattu,
> Paraisse une faiblesse, et non une vertu :
>
> BOILEAU, *Art poétique*, ch. III, v. 101.

les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de Ramire se répand sur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux ne peut jamais émouvoir; il cesse dès-lors d'être un personnage de tragédie : c'est ce qu'on peut quelquefois reprocher à Racine, si l'on peut reprocher quelque chose à ce grand homme, qui, de tous nos écrivains, est celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de ses ouvrages. C'est sur-tout le grand vice de la tragédie d'*Ariane,* tragédie d'ailleurs intéressante, remplie des sentiments les plus touchants et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de presque toutes les piéces dans lesquelles une amante est trahie c'est qu'elles retombent toutes dans la situation d'*Ariane;* et ce n'est presque que la même tragédie sous des noms différents.

J'ose croire en général que les tragédies qui

peuvent subsister sans cette passion sont sans contredit les meilleures, non seulement parcequ'elles sont beaucoup plus difficiles à faire, mais parceque, le sujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuse ferait dans *Athalie*, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple; dans cet *Oreste* qui venge son père et qui tue sa mère; dans *Mérope*, qui, pour venger la mort de son fils, lève le bras sur son fils même; enfin dans la plupart des sujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner seul, on l'a déja dit; il n'est pas fait pour la seconde place. Une intrigue politique dans *Ariane* serait aussi déplacée qu'une intrigue amoureuse dans le parricide d'*Oreste*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégies, les galanteries de madrigal: elles peuvent faire dans la jeunesse l'amusement de la société; mais les vraies passions sont faites pour la scène, et personne n'a été ni plus digne que vous de les inspirer, ni plus capable de les bien peindre.

PERSONNAGES.

BÉNASSAR[1], shérif de Trémizène.
ZULIME, sa fille.
MOHADIR, ministre de Bénassar.
RAMIRE, esclave espagnol.
ATIDE, esclave espagnole.
IDAMORE, esclave espagnol.
SÉRAME, attachée à Zulime.
SUITE.

La scène est dans un château de la province de Trémizène, sur le bord de la mer d'Afrique.

[1]* Ce nom devrait être écrit BEN ASSAR, shérif de Trémecen. (L. D. B.)

ZULIME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, d'une voix basse et entrecoupée, les yeux baissés et regardant à peine Mohadir.

Allez, laissez Zulime aux remparts d'Arsénie :
Partez ; loin de vos yeux je vais cacher ma vie ;
Je vais mettre à jamais, dans un autre univers,
Entre mon père et moi la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène,
Consolez les vieux ans de mon père affligé :
Je l'outrage, et je l'aime ; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée !
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée !

MOHADIR.

Qui ? lui ! vous oublier ! grand Dieu, qu'il en est loin !
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin !
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre ?
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,

De son sceptre avec joie aurait orné vos mains?
Quoi! dans vous, dans sa fille, il trouve une ennemie!
Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie?
Ah! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard qui nourrit votre enfance
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence;
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse;
C'est tout ce que je puis, et c'est t'en dire assez.

MOHADIR.

Vous pleurez, vous, Zulime! et vous le trahissez!

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait son héritage;
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts;
Et, quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
J'ai suivi son exemple.

MOHADIR.

Hélas! suivez-le encore.
Il revient; revenez, dissipez tant d'ennuis:
Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages

Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages;
Dispersés, affaiblis, et lassés désormais
Des maux qu'ils ont soufferts et des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît, et va revoir son maître:
Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître?
Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats;
Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas:
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
Avec qui fuyez-vous?

ZULIME.

Ah! reproches cruels!
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire;
Le reproche est trop juste, et vous m'êtes trop chère;
Non, je ne puis penser, sans honte et sans horreur,
Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire esclave!

MOHADIR.

Il l'est, il était fait pour l'être:
Il naquit dans nos fers; Bénassar est son maître.
N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux?
Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage,
Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

ZULIME.

Ramire esclave! lui?

MOHADIR.

C'est un titre qui rend
Notre affront plus sensible, et son crime plus grand.
Quoi donc! un Espagnol ici commande en maître!
A peine devant vous m'a-t-on laissé paraître;
A peine ai-je percé la foule des soldats
Qui veillent à sa garde, et qui suivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous; la nature outragée
Déchire, en s'indignant, votre ame partagée.
A vos justes remords n'osez-vous vous livrer?
Quand on pleure sa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Respectez plus ses pleurs, et calmez votre zéle:
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle;
Mais je suis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus comme eux esclave, et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'est Ramire, c'est lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'assaut et fumants de carnage,
Délivra votre émir, et lui donna le temps
De dérober sa tête au fer des Turcomans;
C'est lui qui, comme un dieu veillant sur sa famille,
Ayant sauvé le père a défendu la fille:
C'est par ses seuls exploits enfin que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu? seigneur, vous le savez.
Loin des murs tout sanglants de sa ville alarmée,
Bénassar avec peine assemblait une armée;

Et quand vos citoyens, par nos soins respirants,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire et des siens ont demandé la tête;
Et de votre divan la basse cruauté
Souscrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuse
Vous épargna du moins une paix si honteuse.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés:
Respectez plus Ramire et ces guerriers si braves;
Ils sont vos défenseurs, et non plus vos esclaves.

MOHADIR, à Zulime.

Votre secret, Zulime, est enfin révélé:
Ainsi donc par sa voix votre cœur a parlé?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu!

ZULIME.

Coupable, mais sincère,
Je ne puis vous tromper... Tel est mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné qui touche à son tombeau?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime;
Croyez-moi, votre cœur n'est point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain ; tout va se déclarer :
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue ;
J'emporte, en le quittant, le remords qui me tue.
Allez : votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir... ah ! partez.

MOHADIR.

Hélas ! je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître !

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah ! je succombe, Atide ; et ce cœur désolé
Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père ; Atide ! ah, qu'il en coûte !
Que de retours sur moi ! que de tristes efforts !
Je n'ai dans mon amour senti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
Il est affreux pour moi d'offenser la nature :
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Est-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire ; il a sauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie :
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,

Tant de motifs puissants, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit; hélas! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits : mais voilà mon excuse.
Je tremble cependant; de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je suis mes yeux sont effrayés.

ATIDE.

Hélas! Ramire et moi, nous vous devons la vie;
Vous rendez un héros, un prince à sa patrie;
Le ciel peut-il haïr un soin si généreux?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose; et je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encore au-dessus.
J'étais votre captive, et vous ma protectrice;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice :
Mais Ramire! un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Bénassar lui-même;
Enfin, que vous aimez...

ZULIME.

Atide, si je l'aime!
C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés;
C'est toi qui les nourris, chère Atide; et peut-être
En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître :
C'est toi qui commenças mon téméraire amour;
Ramire a fait le reste en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire.
J'abandonne pour lui parents, peuples, empire;

Et, frémissant encor de ses périls passés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant loin de moi se peut-il qu'il s'arrête?
Quoi! Ramire aujourd'hui, trop sûr de sa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
Ce cœur trop asservi, que lui seul peut troubler!

ATIDE.

Eh! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la présence?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue: il a dû s'écarter;
Mais pourquoi si long-temps?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse,
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous presse;
Un moment peut nous perdre, et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris;
Entre cet océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare; et les cœurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire;
Ramire va presser ce départ nécessaire:
L'ordre dépend de lui; tout est entre ses mains;
Souverain de mon ame, il l'est de mes destins.
Que fait-il? est-ce vous, est-ce moi qu'il évite?

ATIDE.

Le voici... Ciel, témoin du trouble qui m'agite,

Ciel, renferme à jamais dans ce sein malheureux
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même;
Et les mers et les vents, secondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
Nous sommes vos sujets, nous le serons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes!

ZULIME.

Et pouvez-vous penser que je sois sans alarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir:
Vous savez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie;
Ma gloire encor plus chère, et que je sacrifie.
Je dépends de vous seul... Ah! prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour;
Plus d'une amante, hélas! cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous; oui, madame, et nos cœurs

N'ont pour vous rassurer dans votre défiance
Qu'un hommage inutile, et beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, et des fers;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage,
Que ma reconnaissance et mes engagements...

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des serments?
En ai-je demandé quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort; puis-je vous soupçonner?
Ah! les serments sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sûreté...

ZULIME.

Conservez-les, cher prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible;
Mais enfin tout m'alarme en ce séjour horrible:
Vous-même, devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, madame, aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile;
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asile.

Calmez de vos chagrins l'importune douleur :
Vous avez tant de droits sur nous... et sur son cœur !
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuse!

ZULIME.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager...

SCÈNE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Dans ce moment, madame, on vient nous assiéger.

ATIDE.

Ciel !

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière;
D'étendards menaçants les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien ! pour vous servir le ciel m'ouvre une voie :
De vos peuples unis je brave le courroux ;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre :

Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père!
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable;
D'un père courroucé fuyons l'œil respectable :
Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE, à Atide.

Moi, je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

SCÈNE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi: non, cruel que vous êtes,
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
De ses mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie,
Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie;
Que Valence dans vous redemande un vengeur.

Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur;
Quittez, sans plus tarder, cette rive fatale;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs;
Je rougis de moi-même, et sur-tout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être!
Voulez-vous me changer? chéririez-vous un traître?
J'ai subi l'esclavage et son poids rigoureux;
Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte;
Mais quel cœur généreux peut supporter la honte?
Quel supplice effroyable alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper!

ATIDE.

Eh bien! allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens; mais, cruel, n'exposez que ma vie!
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide, et l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame:
Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie!
Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous, et vous seule en doutez.
Ah! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce cœur est un perfide, et c'est pour vous, cruelle!

ATIDE.

Non, il est généreux; le mien n'est point jaloux.
La fraude et les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse,
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé: sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh! peut-on s'étonner que vous ayez su plaire?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
Qui vous soumit un cœur prompt à se désarmer?
Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses?
Pourquoi déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence!
Des bienfaits de Zulime affreuse récompense!
Ah! cruelle, à quel prix le jour m'est conservé!

ATIDE.

Eh bien! punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable;
J'ai parlé comme lui; comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire, et sans le consulter.
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je fesais trop d'injure;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure:
Vivez, il me suffit... Ciel! quel tumulte affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux;

Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
J'y vole...

ATIDE.

Je vous suis ; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez...

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Oui, Dieu même est pour nous ; oui, ce Dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde et désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart :
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines
Qui des murs d'Arsénie apportaient les ruines,
Tout ce grand appareil qui, dans quelques moments,
Pouvait de ce palais briser les fondements.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne songez qu'à partir et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfesante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente ;
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,

Craignez...

RAMIRE.

Mes ennemis sont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu; c'est assez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel repentir peut vous troubler encore?
Qui vous retient?

RAMIRE.

L'honneur. Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste, infidèle, et traître à ses amis?

IDAMORE.

Non, sans doute, seigneur, et ce crime est infame.

RAMIRE.

Est-il donc plus permis de trahir une femme,
De la conduire au piége, et de l'abandonner?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs services?
Entre Zulime et nous il est temps de choisir.

RAMIRE.

Eh bien! qui de vous tous me faut-il donc trahir?
Faut-il que, malgré nous, il soit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures?
Où la vertu, sans force, et prête à succomber,
Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber?
Tu sais ce que pour nous Zulime a daigné faire;
Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
A sa gloire, en un mot; il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits, moi, j'irais l'en punir!

C'est trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougissez de tarder, Valence vous appelle ;
Les moments sont bien chers ; et si vous hésitez...

RAMIRE.

Non ; je vais m'expliquer et lui dire...

IDAMORE.

Arrêtez !
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire :
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égarements
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amants.
Sensible, généreuse, et sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance ;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour ;
Dans son illusion nous l'avons confirmée :
Enfin elle vous aime ; elle se croit aimée,
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés !
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
Réservez pour un temps plus sûr et plus tranquille
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez roi, jugez et décidez :
Ici Zulime régne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur ; votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc : son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer j'assurerai sa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaissez mal en ces extrémités ;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non, votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger ;
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son ame tout entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés, et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil...

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil !

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie... On approche, c'est elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCÈNE II.

ZULIME, RAMIRE, SÉRAME.

ZULIME.

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer),
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instants qui nous sont accordés :
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés ;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels et de femme et d'époux :
Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, et non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers, doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers ;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande ame à la mienne est unie
(Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels),
Mais que bientôt, seigneur, au pied de vos autels

Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté :
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourments, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire?
Les chagrins sont pour moi; la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché :
Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parents, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin...

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas! je vous en crois sans peine :
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie;

C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas! de plus sacrées;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos états?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat; non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute...

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si, tout prêt à partir, je cachais à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

ZULIME.

Un obstacle!

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la religion... Je sais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,

L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise
Désormais parmi nous est un crime odieux ;
La loi dépend toujours et des temps et des lieux.
Mon sang dans mes états m'appelle au rang suprême,
Mais il est un pouvoir au-dessus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends ; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur :
Pour ma religion j'ai connu ton horreur,
J'en ai souvent gémi ; mais, s'il ne faut rien taire,
A mon ame en secret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses !)
Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses ;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce sang dont je sors :
Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
Fidéle à mon époux, et soumise à mon maître,
J'attendrai tout du temps et d'un si cher lien.
Mon cœur servirait-il d'autre Dieu que le tien ?
Je vois couler tes pleurs ; tant de soin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement, ont pénétré ton ame.
Adressons l'un et l'autre au Dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels.
Qu'Atide y soit présente ; elle approche ; elle m'aime :
Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide !

RAMIRE.

C'en est trop ; et mon cœur déchiré...

SCÈNE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SÉRAME.

ATIDE.

Madame, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père !

RAMIRE.

Lui !

ZULIME.

Grand Dieu !

ATIDE.

Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si long-temps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon père! ô mon roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie;
Mais conservez du moins...

ZULIME.

Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance!
Allez, Atide; et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire, et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime;
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? son époux?

RAMIRE.

On vient, suivez mes pas;
Plaignez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

SCÈNE IV.

ZULIME, BÉNASSAR, SÉRAME.

ZULIME.

Le voici, je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent!
Sérame, soutiens-moi.

BÉNASSAR.

C'est elle!

ZULIME.

O désespoir!

BÉNASSAR.

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir!

ZULIME.

Je me meurs! Ah, mon père!

BÉNASSAR.

O toi, qui fus ma fille!
Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi qui dans mes chagrins étais mon seul recours,
Tu ne me connais plus?

ZULIME, à genoux.

Je vous connais toujours;
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BÉNASSAR.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BÉNASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

BÉNASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Léve-toi; ta douleur commence à m'attendrir,

(Elle se relève.)

Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si dans ce cœur, trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule; et jusques à ce jour
Jamais père à son sang n'a marqué plus d'amour.
Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière

Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât, malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui dans ces moments ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu; ma prodigue tendresse
Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces trésors, ces états que je quittais pour toi,
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes
Qui des bords syriens gouvernent les provinces;
Et c'est dans ces moments que fuyant de mes bras
Toi seule à la révolte excites mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves!
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie?
Ah, Zulime! ah, mon sang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse et de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux;
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, et je suis à Ramire.

BÉNASSAR.

Que dis-tu? malheureuse! opprobre de mon sort!
Quoi! tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a séduite!
Un barbare t'enlève, et te force à la fuite!
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint;
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros, ma vieillesse et ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu, suivrait un sort si beau!
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible salaire!
Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie;
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez;
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés;
Qu'il est du sang des rois; et qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux...

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare! que les cieux partagent ma douleur!
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur!

Il le sera sans doute, et j'en reçois l'augure.
Tous les enlévements sont suivis du parjure.
Puisse la perfidie et la division
Être le digne fruit d'une telle union !
J'espère que le ciel, sensible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares :
Je le demande aux cieux ; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler son opprobre et sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours ; et nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras,
Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds et ton père et leur maître.

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Seigneur... Ah! cher auteur de mes coupables jours !
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours !
Dieu qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort et les enfers paraissent devant moi :
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.

Tu me plaindras sans doute... Ah! passion funeste!
Quoi! les larmes d'un père, et le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler!
Dieu! je me livre à toi : si tu veux que j'expire,
Frappe: mais réponds-moi des larmes de Ramire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Hélas! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulévements, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je? l'outrager! j'avance son trépas :
Malheureuse!

ATIDE.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie,
Pardonnez; mais je sens qu'en de tels déplaisirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier...

ZULIME.

Que prétends-tu me dire?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire!
A quels conseils, grand Dieu! faut-il s'abandonner?
Ai-je pu les entendre? ose-t-on les donner?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,

Que, moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare!
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidéle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié...

ZULIME.

Vous m'en devez du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire,
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume;
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amants fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais?

ZULIME.

Non; il semble accablé du poids de mes bienfaits;

Son ame est inquiète, et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux
Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas!...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas;
Si de quelque intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

Madame, votre père appelle ses soldats,
Résolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déja quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le passage;
Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous seule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir, sur-tout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah ! je renais, Atide, et mon ame est en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus ;
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis ; je craignais, et l'on m'aime !
Ah ! prince !

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE, à Ramire.

J'ai parlé, seigneur, comme vous-même ;
J'ai peint de votre cœur les justes sentiments :
Zulime en est bien digne : achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance ;
Rien ne nous retient plus : je cours, je vous devance.

(Il sort.)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître ;
Pour peu que nous tardions, madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords ;
Venez, ne craignez point ses impuissants efforts.

ZULIME.

Moi ! craindre ! ah ! c'est pour vous que j'ai connu la crainte,

Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte ;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire au moins pour la dernière fois.
Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,
Que je suis mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

C'est braver votre père, et le désespérer ;
Pour le salut des miens je ne puis différer...

ZULIME.

Ramire !

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds.

ZULIME.

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône?

ATIDE.

Eh ! madame, est-il temps
De s'oublier ici dans ces périls pressants ?
Songez...

ZULIME.

De ce péril soyez moins occupée ;
Il en est un plus grand. Ciel ! serais-je trompée ?
Ah, Ramire !

RAMIRE.

Attendez qu'au sein de ses états
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

ZULIME.

Qu'entends-je ? Quel discours à tous les trois funeste !
Ramire ! attendais-tu qu'immolant tout le reste,

Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y méne en reine, et mon peuple à genoux
Avec son souverain fléchira devant vous.

ATIDE.

Croyez que vos bienfaits...

ZULIME.

Ah! c'en est trop, Atide;
C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide;
Le voile est déchiré : je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensai! et pour qui? malheureux!
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie :
Mais il reste un retour à ma vertu trahie;
Je revole à mon père : il a plaint mes erreurs,
Il est sensible, il m'aime; il vengera mes pleurs :
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame...

RAMIRE.

Atide! ô ciel!

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel?
C'est votre ouvrage, hélas! que vous allez détruire.
Vous vous perdez! Eh quoi! vous balancez, Ramire!

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés:
Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
Et je n'ai pas besoin de tant de confidence,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié:
Vous m'en payez le prix; je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître;
Esclaves, redoutez mes ordres absolus;
A mes yeux indignés ne vous présentez plus:
Laissez-moi.

RAMIRE.

Non, madame, et je perdrai la vie
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez...

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point insulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah! vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas;
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes:
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver; je cours vous en punir...
Tu me braves encore, et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés;

Tu te trompes, barbare... A moi, gardes! courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père;
Que mon sang satisfasse à sa juste colère;
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourants
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirants.

SCÈNE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Ah! fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure:
Ramire, il faut me perdre et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance.
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, et je les brise tous:
Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez sous ces auspices:
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices;
Mes mains auront brisé de plus puissants liens,
Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Vos bienfaits sont affreux ; l'idée en est un crime.
O chère et tendre épouse ! ô cœur trop magnanime !
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous méne à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y consens ; mais espérez encore ;
Tout est entre vos mains, Zulime vous adore :
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile,
Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'est-il pas tranquille ?
A-t-elle seulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte ;
Souffrez...

(Elle sort.)

RAMIRE.

Non... je vous suis.

SCÈNE V.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

Demeure, malheureux !
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BÉNASSAR.

Cruel! ce que je veux?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité régne au fond de ce cœur
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur:
L'honneur est dans ce cœur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père:
Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré;
Tu pars, et cet assaut est encor différé.
La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie:
Eh bien! prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Prends pitié d'un vieillard trahi, déshonoré,
D'un père qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave;
Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave:
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel sait si mon cœur abhorrait l'injustice
Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur;
Et son aveuglement a causé son erreur.
Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante:
Ton fol amour insulte à ma voix expirante.
Contre les passions que peut mon désespoir?
Que veux-tu? je me mets moi-même en ton pouvoir:
Accepte tous mes biens, je te les sacrifie;
Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.

Tu ne réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Écoute-moi.
Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
Au péril de sa gloire elle osa nous défendre;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore son père, et le trahit pour nous,
Et je crois la payer du plus noble salaire,
En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

BÉNASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le temps fera le reste; et tu verras un jour
Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour:
Et si dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
Chérir encor Zulime...

BÉNASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
Du plus sensible père au désespoir en proie,
Qui, noyé si long-temps dans des pleurs superflus,
Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! Va, ma chère Zulime

Peut avec un remords effacer tout son crime;
Va, tout est oublié, j'en jure mon amour:
Mais puis-je à tes serments me fier à mon tour?
Zulime m'a trompé! Quel cœur n'est point parjure?
Quel cœur n'est point ingrat?

RAMIRE.

Que le tien se rassure.
Atide est dans ces lieux; Atide est, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi:
Nos captifs malheureux, brûlants du même zéle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle;
Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide:
Mais si je suis fidéle, et si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis,
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps presse: peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me seconder?

BÉNASSAR.

Je le puis, et j'y vole.
Déja quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, et sont près d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle
Pour abuser encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BÉNASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu ; reçois la mienne.

SCÈNE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah ! prince, on vous attend.
Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
Zulime est apaisée, et tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond ;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage ;
Et l'amour à son cœur en disait davantage.
Ses yeux, auparavant si fiers, si courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai saisi cet instant favorable à la fuite ;
Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite ;
J'ai hâté vos amis : la moitié suit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats ;
On n'attend plus que vous, la voile se déploie.

RAMIRE.

Ah ciel ! qu'avez-vous fait ?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.

C'en est fait, cher amant, je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les serments qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puissance céleste!
Elle part, dites-vous?

ATIDE.

Oui, sauvez-la, seigneur,
Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide! en ce moment c'est fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne savez-vous pas que je la sacrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en otage auprès de Bénassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ;
Tout est perdu.

ATIDE.

Comment?

RAMIRE.

Où courir? et que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, et quel engagement?

RAMIRE.

Ah ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCÈNE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment
Bénassar vous poursuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux la flamme dans les mains;
Il attestait le ciel vengeur des souverains;
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déja de tous côtés commençait le carnage;
Je me fraie un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons... Entendez-vous tous ces cris furieux?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux;
Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peut naître un revers si prompt et si funeste?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste;

Sauvons du moins Atide; et, le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O ciel! Ramire! Ah, jour affreux!

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME, SÉRAME.

SÉRAME.

Remerciez le ciel, au comble des tourments,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens;
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME, jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.

O jour, tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés!
O sommeil des douleurs! mort douce et passagère!
Seul moment de repos goûté dans ma misère!
Que n'es-tu plus durable? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?

(se relevant)

Où suis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuse! et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche!

SÉRAME.

Plus le combat, madame, et le péril est proche,

Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui, présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'est devenu Ramire?

SÉRAME.

Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé? quelle erreur m'a perdue?
Ah! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux?
J'accusais mon amant; j'eus trop de violence;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juste ciel! je partais, et sur la foi d'Atide!
M'aurait-elle trahie? On m'arrête. Ah, perfide!..
N'importe, apprends-moi tout, ne me déguise rien.
Rapporte-moi ma mort : va, cours, vole, et revien.

SÉRAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je. Ah! j'en mérite encor de plus cruelles!

SCÈNE II.

ZULIME.

M'as-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur?
Quoi! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur!
Mais non; en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs:
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton ame m'est connue; elle est sans artifice;
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice!
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer?
Atide n'aime point: j'étais peut-être aimée;
Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCÈNE III.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Eh bien! que t'a-t-on dit?
Parle.

SÉRAME.

Un désordre horrible accable mon esprit:
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au-dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives,

Au palais, sur le port, autour de ce rempart;
On se rassemble, on court, on combat au hasard;
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
Par-tout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr;
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir?
Atide...

ZULIME.

Atide! ô ciel!

SÉRAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
Sa beauté, son audace, ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même!
Une autre le défend; c'est une autre qu'il aime!
Et c'est Atide!.. Allons, le charme est dissipé:
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé;
Je revois la lumière, et je sors de l'abyme
Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
Ciel! quel tissu d'horreurs! ah! j'en avais besoin;
De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
Va, je renonce à tout, et même à la vengeance:
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.

Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas?
C'en est fait.

SCÈNE IV.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME.

ZULIME.

Mohadir, parlez, que fait mon père?
Puisse sur moi le ciel, épuisant sa colère,
Sur ses jours vertueux prodiguer sa faveur!
Qu'il soit vengé sur-tout.

MOHADIR.

Madame, il est vainqueur.

ZULIME.

Ah! Ramire est donc mort?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse:
Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
Est tombé dans les mains de son maître irrité.
Je ne vous nierai point que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups:
Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous;

Qu'il trompait à-la-fois et Bénassar et vous.
Mais, sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste:
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité;
Votre repentir seul est votre sûreté:
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit: je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette:
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscréte;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, et c'est vous qui m'osez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense heureuse et nécessaire
D'un père au désespoir, et d'un maître en colère:
Vous devez obéir, et sur-tout épargner
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai; mais, après tant d'injures,
Si vos ressentiments s'échappaient en murmures,
Frémissez pour vous-même; un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel;

Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être...

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protége un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon;
Votre ame détrompée a repris sa raison:
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle:
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Ah! j'attends le trépas. Juste ciel, qu'ai-je fait?

SÉRAME.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable:
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME.

Dieu! qu'Atide est coupable!

SÉRAME.

Tous deux seront punis: ne songez plus qu'à vous;
D'un père infortuné désarmez le courroux;
Détournez...

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie;
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie:
Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats;
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SÉRAME.

Eh bien! de leurs forfaits séparez votre cause :
Quelque punition qu'un père se propose,
Aux traits de son courroux son sang doit échapper,
Et sa main s'amollit sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grace est sûre;
Unissez-vous à lui pour venger son injure;
Abandonnez les jours justement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME.

De Ramire!

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous fesait sa victime, ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le sais que trop. Hélas! que de forfaits!

SÉRAME.

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais!
Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore.

SÉRAME.

Qui? vous!

ZULIME.

Un dieu barbare assemble dans mon cœur
L'excès de la faiblesse et celui de l'horreur :
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même;
Je déteste mon crime, et je sens que je l'aime.
Je n'y résiste plus : ce poison détesté,

Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embrase et me déchire;
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux de moi-même abhorré,
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant;
S'il eût insulté même à mon dernier moment,
Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
Quoi! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'il trahit!
Et c'est moi qui le perds! c'est par moi qu'il périt!
Non... je le sauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée!

SCÈNE VI.

ZULIME; ATIDE, amenée par des gardes.

ZULIME.

Ah! qu'est-ce que je voi?
Ma rivale à mes yeux! Atide devant moi!

ATIDE.

Oui, madame, il est vrai, je suis votre rivale;
Le malheur nous rejoint; le destin nous égale:
Je sens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver son destin qui ne pouvait l'abattre;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante;
Vous le voulez, madame, et vous serez contente;
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah! si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame: vous l'aimez, et je connais l'amour;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour;
Et, quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
Quelques amis encore échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie, et marchent au rivage:
Vous êtes mal gardée: on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous servir?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand vous donnant ma vie,
Je me suis immolée à votre jalousie,
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux

De m'abandonner seule, et de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiétes ?
Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, et mes transports jaloux ;
Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
Je vous sers, vous, madame ; il le faut, et j'y cours ;
Mais vous me répondrez...

ATIDE.

Ah! c'en est trop, barbare!
Eh bien ! j'aime Ramire : oui, je vous le déclare ;
Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez !
J'ai sauvé votre amant, et vous vous en plaignez !
Quel temps pour les fureurs de votre jalousie !
Quel temps pour le reproche ! il s'agit de sa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains serments qu'arrache le danger ;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,

S'il osait me donner son cœur et son empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifierais son empire et son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
Non, pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point, je vois tout mon outrage;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux;
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage;
Ce courage, intrépide autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement; je vous ferai connaître
Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Je devrais l'oublier; je devrais le punir;
Et je cours le sauver, le venger, ou périr.

SCÈNE VII.

ZULIME, ATIDE, SÉRAME.

ZULIME.

Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SÉRAME.

Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.

Vainement Mohadir, sensible et généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace;
Tous les chefs, irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, madame, à ces tourments cruels
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire...

SÉRAME.

Madame, ah! gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conseils; n'en doutez point madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi;
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et gardez-moi d'un crime!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
Je sens le désespoir de ce cœur paternel:
Je partage en pleurant son trouble et sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père;
Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, et ce crime est l'amour.
Dans son aveuglement Zulime ensevelie
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et si votre bonté parlait à votre cœur...

BÉNASSAR.

Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence;
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
Ah! l'homme inexorable est le seul respecté:
Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.

La dureté de cœur est le frein légitime
Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.
Ma facile tendresse enhardit aux forfaits :
Le temps de la clémence est passé pour jamais.
Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Égaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats
Que l'amour fait commettre en nos brûlants climats.
En tout lieu dangereux, il est ici terrible ;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant, à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré :
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu ;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu ;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces moments cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens, sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, désarmer, ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment où, malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

BÉNASSAR.

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ses mains le reste de mon sang !

Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore!
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
Ce cœur, en un seul jour à jamais égaré,
Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé;
Et se précipitant d'abymes en abymes,
Elle a contre son père accumulé les crimes.
Que dis-je? au moment même où tu viens en son nom
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
Ont séduit les soldats à sa garde commis;
Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
Elle vient m'arracher son indigne conquête;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour insensé ne connaît plus de frein;
Zulime contre un père ose lever sa main!
Au comble de l'outrage on joint le parricide!
Ah! courons, et nous-même immolons la perfide.

SCÈNE II.

BÉNASSAR; ZULIME, suivie de ses soldats dans l'enfoncement; MOHADIR, SUITE.

ZULIME, jetant ses armes.

Non, n'allez pas plus loin, frappez; et vous, soldats,
Laissez périr Zulime, et ne la vengez pas.
Il suffit: votre zéle a servi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BÉNASSAR.

Ah, cruelle ! est-ce toi que je voi?

ZULIME.

Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous sa main désespérée :
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime;
La nature en tremblait; mais je volais au crime.
Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;
Le fer m'est échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce cœur tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse?
Ah! peut-être il est loin d'en être le complice;
Peut-être, pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
Étouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, et je ne puis, seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire :
Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire;
Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire;

Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BÉNASSAR.

O ciel, qui l'entendez! ô faiblesse d'un père!
Quoi! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère!
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux?
Faut-il, dans mon courroux, faire trois malheureux?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie!
L'une est ma fille, hélas! l'autre a sauvé ma vie;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardes, que l'on m'améne et Ramire et les siens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue;
Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCÈNE III.

BÉNASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, SUITE.

RAMIRE, enchaîné.

Achéve de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des rois, j'ai vécu dans les fers;
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts.
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse;
Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,

Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur, ni le mien ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
Bénassar, nos serments m'étaient plus chers qu'à toi;
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;
De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocents desseins.
Tu m'as trop mal connu; c'est ta seule injustice:
Que ce soit la dernière; et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertus ne soient point entraînés.

BÉNASSAR.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr, tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes services passés;
Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste,
Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains et ma gloire et ma fille;
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte; et, pour comble d'horreur,
Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reste qu'un choix, la mort ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois son époux, Ramire, et règne en mes états.

RAMIRE.

Moi!

ZULIME.

Mon père!

ATIDE.

Ah! grand Dieu!

BÉNASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes;
L'intérêt de l'état l'emporta sur la loi,
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre;
Vis pour elle et pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah, seigneur! ah, Ramire! ah, jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grace
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états conquis par mes aïeux:
Mais, pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zéle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;

Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi ;
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits,
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré dans ses derniers moments
Ces nœuds chers et sacrés, préparés dès long-temps ;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils m'auraient abusée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté!
Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes :
Vous ne punissez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir : mais connaissez-moi mieux ;

Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent; qu'il juge, et qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel!

ATIDE.

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(à Zulime.)
Je l'avoue à vos pieds : et moi, pour récompense,
Je vous coûte à-la-fois la gloire et l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes :
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le cœur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie :
Mais j'aimais comme vous : ce mot me justifie;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout; je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant;
J'ai promis de servir votre fatale flamme :
Le serment est affreux, vous le sentez, madame!
Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas :
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse;
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,

Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux,
Le voici.

(Elle tire un poignard pour se tuer.)

RAMIRE, la désarmant avec Zulime.

Chère Atide !

ZULIME, se saisissant du poignard.

O ciel ! que faites-vous ?

BÉNASSAR.

Hélas ! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je assez confondue ?
Tu l'emportes, cruelle, et Zulime est vaincue.
Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite son bonheur.

(à Atide.)

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même :
C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.

(à Ramire et à Atide.)

Eh bien ! soyez unis ; eh bien ! soyez heureux.
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Éloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie est horrible, et je ne puis la voir :
Fuyez, craignez encor Zulime au désespoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reste ;
Sauvez mes yeux mourants d'un spectacle funeste.

(Elle tombe sur sa confidente.)

ATIDE.

Nos deux cœurs sont à vous.

RAMIRE.

Vivez sans nous haïr.

ZULIME.

Moi, te haïr; cruel ! ah ! laisse-moi mourir !
Va, laisse-moi.

BÉNASSAR.

Ma fille, objet funeste et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour ; il triompha de moi :
Hélas ! vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BÉNASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père !
J'en suis indigne.

(Elle se frappe.)

BÉNASSAR.

O ciel !

RAMIRE et ATIDE.

Zulime ! ô désespoir !

BÉNASSAR.

Ah, ma fille !

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plus tôt... Pardonnez à Zulime...
Souvenez-vous de moi ; mais oubliez mon crime.

FIN DE ZULIME.

VARIANTES

DE ZULIME.

ACTE CINQUIÈME.

V. 67*. Lettre à d'Argental, 11 mai 1761:

Vous n'avez que trop bien secondé mon audace.

V. 97*. Lettre à d'Argental, 11 mai 1761:

C'est assez vous venger; et ce sang à vos yeux,
Ce sang qui fut le vôtre, est assez précieux.

V. 135*. Lettre à d'Argental, 11 mai 1761:

J'ai trop vu, je l'avoue, en ce combat funeste.

V. 195*. Lettre à mademoiselle Quinault, 17 février 1740:

Vous savez à quel point je vous avais trompée.
J'ai trahi tout, bienfaits, confidence, amitié.
Ah ! donnez-moi la mort par haine ou par pitié.
N'armez point cette main si chère et si sacrée
Contre un cœur qui sans moi vous aurait adorée;
C'est votre amant, hélas ! s'il a pu vous trahir,
S'il m'aime, si je meurs, le peut-on mieux punir?

RAMIRE.

Au nom de mes forfaits, soyez inexorable.
Frappez.

ZULIME.

Je vais percer le cœur le plus coupable.

V. 225*. Lettre à mademoiselle Quinault, 19 avril 1739:

Dans ces derniers moments apprends à me connaître;
Vois quelle était Zulime, et rougis d'être un traître.

ou bien :

Je t'aimais innocent, je t'aimai parricide;
Je t'aime encor, barbare, et je te laisse Atide.

V. 238*. Lettre à d'Argental, 15 auguste 1761 :

J'abjure un lâche amour qui me tient sous sa loi.

ou :

J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.

V. 242*. *Mercure* de janvier 1762 :

A la fin j'ai rempli mon devoir.
(à son père.)
O vous, seul des mortels regretté par Zulime,
Souvenez-vous de moi, mais oubliez mon crime.
(à Atide.) (à Ramire.)
Je meurs sans vous haïr. Ramire, sois heureux
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.

VARIANTES

DE ZULIME.

ÉDITION DE 1761[1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZULIME.

. . . .

* Je l'outrage et je l'aime, il est assez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime :
Puisse-t-il oublier jusqu'au nom de Zulime !

MOHADIR.

Noble et cher rejeton des héros et des rois,
Quel ordre imposez-vous à ma tremblante voix?
Faudra-t-il rapporter des réponses si dures?
D'un cœur désespéré déchirer les blessures?
Irai-je empoisonner ses chagrins paternels?

ZULIME.

Épargne, épargne-moi ces reproches cruels :
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais sincère,
Ma douleur est égale aux douleurs de mon père.

MOHADIR.

Et vous l'abandonnez !

ZULIME.

Que dis-tu?

[1] * Nous avons rétabli les noms des personnages tels qu'ils étaient dans l'édition de 1761. C'est par inadvertance que les éditeurs de Kehl ni aucun des nouveaux éditeurs de Voltaire n'avaient pris ce soin. (L. D. B.)

MOHADIR.

Ses soldats,
Par vous-même séduits, ont donc guidé vos pas?
Nos captifs espagnols, ce prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ces trésors des héros, vous les lui ravissez!
Vous l'aimez? vous, madame! et vous le trahissez!
Pressé de tous côtés dans ces troubles funestes,
Qui de son faible état ont déchiré les restes,
Redoutant à-la-fois, et les Européans,
Et les divisions des tristes Musulmans,
Opprimé de l'Égypte, et craignant la Castille,
Faut-il qu'il ait encore à combattre sa fille?

ZULIME.

Me préserve le ciel de m'armer contre lui!

MOHADIR.

De sa triste vieillesse unique et cher appui,
Pourquoi donc fuyez-vous le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre;
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie allait orner vos mains?
Hélas! si la vertu, si la gloire vous guide....
Mais il n'appartient point à ma bouche timide
D'oser d'un tel reproche affliger vos appas:
*Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard qui sauva votre enfance
Flattait de votre cœur la docile indulgence;
Et Bénassar encore espérait aujourd'hui
*Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
Ah! princesse, ordonnez, que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

*Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse.
Mon destin que je hais me force à l'outrager;
Mes remords sont affreux, mais je ne puis changer.
Pars; adieu, c'en est fait.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
*Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCÈNE II.

ZULIME.

* Ah ! je succombe, Alide, et ce cœur désolé
Cède aux tourments honteux dont il est accablé.
Tu sais ce que j'ai fait et ce que je redoute ;
Tu vois ce que Ramire et mon penchant me coûte.
L'amour qui me conduit sur ces funestes bords
Ne m'a fait jusqu'ici sentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte et mon parjure ;
J'outrage mes aïeux, j'offense la nature :
Mais Ramire expirait, et vous alliez périr ;
Quoi qu'il en ait coûté, j'ai dû vous secourir.
Le fier Égyptien, dont l'orgueil téméraire
Domine insolemment dans l'état de mon père,
Sur Ramire et sur vous était prêt à venger
Nos soldats, qu'à Valence on venait d'égorger.
Des nations, dit-on, tel est le droit horrible.
La vengeance parlait ; mon père, en vain sensible,
Laissait ployer bientôt sa faible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit détesté.
Les autels et les lois demandaient votre vie :
Vous savez si la mienne à la vôtre est unie !
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
L'amour, plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
Votre danger, ma crainte, hélas ! si l'on m'accuse,
* Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
Si j'ai trahi mon père et quitté ses états,
Ciel qui me connaissez, ne m'en punissez pas !

ALIDE[1].

....

....

Mais Ramire en est digne ; il pourra désormais

[1]* Ce personnage, appelé alors ALIDE, a depuis été nommé ATIDE par Voltaire, comme à l'époque de la première représentation en 1740. On voit dans sa lettre à d'Argental, du 26 novembre 1760, qu'il avait eu le projet de lui donner le nom d'ÉNIDE. (L. D. B.)

Payer d'un digne prix vos augustes bienfaits.
Son destin chez les siens l'appelle au rang suprême ;
Et puisque vous l'aimez....

ZULIME.

Alide, si je l'aime !
Tu ne l'ignorais pas : t'ai-je jamais caché
Les secrets de ce cœur que lui seul a touché ?
Je corrigeai le sort qui te fit ma captive ;
Tu sais si j'enhardis ton amitié craintive ;
Si, fuyant de mon rang la dure austérité,
Ma tendresse entre nous remit l'égalité.
Nos cœurs se confondaient ; tu vis naître en mon ame
Les traits mal démêlés de ma secrète flamme.
Ton œil vit avant moi de tant d'égarements
La première étincelle et les embrasements.
Que n'eussé-je point fait pour conserver Ramire !
J'abandonne pour lui, etc.

....

....

* J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter.
Mais pourquoi si long-temps se plaire à m'éviter ?
Je ne l'accuse point, mais mon cœur en murmure.

ALIDE.

Je sais trop qu'un conseil est souvent une injure ;
Mais n'est-il point permis de vous représenter
Que sur ces bords affreux, qu'il est temps de quitter,
* Tant d'amour, tant de crainte, et de délicatesse,
* Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse ;
Qu'un moment peut nous perdre et ravir tout le prix
* De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
Qu'entre cet océan, ces rochers, et l'armée,
* Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée ;
Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé
Sur ses vrais intérêts est souvent aveuglé ?

SCÈNE III.

RAMIRE.

. . . .

. . . .

* Vont nous coduire aux bords si long-temps souhaités.
J'ai vu de ces rochers, dont la cime élevée
Commande à ces deux mers dont l'Europe est lavée,
Un vaisseau que les vents font voler vers ces lieux.
Les pavillons d'Espagne éclataient à mes yeux.
Bientôt l'heureux reflux des mers obéissantes
Apportera vers lui nos dépouilles flottantes.
Une barque légère est auprès de ces bords;
Mes mains la chargeront de nos plus chers trésors.
(à Zulime.)
Vous y serez, Alide.... Et vous, princesse auguste,
Vous dont la seule main changea le sort injuste,
Vous par qui nos captifs ne portent désormais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits....
Quoi! vos yeux, à ma voix, semblent mouillés de larmes!

ZULIME.

Dans de pareils moments, on n'est point sans alarmes, etc.

. . . .

. . . .

RAMIRE.

* Que mes jours immolés à votre sûreté....

ZULIME.

* Conservez-les, cher prince, ils m'ont assez coûté!
Mais quel discours, grands dieux! que je ne puis comprendre!
Pourquoi me parlez-vous de sang prêt à répandre?
Est-ce ainsi que mon cœur doit être rassuré?

ALIDE.

Eh! madame, à quels soins votre amour est livré?
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le sort jaloux faut-il d'autre assurance?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités
* Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.

SCÈNE V.

ALIDE.

. . . .
*Ah ! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.
Peut-être cet amour nous sera bien funeste ;
Mais vivez, mais régnez ; le ciel fera le reste :
Fermez les yeux, cher prince, aux pleurs que je répands.

RAMIRE.

Je ne vois que ces pleurs, ils font tous mes tourments.
Tous trois pleins de remords, et punis l'un par l'autre,
J'ai causé malgré moi son malheur et le vôtre.
Je vais....

ALIDE.

Ah ! demeurez. Quel est ce bruit affreux ?

RAMIRE.

Il annonce du moins des combats moins honteux.
C'est l'ennemi sans doute, et je vole à la gloire.
Adieu.

ALIDE.

Je vous suivrai ; la chute ou la victoire,
*Les fers ou le trépas, je sais tout partager :
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉNODORE[1].

. . . .
Envers les siens coupable, envers vous innocente,
Je sais combien de lois et combien de raisons
Ont banni l'alliance entre vos deux maisons.
Plus puissant que les lois, le préjugé sépare
Les peuples de l'Espagne et ce peuple barbare.
Mais d'une loi plus juste entendez mieux la voix;
Que tout préjugé cède à l'intérêt des rois:
Que vous, l'état, Alide...

RAMIRE.

Arrêtez, Ménodore.
Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore?
Eh! le trône et la vie ont-ils donc tant d'appas?

MÉNODORE.

Vous vous trompez, seigneur, et ne m'entendez pas.
Quel est donc cet opprobre, et quel est donc le crime
De payer dignement les bontés de Zulime?
Vos jours à la servir doivent se consacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut seul déshonorer.

RAMIRE.

Je le sais comme toi, juge de mes supplices.
Le premier des liens est celui des services;
C'est celui d'un cœur juste; et malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même est moins fort à mes yeux.

[1] * Ce personnage est le même auquel Voltaire a depuis donné le nom d'Idamore. (L. D. B.)

Mais tu sais quels saints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels serments j'ai formés, quel tendre hymen me lie.
Que je rentre à jamais aux fers où je suis né,
Tombe en cendre le trône où je suis destiné,
Si je trahis jamais la malheureuse Alide!
Mais aussi que la foudre écrase le perfide,
Que je sois en horreur aux siècles à venir,
S'il faut tromper Zulime et s'il faut la trahir.

MÉNODORE.

Ah! seigneur, croyez-moi, son erreur est trop chère:
N'arrachez point un voile à tous trois nécessaire:
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
D'un jour trop odieux ses jours seraient frappés:
Cessez...

RAMIRE.

Ah! fallait-il que ta funeste adresse
De Zulime à ce point égarât la faiblesse?
Fallait-il lui promettre et ma main et mon cœur?
Ils n'étaient point à moi, tu m'as perdu d'honneur.

MÉNODORE.

C'est moi qui vous sauvai, vous, Alide, et Valence.
Un trône vous appelle, et votre esprit balance!
Et d'un vain repentir vous écoutez la voix!

RAMIRE.

J'écoute mon devoir.

MÉNODORE.

Il est celui des rois.

RAMIRE.

Je suis bien loin de l'être, et c'est un triste augure
D'être esclave en Afrique, et d'en fuir en parjure.

MÉNODORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en est trop pour mon cœur.
Avec ses ennemis on feint sans déshonneur;
Mais tromper une femme et tendre et magnanime,
L'entraîner dans le piége, et la conduire au crime;

De ce crime si cher la punir de ma main,
M'armer de ses bienfaits pour lui percer le sein;
Prendre à-la-fois les noms de monarque et de traître....

MÉNODORE.

Dans vos états rendu, seigneur, vous serez maître:
Vous pourrez accorder l'intérêt, la grandeur,
Et la reconnaissance, et l'amour, et l'honneur.
Remettez à ce temps plus sûr et plus tranquille
*De ces droits délicats l'examen difficile.
*Lorsque vous serez roi, jugez et décidez:
*Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle est ma bienfaitrice; il me faudra la craindre!
M'avilir par frayeur à la honte de feindre!
Je la respecte trop; un cœur tel que le mien
*Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien, etc.

SCÈNE II.

ZULIME.

....

*Mettons près des humains ma gloire en sûreté,
Et du Dieu qui m'entend méritons la bonté.
Eh quoi! vous soupirez! quel trouble vous agite?

RAMIRE.

Pleine de vos bontés mon ame est interdite.
Je suis un malheureux, destiné désormais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.

....

....

. . . . Tout nous unit, mais le ciel nous divise.
Ignorez-vous les lois où l'Espagne est soumise?

ZULIME.

Je ne crains point ces lois: leur triste dureté
Cède aux rois, à l'amour, à la nécessité.
Des plus austères lois que puis-je avoir à craindre?
Si nos droits sont sacrés, qui pourrait les enfreindre?

* Quels sont donc les humains qui peuplent vos états ?
* Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, et mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais le sang dont le ciel nous fit naître
Mit entre nos aïeux, entre nos nations,
Tant de mépris, de haine, et de divisions !
Mon peuple avec dépit verrait parmi ses reines
La fille des tyrans dont il reçut des chaînes.

ZULIME.

Votre peuple verra sans haine et sans effroi
Cette main qui brisa les chaînes de son roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible.
Quel cœur à vos vertus pourrait être insensible ?
Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
Malgré les vœux du peuple unis avec les miens,
Il est une barrière invincible, éternelle...

ZULIME.

* Vous m'arrachez le cœur : achevez, quelle est-elle ?

RAMIRE.

C'est la religion, la première des lois,
Souveraine immortelle et du peuple et des rois.
Ce puissant Mahomet, auteur de votre race,
De la moitié du monde a pu changer la face ;
De l'Inde au mont Atlas il est presque adoré ;
Mais chez nos nations son culte est abhorré.
De nos autels jaloux l'inflexible puissance
Entre Zulime et moi proscrit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, etc.

SCÈNE IV.

ZULIME.

. . . .
* Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Je n'ose vous prier de pardonner mon choix,
D'excuser un hymen condamné par nos lois,
D'accepter un héros, un souverain pour gendre,
Dont l'alliance un jour...

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME.

Hélas ! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Alide, et comme je le veux ?

ALIDE.

De notre prompt départ tout entière occupée,
Lorsque de nos frayeurs mon ame possédée
Soupire après l'Espagne et des climats plus doux;
Quand je me vois, peut-être, à plaindre autant que vous;
Que puis-je vous répondre, et comment puis-je lire
Dans les secrets du cœur du malheureux Ramire ?
Il est à vos bontés enchaîné pour jamais.

ZULIME.

Son cœur semble accablé du poids de mes bienfaits...
Je lui parlais d'hymen...

ALIDE.

Mais, madame...

ZULIME.

Et Ramire
Osait bien me parler des lois de son empire!
Il était maître assez de ses vœux amoureux
Pour voir en ma présence un obstacle à mes feux!
* Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée :
* Chère Alide ! est-ce ainsi que je dois être aimée ?
* Alide, il me trahit s'il ne m'adore pas,
S'il pense à la grandeur autant qu'à mes appas;
* Si de quelque intérêt son ame est occupée,
* Si je n'y suis pas seule, Alide, il m'a trompée.

ALIDE.

Il ne vous trompe point : tant d'amour, tant d'appas,
Tant d'amitié sur-tout, ne feront point d'ingrats.

SCÈNE II.

ZULIME, ALIDE, RAMIRE.

ALIDE.

Venez, prince ; il est temps qu'un aveu légitime
Efface devant moi les soupçons de Zulime.
Seigneur, immolez tout, quoi qu'il puisse en coûter.
Ses bienfaits sont trop grands, il les faut mériter.
Votre devoir....

RAMIRE.

Madame, en ce moment funeste,
Mon devoir est de vaincre et d'oublier le reste.
Votre père à grands cris appelle ses soldats,
Je viens pour vous sauver ; volez, suivez mes pas.
Déja quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre ;
Honteux de vous prêter un sacrilège appui,
Leurs fronts, en rougissant, s'abaissaient devant lui.
Ne perdons point de temps, courez vers le rivage ;
Je puis avec les miens défendre le passage.
Déja des matelots entendez les clameurs ;
Venez, ne craignez rien de vos persécuteurs.

ZULIME.

* Moi, craindre ? Ah ! c'est pour vous que j'ai connu la crainte !
* Croyez-moi : je commande encor dans cette enceinte ;
* La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Voyons mon père au moins pour la dernière fois.
Apprenez à mon père, à l'Afrique jalouse,
Que je fais mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

Eh ! pouvez-vous, madame, en ces moments d'horreur,
D'un amour qu'il déteste écouter la douceur ?

Si le ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds : je ne puis davantage;
Et je ne prétends point....

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas! en quels lieux! dans quel temps!
Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
* Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
* Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
* Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, hélas! m'as-tu conduite
* Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

* Je vous y mène en reine; et mon peuple à genoux,
En imitant son roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple, tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de reine, de princesse!
Le nom de ton épouse est celui qui m'est dû;
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu;
Le seul que je voulais. Ah! barbare que j'aime,
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même?
....
....
....
Triste et soudain effet, où j'aurais dû penser,
Des malédictions qu'on vient de prononcer.
Loin de me rassurer, tu gardes le silence?
Est-ce confusion, repentir, innocence?
Ramire, Alide, eh quoi! vous détournez les yeux!
Vous pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux?
Je te rends grace, ô ciel! dont la main salutaire
Au-devant de mon crime a fait courir mon père,
Un père que pour eux j'avais déshonoré,
Et qui n'a pu haïr ce cœur dénaturé.
Du devoir, il est vrai, la barrière est franchie, etc.

SCÈNE III,

ET LA QUATRIÈME DE L'ÉDITION DE 1775.

ALIDE.

. . . .

* Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous...

RAMIRE.

Vous, Alide!

ALIDE.

Acceptez ce fatal sacrifice ;
Zulime en est trop digne, et je me rends justice.
Vous devez à ses soins la liberté, le jour ;
Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
Cet amour est pour vous le don le plus funeste :
Autant il me fut cher, autant je le déteste.
Si je vous vois partir, je bénirai mon sort :
Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
N'importe, au gré des vents fuyez sous ses auspices.
* Ma rivale aura fait de moindres sacrifices :
* Mes mains auront brisé de plus puissants liens,
* Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait si barbare.
Périssent des bontés dont l'excès vous égare !
Venez, votre péril est tout ce que je vois.

ALIDE.

Non, je cours lui parler; je le veux, je le dois.

RAMIRE.

Je ne vous quitte point.

ALIDE.

Vous vous perdez, Ramire.
Arrêtez, je l'ordonne.

RAMIRE.

Ah! plutôt que j'expire !
Je vous suis, chère Alide.

SCÈNE IV.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

Arrête, malheureux!

RAMIRE.

Que vois-je! Que veux-tu?

BÉNASSAR.

Cruel, ce que je veux!
Après les attentats de cette fuite infame,
Quelque reste d'honneur entre-t-il dans ton ame?

RAMIRE.

C'est à toi d'en juger quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage et ne t'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

* Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père;
Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré.
* Tu pars, et cet assaut est encor différé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille,
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille.
Je t'avoue encor plus : sur ce triste rempart,
Mes soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
* La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
* Eh bien! prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Connais le cœur d'un père, et conçois sa douleur:
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur.
Tu m'enlèves mon sang : ta détestable adresse
Déshonore à-la-fois ma fille et ma vieillesse.
Suborneur malheureux, ma funeste bonté
Adoucissait le poids de ta captivité :
Je t'aimais, et tu sais qu'aux murs de Trémizène
De mes voisins pour toi j'avais cherché la haine.
Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils,
J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.
Ah! si, malgré la loi qui toujours nous sépare,

La loi des nations parle à ton cœur barbare;
Si la mourante voix d'un père au désespoir,
Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir,
Sois sensible à mes pleurs plutôt qu'à ma colère :
Mes trésors sont à toi, je suis ton tributaire;
Rends-moi mon sang, rends-moi ce trésor précieux,
Sans qui pour moi la vie est un poids odieux;
Et ne déchire point ces blessures mortelles,
Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
* Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Écoute-moi.

. . . .

* En la rendant aux mains d'un si vertueux père....

BÉNASSAR.

* Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré,
* Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré;
* Et si dans ton courroux je te croyais capable
* D'oublier pour jamais que ta fille est coupable;
* Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
* Chérir encor Zulime....

BÉNASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
* Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
D'un malheureux vieillard à sa douleur en proie,
A qui l'on a ravi le plus pur de son sang,
Un bien plus précieux que l'éclat de son rang,
L'unique et cher objet qui, dans cette contrée,
Soutenait de mes ans la faiblesse honorée;
Et qui, poussant au ciel tant de cris superflus,
* Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus?
Moi ne la plus chérir! jeune et noble infidèle,
Crois les emportements d'une ame paternelle :
Crois mes serments, Ramire, et ces pleurs que tu vois.
Parmi les Africains, je tiens le rang des rois :
Je le dois à sa mère, et ma chère Zulime

N'a point perdu ses droits, quel qu'ait été son crime.
Et toi, de tous mes maux, cruel mais cher auteur,
Va, Bénassar en toi ne voit qu'un bienfaiteur.
Je te crois, je me livre au transport qui m'anime.

RAMIRE.

Goûte un plaisir plus pur, et vois quelle est Zulime.
Autant que ta bonté te presse en sa faveur,
Autant la voix du sang sollicitait son cœur.
* Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
* Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
* Le temps fera le reste, et tu verras un jour
* Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour.
Entre son père et moi son ame déchirée
Dans ses sacrés devoirs sera bientôt rentrée.
Mais, dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis
Arracher à l'instant Alide et mes amis?
Ta fille les guidait; peux-tu devancer l'heure?
Nous n'avons qu'un instant.

BÉNASSAR.

J'y vole, et que je meure
Si je n'assure ici leur départ et leurs jours.
Je vais tout disposer en ces secrets détours;
Vers la porte du nord qui conduit au rivage
Les soldats de ma fille ont respecté mon âge;
Et déja quelques uns, honteux de me trahir,
Se sentant mes sujets, et nés pour m'obéir,
A mes pieds en secret ont demandé leur grace.
Aux miens en un moment on peut ouvrir la place.
Mais j'attends encor plus de ton cœur et du mien;
* Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien:
Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
* Pour abuser encor mon amour paternelle.

RAMIRE.

Je vais chercher Alide et la mettre en tes mains.
Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
Égorge devant moi la malheureuse Alide.
Est-ce assez, Bénassar, et me crois-tu perfide?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi?

Parle, es-tu satisfait?

BÉNASSAR.

Oui, puisque je te croi:
Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne;
* Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

* Adieu, reçois la mienne.

SCÈNE V.

RAMIRE, ALIDE.

ALIDE.

Ah! prince, on vous attend:
Il n'est plus de dangers, l'amour seul nous défend.
Zulime est apaisée, et tant de défiance,
De transports, de courroux, de desseins de vengeance,
* Tout cède à la douleur d'un repentir profond;
* L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle:
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que vous m'aviez donnée, et qui n'est plus pour moi:
* J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
Et son cœur éperdu s'en disait davantage.
L'amour attendrissait ses esprits offensés;
Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.
Partez, votre devoir loin de moi vous appelle:
Ce n'est qu'en me fuyant que je vous crois fidèle.
* Allez, de ma rivale auguste et cher époux,
Dégager les serments qu'Alide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me suivre.

ALIDE.

Ah! courez vers Zulime:
Portez à ses genoux tout l'amour qui m'anime;
Mais ne balancez pas, achevez à ses pieds
De terminer mes jours déja sacrifiés.

Le temps presse.

RAMIRE.

Oui, sans doute, et le ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la suivre.
Tout est changé.

ALIDE.

Seigneur!

RAMIRE.

Vous ne la craindrez plus.

ALIDE.

Que dites-vous? gardez de trahir vos vertus.

RAMIRE.

Si je trahis jamais l'honneur et la justice,
Dieu qui savez punir, qu'Alide me haïsse!
Venez; à Bénassar mes mains vous vont livrer:
En otage un moment il vous faut demeurer.
J'irai trouver Zulime, qui, j'y cours, et j'espère
Assurer son repos et celui de son père,
Mon bonheur et le vôtre, et partir votre époux.

ALIDE.

Hélas! s'il était vrai! je m'abandonne à vous.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

RAMIRE.

Alide ne vient point, quel dieu trompeur me guide?
C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Alide :
Elle ne paraît point à mes yeux égarés !
Où courir? où porter mes pas désespérés?

SCÈNE II.

RAMIRE, MÉNODORE.

RAMIRE.

Qu'as-tu vu? qu'a-t-on fait?

MÉNODORE.

Une aveugle puissance
Détruit tous vos desseins, et confond l'innocence.
La fureur en ces lieux conduisit à-la-fois
Zulime, Alide, et vous, pour vous perdre tous trois.
Le destin de Zulime était d'être trompée.
Des promesses d'Alide aveuglément frappée,
Et sur-tout de vos pleurs répandus à ses pieds,
De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous causiez,
Elle se croit aimée : elle a droit d'y prétendre.
Seigneur, jamais un cœur plus séduit et plus tendre
D'un mouvement si prompt ne parut emporté
De l'excès des terreurs à la sécurité.
Libre de ses soupçons, sans crainte de rivale,
Elle vole avec joie à la rive fatale,
Fait déployer la voile, et n'attend plus que vous,

Vous qu'elle ose appeler du nom sacré d'époux.
Son père en sait bientôt la funeste nouvelle;
Il vous croit son complice, il veut se venger d'elle:
Il veut vous perdre, il court, et sa prompte fureur
De ses sens éperdus ranime la vigueur.
De ceux qu'il a gagnés il rassemble l'escorte;
Il ordonne, on le suit, il fait ouvrir la porte:
Les siens entrent en foule à pas précipités;
On se mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés,
On combat, on n'entend que des clameurs plaintives
*Au-dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives.
Alide suit en pleurs le triste Bénassar;
Vingt fois sa main sur elle a levé le poignard:
Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide;
Il la menace...

RAMIRE.

O ciel! allons sauver Alide.

SCÈNE III.

RAMIRE, ZULIME, MÉNODORE, SÉRAME.

ZULIME.

Quel nom prononcez-vous? Où portez-vous vos pas?
Je vous appelle en vain, vous ne me voyez pas.
N'ai-je pas expié mon injuste colère?
Vous m'aviez pardonné: puis-je encor vous déplaire?
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux...
Tout est prêt...

RAMIRE.

Oubliez cet amour malheureux.
C'en est fait...

SCÈNE IV.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Il me fuit, et le jour m'abandonne!

SÉRAME.

Dans ce péril qui presse et qui vous environne,
Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné;
Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.
Croyez-moi, jetez-vous entre les bras d'un père :
A son cœur éperdu sa fille est toujours chère.
Cet amour malheureux, dont il aura pitié,
N'égale point l'ardeur de sa tendre amitié.
Votre faiblesse enfin, de vos remords suivie,
Lui rendrait à-la-fois et la gloire et la vie.

ZULIME.

Je le sais, je l'avoue, il avait mérité
Et plus d'obéissance, et moins de cruauté.
Je vois toute ma faute et mon ignominie.
Il ne sait point, hélas ! combien je suis punie.
* Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats :
* Je fus dénaturée, et j'ai fait des ingrats !
Ramire ingrat ! Ramire ! Au moment où mon ame
Eût pensé que mes feux n'égalaient point sa flamme ;
Quand ses yeux, d'un regard apaisant mes douleurs,
Ont arrosé mes mains des trésors de ses pleurs,
Il méditait, le lâche, un complot si perfide !
Il préparait ma mort, il adorait Alide !
Oubliez-moi, dit-il. Cœur farouche et sans foi,
Mon cœur, malgré ton ordre, est encor plein de toi !
Je ne t'oublierai point ; ma rivale adorée,
Par mes mourantes mains devant toi déchirée,
Fera voir que du moins je n'oublierai jamais,
Infidèle Ramire, à quel point je t'aimais.

SÉRAME.

Mais Alide en effet est-elle sa complice ?
Ne la traitez-vous pas avec trop d'injustice ?
Son cœur tranquille et simple, à vous plaire occupé,
Vous fut toujours ouvert, et n'a jamais trompé.
Elle a de vos soupçons souffert en paix l'outrage,
Elle est prête à rester sur ce fatal rivage ;
Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer?
Cependant il m'échappe, et ma crainte redouble.

SÉRAME.

Ah! que je crains, madame, un plus funeste trouble!
Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs:
Sans doute on vous attaque; entendez ces clameurs,
Ce bruit confus, affreux...

ZULIME.

Je n'entends point Ramire.
Peut-être on le poursuit; peut-être qu'il expire!
Il faut mourir pour lui, puisqu'il veut mon trépas.
Allons... Quoi! l'on m'arrête! Ah! barbares soldats,
Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage:
Respectez ma douleur, respectez mon courage,
Ou terminez des jours que je dois détester!

SCÈNE V.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME, SOLDATS.

ZULIME.

* Mohadir!... est-ce vous qui m'osez arrêter?
Vous!...

MOHADIR.

Recevez, madame, un ordre salutaire
D'un père encor sensible à travers sa colère:
Il prend soin de vos jours, il épargne à vos yeux
D'un combat effrayant le spectacle odieux.

ZULIME.

On combat! mon amant s'arme contre mon père!

MOHADIR.

C'est le funeste fruit d'un amour téméraire.

ZULIME.

Laissez-moi l'expier, s'il en est encor temps;
Laissez-moi me jeter entre les combattants:
Après tous mes forfaits que je prévienne un crime!

Je vais les séparer ou tomber leur victime.
Tu dédaignes mes pleurs, et je vois tout mon sort:
Je suis ta prisonnière, et mon amant est mort!

MOHADIR.

Il vit, et j'avouerai que son cœur magnanime
* Semblait justifier les fautes de Zulime.
* Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
* Respecter votre père, en détourner ses coups.
* Je l'ai vu des siens même arrêter la vengeance,
Et dédaigner le soin de sa propre défense.
Enfin, pressé par nous, Ramire allait périr:
* Croiriez-vous quelle main vient de le secourir?
Alide, Alide même, au milieu du carnage,
* D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançait dans la foule, étonnait les soldats:
Sa voix et son audace ont arrêté leurs bras.
Elle seule, en un mot, vient de sauver Ramire:
Il la suit vers la rive: il marche, il se retire.
Sauvé par elle seule, il combat à ses yeux,
Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

ZULIME.

Il vit: il doit le jour à d'autres qu'à moi-même!
Sérame, une autre main conserve ce que j'aime!
Et c'est Alide! Ah dieux! N'importe, il voit le jour;
Et du moins ma rivale a servi mon amour.
Qu'elle est heureuse, ô ciel! elle marche à sa suite:
Elle va partager son trépas ou sa fuite.

(à Mohadir.)

Je ne le puis souffrir: va, cours les arrêter,
Au pied de ce vaisseau qui devait nous porter.
Mohadir, prends encor pitié de ma faiblesse;
Si jamais tu m'aimas, et si le péril presse,
Cours aux pieds de mon père, et ne perds point de temps;
Mesure tous tes soins à mes égarements:
Réveille sa tendresse, autrefois prodiguée,
Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée:
Je ne veux que le voir, je ne veux que mourir.

MOHADIR.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir;
Je vous obéirai.

ZULIME.

Si ma douleur te touche,
Fais retirer de moi cette troupe farouche.
Épargne à mes douleurs leur aspect odieux;
Qu'ils me gardent du moins sans offenser mes yeux.

MOHADIR.

Gardes, éloignez-vous.

SCÈNE VI.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Enfin à la lumière
L'indigne trahison se montre tout entière.

SÉRAME.

Remerciez le ciel qui vous ouvre les yeux;
Il veut vous délivrer d'un amant odieux,
Qui trouble votre vie et qui la déshonore;
Qui vous perd, qui vous fuit, qui vous hait...

ZULIME.

Je l'adore.
Telle est dans les replis de mon cœur déchiré
La force du poison dont il est pénétré,
* Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
* Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
* S'il m'eût aux pieds d'Alide immolée en fuyant;
* S'il eût insulté même à mon dernier moment;
* Je l'eusse aimé toujours; et mes mains défaillantes
* Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
* Quoi! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'on trahit!
Ma voix n'a plus d'accents, tout mon cœur se flétrit.
Je veux marcher en vain, mes genoux s'affaiblissent;
Sur moi d'un dieu vengeur les coups s'appesantissent,

Je meurs.

SÉRAME.

On vient à nous.

SCÈNE VII.

ZULIME, ALIDE.

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Ramire est-il vivant? dissipez mon effroi.

ALIDE.

J'y viens mettre le comble, ainsi qu'à nos misères;
Toutes deux en ces lieux nous sommes prisonnières.
Ramire est dans les fers.

ZULIME.

Lui!

ALIDE.

Tout couvert de coups,
Et baigné dans son sang, qu'il prodiguait pour vous;
Pressé de tous côtés, et las de se défendre,
A ses cruels vainqueurs il a fallu se rendre.
Plus mourante que lui, j'ignore encor son sort;
Hélas! et je ne sais s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

* S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ALIDE.

S'il est encor vivant, vous pourriez le défendre.
* Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui.
* Eh! n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
* Quelques amis encore, échappés au carnage,
Sont avec vos soldats sur ce sanglant rivage.
* Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'ose le servir?

ALIDE.

Madame, en me parlant quel front triste et sévère

Avec tant de pitié marque tant de colère?
Vous aviez condamné vos jalouses erreurs.
* Eh! qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs.
* Votre attendrissement, votre excès de courage,
* Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
* Vos charmes, mes malheurs, et mes transports jaloux;
* Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
* Vous avez mérité que Ramire vous aime;
* Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
* Et l'amour paternel et l'honneur de mes jours.
* Je vous sers, vous, perfide; il le faut, et j'y cours.
* Mais vous me répondrez...

ALIDE.

Ah! c'en est trop, Zulime!
Connaissez, respectez, la vertu qui m'anime.
Quoi! j'ai sauvé Ramire, et vous me condamnez!
Percez cent fois ce cœur, si vous le soupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendresse épouse!
Il s'agit de sa vie, et vous êtes jalouse!
Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
* J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
* Que vous n'aurez jamais à redouter Alide.
* Ne vous figurez pas que ma douleur timide
* S'exhale en vains serments qu'arrache le danger;
Sachez que si le ciel, prompt à nous protéger,
Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
* S'il osait me donner son cœur et son empire,
Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
* Je vous sacrifierais son empire et son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
* Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
* Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
* Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
* Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

* Non, je ne vous crois point: je vois tout mon outrage;

* Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux :
* La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
* Suivez-moi seulement ; je vous ferai connaître
* Que je sais tout tenter et même pour un traître.
Au milieu du danger vous me verrez courir.
Obéissez, venez le venger, ou mourir.

SCÈNE VIII.

ZULIME, ALIDE, SÉRAME.

ZULIME.

* Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SÉRAME.

* Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage;
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

ZULIME.

* Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire...

SÉRAME.

Ah! fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort,
Vous le pouvez.

ALIDE.

Nous, fuir! Allons chercher la mort;
Soutenez bien sur-tout la grandeur de votre ame.

ZULIME.

Je suivrai vos conseils, n'en doutez point, madame;
Vous pourrez en juger : et toi, nature, et toi,
* Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi!
* Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et sauvez-moi d'un crime!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Oui, seigneur, il est vrai, ce nouvel attentat
Outrage la nature, et le trône, et l'état.
Courir à la prison, braver votre colère!
C'est un excès de plus, mais vous êtes son père.
. . . .
. . . .

BÉNASSAR.

* Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
Ils ont trop méprisé mes pleurs et ma vieillesse;
Ma clémence, à leurs yeux, a passé pour faiblesse.
. . . .
. . . .

MOHADIR.

Me préserve le ciel d'excuser devant vous
Cet amas de forfaits que je déteste tous!
Permettez seulement que j'ose encor vous dire
Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
Fidèle à ses serments, fidèle à vos desseins,
Il a remis Alide en vos augustes mains.
Il n'a point au rivage accompagné Zulime.
Peut-être a-t-il un cœur et juste et magnanime;
Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
Enfin mes yeux l'ont vu, dans ce combat horrible,
. . . .
. . . .

SCÈNE II.

BÉNASSAR, ZULIME, MOHADIR, SUITE.

ZULIME.

Non, n'allez pas plus loin; frappez, et vengez-vous;
Ce cœur, plein de respect, se présente à vos coups.
Je ramène à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie;
Maître absolu de tout, arrachez-moi la vie.

BÉNASSAR.

Fille indigne du jour est-ce toi que je voi?

ZULIME.

*Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle;
Pour vous contre Ramire elle aurait combattu,
Et jusqu'en sa faiblesse elle a de la vertu.
Ramire autant que moi vous révère et vous aime.
Ce héros, il est vrai, né pour le rang suprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir ses jours:
On les menaçait même, et j'offris mon secours.
De lui, de ses amis, je réglai la conduite;
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite:
J'ai tout fait, tout tenté: n'imputez rien à lui.
Hélas! ce n'est qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.
Je sais qu'à vos douleurs il faut une victime:
Frappez, mais choisissez. Son malheur fit son crime;
L'adorer est le mien. C'est à vous de venger
Ce crime que peut-être il n'a pu partager.
Mon père, car ce nom, ce saint nom qui me touche,
Est toujours dans mon cœur, ainsi que dans ma bouche;
Par ce lien du sang, si cher et si sacré,
Par tous les sentiments que je vous inspirai,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible; il est le seul coupable.

Répandez tout ce sang que vous m'avez donné;
Des fureurs de l'amour ce sang empoisonné,
Ce sang dégénéré dans votre fille impie:
Trop d'horreur en ces lieux assiégerait ma vie,
Après un tel éclat, s'il n'est point mon époux,
L'opprobre seul me reste, et retombe sur vous.
Pour sauver votre gloire, à ce point profanée,
Il me faut de vos mains la mort ou l'hyménée.
Mais l'une est le seul bien que je doive espérer,
Le seul que je mérite et que j'ose implorer;
Le seul qui puisse éteindre un feu qui vous outrage.
Ah! ne détournez point votre auguste visage.
Voyez-moi, laissez-moi, pour comble de faveurs,
Baiser encor vos mains, les baigner de mes pleurs,
Vous bénir, vous aimer, au moment que j'expire;
Mais pardonnez, mon père, au malheureux Ramire:
Et si ce cœur sanglant vous touche de pitié,
Laissez vivre de moi la plus chère moitié.

. . . .

. . . .

SCÈNE III.

BÉNASSAR, ZULIME, ALIDE, RAMIRE, MOHADIR, SUITE.

RAMIRE.

J'ai mérité la mort, et je sais qu'elle est prête:
C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête.
Frappe, mais que ton cœur, de vengeance occupé,
Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains j'avais remis Alide;
Avec un tel garant pouvais-je être perfide?
* Va, Ramire était loin de te manquer de foi:
* Bénassar, mes serments m'étaient plus chers qu'à toi:
* Tu m'as trop mal connu, c'est ta seule injustice;
* Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
* Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

BÉNASSAR.

* Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je ne suis point barbare; et jamais ma furie
Ne perdra le héros qui conserva ma vie.
* Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,
T'asservit pour jamais ma fille infortunée.
Je dois ou détester sa tendresse effrénée,
Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras.
* Sois son époux, Ramire, et règne en mes états.
Vis pour elle et pour moi, combats pour nous défendre.
Soyons tous trois heureux, sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah, mon père! ah, Ramire! ah, jour de mon bonheur!

ALIDE.

* O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé, confondu, de cette grace insigne,
Que vous daignez me faire, et dont je suis indigne.
* Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états fondés par ses aïeux:
Mais le ciel nous sépare. Apprenez l'un et l'autre
* Le secret de ma vie, et mon sort et le vôtre.
* Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
* Sauver Alide et moi des fers et de la mort,
* Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
* Séduisait sa pitié, qui la rend criminelle:
* Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
* Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi;
Les nœuds les plus sacrés, les lois les plus sévères,
Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières;
Je ne puis accepter vos augustes bienfaits,
* Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits,
* Madame, ainsi le veut la fortune jalouse;
* Vengez-vous sur moi seul: Alide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
* Nos yeux sur nos malheurs étaient à peine ouverts,
* Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
* Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
* Lui-même a resserré dans ses derniers moments
Ces nœuds infortunés, préparés dès long-temps;
Nous gardions l'un et l'autre un secret nécessaire.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point il brave ma colère!
Ah! c'est trop essuyer de mépris et d'horreur.
Seigneur, souffrirez-vous ce nouveau déshonneur?
Souffrirez-vous qu'Alide à ma honte jouisse
* Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
* Vengez-moi, vengez-vous, de ses traîtres appas,
* De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats:
Alide tiendra lieu de toutes les victimes.
Mon indigne rivale a commis tous mes crimes;
Punissez cet objet exécrable à mes yeux.

ALIDE.

Vous pouvez me punir, mais connaissez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
* Votre père est présent, qu'il juge, et qu'il prononce.

BÉNASSAR.

* O Ciel!

ALIDE.

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est vous, c'est votre fille, à qui nous le devons.
Zulime, en nous sauvant, voulait pour tout salaire
Un cœur digne de vous, et digne de lui plaire.
C'était de tous ses soins le noble et le seul prix,
Sa gloire en dépendait, et je la lui ravis.
Sans mon amour, sans moi, n'en doutez point, madame,
Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame,
Autant vous régneriez sur son cœur généreux.

J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux;
J'ai causé de tous trois les malheurs et les larmes;
J'ai bravé vos bienfaits, j'ai combattu vos charmes;
Et lorsque vous touchez au comble du bonheur,
Ma main, ma triste main, vous perce encor le cœur,
Je vous ai fait serment de vous céder Ramire;
Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire
Pour croire que la vie ait sans lui quelque appas;
L'effort serait trop grand, vous ne l'espérez pas.
Je dois, je l'ai juré, servir votre tendresse,
* Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse;
Le voici.
(Elle se frappe.)

RAMIRE, courant vers Alide.

Ciel! Alide!

ALIDE, aux gardes.

Arrêtez son transport.
(à Zulime.)
Je n'ai pu le céder qu'en me donnant la mort.
(à Ramire.)
Adieu; puisse du ciel la fureur adoucie
Pardonner mon trépas, et veiller sur ta vie!

RAMIRE, entre les bras des gardes.

Je me meurs!

BÉNASSAR.

Ah! courez, qu'on vole à leur secours.

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez soin de ses jours.

ALIDE, à Zulime,

Eh bien! ai-je apaisé votre injuste colère?
Vos bienfaits sont payés, le prix doit vous en plaire.
Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflammer;
Mais jugez qui des deux a su le mieux aimer.
C'en est fait.

ZULIME.

Malheureuse et trop chère victime!
Mon père! que je sens tout le poids de mon crime!

De Ramire et de vous j'ai tissu tous les maux :
Mes mains de toutes parts ont creusé des tombeaux :
Mon amant me déteste, et mon amie expire.

BÉNASSAR.

Que cet exemple horrible au moins serve à t'instruire :
Le ciel nous punit tous de tes funestes feux ;
Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

FIN DES VARIANTES DE ZULIME.

NOTES

DE ZULIME.

ACTE PREMIER.

v. 120. Je n'ai dans mon amour senti que des remords.

Phèdre dit dans Racine (acte IV, scène VI):

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
(Édit. de Kehl.)

v. 214 et préc. Si j'en avais besoin nous serions trop à plaindre.

Imitation de ces vers de *Bérénice* (acte II, scène IV):

Eh quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel attester la puissance?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir;
Et je vous en croirai sur un simple soupir.
(Édit. de Kehl.)

v. 236. Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés.

« *Dont nos murs sont gardés*, est une faute de grammaire. »
(LA HARPE, *Comm.*)

v. 270. Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

Imitation de ce vers de Houdar de La Motte (*Inès*, acte III, scène VII):

Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale.

ACTE DEUXIÈME.

v. 103. Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers.

« Il y a ici une sorte de contradiction : Zulime vient demander un serment solennel, une promesse de mariage; et, au premier acte, elle a dit qu'elle ne voulait point de serments. » (La Harpe, *Comm.*)

v. 159. Soit erreur ou raison, soit *ou* crime *ou* devoir.

« Soit *ou* crime *ou* devoir. Le premier *ou* est inutile, et dur à l'oreille. (La Harpe, *Comm.*)

v. 282. Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits.

« Quatre éditions de *Zulime* que nous avons sous les yeux portent : *Les jours infortunés*, etc. Ce qui paraît devoir s'entendre des jours mêmes de Bénassar; mais cela pourrait aussi se rapporter à ceux de sa fille, sur-tout à cause des mots *dans la rage*, et le lecteur hésite sur le vrai sens. Nous soupçonnons qu'il y avait dans le manuscrit de l'auteur: *mes jours* ou *tes jours:* ce qui prévenait toute équivoque. »
(Note de M. Decroix sur le *Comm.* de La Harpe.)

ACTE TROISIÈME.

v. 59. Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie.

« Qu'Acomat, qui a de grands desseins, cherche à entretenir Roxane dans le parti de Bajazet, quoiqu'il sache bien que Bajazet ne l'épousera pas, cette conduite d'un visir ambitieux est digne de la tragédie ; mais la petite tromperie d'Idamore, d'un personnage subalterne, n'est pas un ressort tragique. » (La Harpe, *Comm.*)

ACTE QUATRIÈME.

v. 108. Et sa main s'amollit sur le point de frapper.

C'est la même idée que La Fontaine a rendue par ce vers charmant, (liv. VIII, fab. xx) :

Tout père frappe à côté.

v. 148. . . . . Sérame, je l'adore,

On trouve le même mouvement dans *Zaïre* (acte IV, scène VII) :

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.
(Édit. de Kehl.)

ACTE CINQUIÈME.

v. 86. Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.

Il y avait dans les premières éditions : *il ne l'est que pour moi.* C'était une faute que Voltaire fit disparaître des autres éditions.

v. 109. Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la punir.

Au lieu de *la punir,* on lisait dans l'édition in-4° : *la trahir.* Faute évidente que tous les nouveaux éditeurs ont effacée.

FIN DES NOTES DE ZULIME.

LE FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHÈTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

9 auguste 1742.

NOTICE

SUR LA TRAGÉDIE DU FANATISME.

Ce fut encore à Cirei que Voltaire composa, vers 1739, sa tragédie du *Fanatisme ou Mahomet le Prophète*. Au mois de septembre 1738 il en avait déja composé deux actes[1]; elle touchait à sa fin en 1739[2]. Il écrivit même à Helvétius le 6 juillet précédent, qu'il venait de « finir *Mahomet*, dont il lui avait lu l'é« bauche. » En revenant de Vésel, il employa quelques moments à retoucher cette tragédie. Dans le *Commentaire historique* il est dit qu'elle fut faite, c'est-à-dire terminée complètement, en 1741, à Bruxelles, d'où l'auteur, après plusieurs mois de séjour, alla « avec « madame du Châtelet faire jouer cette pièce à Lille, « où il y avait une fort bonne troupe, dirigée par La « Noue, auteur et comédien. » Ce fut donc à Lille que Voltaire donna, dans les derniers jours d'avril 1741, la première représentation du *Fanatisme*. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet au respectable d'Argental[3]: « Il n'y « a plus moyen de faire jouer *Mahomet* à Paris après le « départ de Dufresne; mais j'ai voulu au moins essayer « quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des pa-

[1] Lettre à Frédéric, 1er septembre 1738.

[2] Lettre au même : 10 octobre 1739.

[3] De Bruxelles, le 7 avril 1741.

« rents[1]; La Noue y a établi une troupe assez passable...
« Je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme
« dont je connais la probité... Enfin c'est un plaisir
« que j'ai voulu donner à madame du Châtelet, et que
« je voudrais bien que vous pussiez partager... On
« dira que je ne suis plus qu'un auteur de province;
« j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que
« fera cet ouvrage dans une ville où je n'ai point de
« cabale à craindre que d'essuyer encore les orages de
« Paris... C'est une répétition que je fais faire en pro-
« vince pour donner la pièce à Paris quand vous le
« jugerez à propos. » Voltaire fit donner, dit-il[2], « quatre
« représentations aux empressements de la ville, et
« de ces quatre il y en a eu une chez l'intendant en
« faveur du clergé qui a voulu absolument voir un
« fondateur de religion. »

Enfin le *Fanatisme* fut représenté à Paris le 9 auguste 1742 : il ne l'eût pas été « s'il ne s'était trouvé, comme l'a remarqué La Harpe, un philosophe[3] qui donna à *Mahomet* une approbation que Crébillon avait refusée[4]. »

Cette pièce eut le plus honorable succès, et, comme autrefois le *Tartufe* de Molière, elle fit jeter les hauts cris à tous les sycophantes de la dévotion. Voltaire fut obligé de la retirer après la troisième représentation pour prévenir la défense de la jouer. Nous allons à ce

[1] Madame Denis, qui y était mariée à un commissaire des guerres.

[2] Lettre à d'Argental, 5 mai 1741.

[3] D'Alembert.

[4] Crébillon ne refusa pas depuis son approbation à la comédie des *Philosophes*.

sujet offrir quelques détails officiels qui auront le mérite de la nouveauté.

Après la première représentation, le procureur-général, Joly de Fleuri, écrivait le 11 auguste au lieutenant de police Merville : « On a parlé ce matin, monsieur, dans une chambre du parlement, d'une comédie où quelques uns de ces messieurs ont été et qu'ils disent contenir des choses énormes contre la religion. » Ce mot de comédie en parlant de *Mahomet* rappelle la bonhomie de Dangeau qui, dans son *Journal de la cour de Louis XIV*, enregistrait « la mort du bonhomme Corneille, fameux par ses comédies. »

Le lieutenant de police, ayant envoyé le *Fanatisme* à Joly de Fleuri, reçut le 13 la réponse suivante, qui est une pièce curieuse, propre, comme toute cette affaire, à faire apprécier et chérir le bon vieux temps : « Vous jugez bien, monsieur, que je n'ai encore rien lu ; mais, sur ce que je viens d'apprendre, je crois qu'il faut défendre la pièce. Trois personnes de ma connaissance y ont été aujourd'hui. Voici ce qu'on m'a dit : C'est l'énormité en fait d'infamies, de scélératesse, d'irréligion et d'impiété ; et c'est ce que disent ceux même qui n'ont pas de religion[1]. Je suis étonné, disait l'un pendant la comédie, qu'on ne se léve pas pour faire finir la pièce. Voilà de bonnes instructions, disait l'autre, pour un Ravaillac. Il faudrait mettre l'auteur, a dit un autre, à Bicêtre pour le reste de ses jours. Un homme sortant a trouvé son ami qui sortait ; il lui a demandé ce qu'il en pensait ; il a répondu : Je l'ai vue

[1] Je le crois bien : il n'est zèle que d'hypocrite, à-peu-près comme il n'est chère que de vilain.

trois fois, c'est-à-dire la piéce; l'autre a repliqué : Je ne te reverrai de ma vie d'avoir eu le courage de voir trois fois de pareilles horreurs. Tout le monde dit que, pour avoir composé une pareille piéce, il faut être un scélérat à faire brûler. Voilà tout ce qu'on a dit, c'est une révolte universelle, etc. » Il faut avouer que, si à cette époque les pauvres d'esprit étaient bien pauvres de bonnes raisons, ils ne l'étaient ni de ridicules ni d'atrocité.

Il ne fallut rien moins qu'un courrier extraordinaire pour porter à Versailles cette importante dépêche au ministre de Maurepas qui, dès le même jour, fit la réponse suivante au lieutenant de police : « J'ai porté votre lettre, monsieur, à M. le cardinal[1], et lui en ai fait lecture, ainsi que de celle du procureur-général qui y était jointe. Quoique son éminence pense toujours de même au fond, elle ne pense pas cependant que vous deviez risquer une scène pour un pareil sujet, et elle approuve que vous fassiez dire aux comédiens de supposer la maladie d'un acteur pour se dispenser de jouer la piéce jeudi[2], et à Voltaire de la retirer de lui-même de leurs mains pour éviter l'éclat. Je crois même que, si vous faites bien, vous commencerez par ce dernier parti, et qu'il vous aidera lui-même à l'exécuter et à couvrir la démarche. La communication des épithétes que lui donne le procureur-général, jointe à un certain arrêt du parlement[3], en vertu duquel il

[1] Le cardinal de Fleuri.

[2] La quatrième représentation était annoncée pour le jeudi 15 auguste.

[3] Sur la dénonciation du clergé, un édit du Conseil avait ordonné

ne tient qu'à lui d'informer et de décréter l'auteur des *Lettres philosophiques*, rendront votre argument persuasif, et par ce moyen vous ne serez commis avec personne. Je me hâte de renvoyer votre exprès, afin que vous puissiez, avant la fin de la comédie, parler à lui ou à madame du Châtelet. Vous connaissez, monsieur, mes sentiments pour vous. MAUREPAS.»

Voltaire retira sa pièce, et la paix fut faite. Nous donnerons dans la *Correspondance* trois lettres de Voltaire relatives à cette affaire, et qui font partie de celles que pour la première fois nous ferons entrer dans cette importante section des ouvrages du philosophe de Fernei.

Persécuté à Paris par l'hypocrisie, Voltaire, par suite d'une idée non moins hardie que sa pièce, eut recours à Rome. Ce fut à un pape qu'il dédia la tragédie du *Fanatisme*.

C'est assurément un rapprochement bien curieux à faire que celui des lâches persécutions dont la tragédie du *Fanatisme* fut l'objet à Paris de la part des dévots, avec la lettre que le pape, le chef même de la religion, Benoît XIV enfin, écrivit à Voltaire, le 19 septembre 1745, pour le remercier de l'envoi de sa très belle tragédie de *Mahomet*, lui témoigner l'estime qu'il éprouvait pour son rare mérite, et lui donner sa bénédiction apostolique.

Alors les dévots, déja tant de fois couverts d'infamie

la suppression des *Lettres philosophiques;* et un arrêt du parlement de Paris, celui dont il s'agit ici, les avait condamnées, le 10 juin 1734, à être brûlées par la main du bourreau, comme contraires à la religion, aux bonnes mœurs, et au respect dû aux puissances.

et de mépris, le furent aussi de confusion. La tragédie du *Fanatisme* reparut avec éclat triomphante au théâtre, le 30 septembre 1751, et ce chef-d'œuvre s'y est toujours maintenu au premier rang de nos compositions tragiques.

Cependant dès le commencement de 1743 on en avait fait trois éditions infidèles, qui décidèrent l'auteur à en donner une bonne qu'il pût avouer. L'ouvrage parut en même temps à Londres et à Amsterdam. Dès 1744 il fut traduit en anglais par Miller; il l'a été depuis en allemand par Goëthe.

Nous ne parlerons pas de quelques critiques fort peu importantes que le succès du *Fanatisme* fit naître, et auxquelles il donna un moment de vogue. Collé même crut ne pouvoir se dispenser d'insulter au triomphateur; mais, par malheur pour lui et pour le public, le couplet qu'il fit était détestable, comme la plupart des épigrammes grossières que Piron se permettait avec plus de verve que de mesure et sur-tout sans provocation.

Au surplus il n'était pas, alors sur-tout, donné à tous les littérateurs d'apprécier le but moral d'une conception telle que le nouveau chef-d'œuvre de Voltaire; et ce n'était sur-tout ni à Collé ni à Piron qu'il appartenait d'en juger.

La Harpe s'exprime ainsi sur cette excellente tragédie : « *Mahomet* est fait pour instruire tous les hommes, pour leur inspirer cette bienveillance mutuelle qui doit les rapprocher encore quand leur croyance les divise. Il apprend à détester le fanatisme qui, une fois reçu dans une ame pure, mais éga-

rée par un esprit crédule et une imagination ardente, donne à l'homme pour le crime toute l'énergie qu'il aurait eue pour la vertu.... Les beautés de tout genre y prédominent tellement; elle est d'une telle force de conception morale et dramatique, que tous les connaisseurs s'accordent à la placer dans le premier rang des productions qui ont illustré la scène française. C'est une chose remarquable que deux de nos plus étonnants chefs-d'œuvre dans la tragédie et dans la comédie, *Tartufe* et *Mahomet*, avaient pour objet de démasquer l'hypocrisie, de faire voir tout le mal qu'elle peut faire et d'en inspirer l'horreur. Molière l'a montrée telle qu'elle est dans la société; Voltaire l'a présentée jointe à la puissance et à la politique, les armes à la main et les fesant passer dans celles du fanatisme... La vraie morale de la tragédie de *Mahomet* c'est que tout homme qui commande un crime au nom de Dieu est à coup sûr un scélérat imposteur, puisque Dieu ne peut jamais commander un crime...

« Les mêmes critiques qui ont reproché à l'auteur de *la Henriade* d'avoir fait de Jacques Clément ce qu'il était en effet, un homme crédule et trompé, un fanatique de très bonne foi, ont encore insisté bien plus sur ce reproche, quand il a peint dans le jeune Séide la vertu la plus pure, conduite par un fol enthousiasme de religion jusqu'au plus exécrable des forfaits. Ils ont dit que Voltaire s'était *brisé deux fois au même écueil;* que c'était dans des ames perverses, dans des scélérats, qu'il fallait peindre et rendre odieux l'abus de la religion. Oui, sans doute, dans l'hypocrite qui dicte le crime, mais non pas dans l'homme simple qui

le commet. Il n'est pas bien étonnant en effet qu'un scélérat abuse de ce qu'il y a de plus sacré; mais ce qui frappe de terreur c'est qu'un jeune homme plein d'innocence, de candeur et d'honnêteté, soit capable d'un assassinat parceque, élevé par un habile imposteur, il a été infecté, dès ses premières années, des poisons du fanatisme. »

Il ne faut pas croire au reste, comme certaines gens affectent de le dire, que désormais il est inutile d'attaquer le fanatisme religieux, parcequ'il n'est plus à craindre. Il l'est encore, il le sera toujours tant qu'il existera un parti qui cherche à plonger l'humanité dans la misère, l'avilissement et l'oppression pourvu qu'il y gagne un peu d'or, de suprématie et de domination. Au surplus nous avons fait connaître [1], il y a peu d'années, la procédure instruite à Laval contre un ecclésiastique chouan, nommé Clairbeau, qui avait fanatisé des paysans, jeunes comme Séide et honnêtes comme lui, au point de les déterminer à assassiner son propre neveu, dont le crime était d'avoir servi sous le drapeau tricolore. Cet abbé Clairbeau était, dans son genre, une sorte de *Mahomet*, qui, dans une contrée superstitieuse et dévote, ne manquait pas de Séides. Nous pourrions citer des exemples plus récents et peindre les tentatives odieuses et criminelles, trop long-temps protégées, qui ont pour but de ramener le bon vieux temps des Jacques Clément, des Jean Châtel, de tant d'autres du même esprit, et des saintes gens qui opéraient si large-

[1] *Étrennes libérales pour* 1822. Paris, Raynal, 1 vol. in-18. Pages 148 à 173.

ment, pour la plus grande gloire de Dieu, dans la benoite nuit du 24 auguste 1572; mais *non erat hìc locus.*

Après avoir cité La Harpe [1], nous rappellerons en peu de mots ce qu'a dit Palissot au sujet de la tragédie du *Fanatisme.* Nous insistons sur la préférence de ce titre, ainsi que Voltaire l'a donné à son chef-d'œuvre, parceque en effet son objet principal était de peindre, non pas Mahomet ni l'islamisme, mais cette horrible maladie de l'esprit humain, plus particulière au catholicisme qu'à toute autre religion.

« Cette pièce, dit Palissot, est encore une de ces créations nouvelles qui caractérisent essentiellement le génie de Voltaire. Elle est dirigée contre le fanatisme, l'une des principales causes des malheurs du monde. C'est sur-tout dans les états où domine une religion exclusive et intolérante que cette maladie a produit le plus de ravages: *Mahomet* doit donc être regardé comme un véritable service rendu aux nations, comme un bienfait envers l'humanité... La pièce à peine représentée fut dénoncée comme un ouvrage impie et scandaleux; c'est ainsi que le *Tartufe* l'avait été dans l'autre siècle: on peut en conclure que l'hypocrisie et le fanatisme ont toujours eu en France de puissants protecteurs. »

C'est sur-tout le quatrième acte de cette tragédie qui est sublime: jamais la terreur n'avait été portée aussi

[1] M. J. Chénier a fait une brillante analyse de la tragédie du *Fanatisme :* c'est un fragment précieux de cet illustre écrivain, dont la carrière littéraire a été si courte. On trouve cette analyse dans le tome III de l'édition de ses *OEuvres Posthumes :* Paris, Guillaume, 1824.

loin au théâtre. Un style nerveux, des pensées fortes, des images hardies, ajoutent au mérite de ce chef-d'œuvre admirable, où la poésie et l'imagination se sont alliées pour servir dignement la raison et la philosophie.

Louis DU BOIS.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

On trouvera des détails historiques sur *Mahomet* dans l'avis de l'éditeur. On y reconnaît la main de M. de Voltaire. Nous ajouterons ici qu'en 1741 Crébillon refusa d'approuver la tragédie de *Mahomet*, non qu'il aimât les hommes qui avaient intérêt à faire supprimer la pièce, ni même qu'il les craignît, mais uniquement parcequ'on lui avait persuadé que Mahomet était le rival d'Atrée. M. d'Alembert fut chargé d'examiner la pièce, et il jugea qu'elle devait être jouée : c'est un de ses premiers droits à la reconnaissance des hommes et à la haine des fanatiques, qui n'ont cessé depuis de le faire déchirer dans des libelles périodiques. La pièce fut jouée alors telle qu'elle est ici. Quelque temps après, les comédiens supprimèrent le délire de Séide, parcequ'il leur paraissait difficile à bien rendre; et la police trouva mauvais que Mahomet dît à Zopire,

> Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.

En conséquence on a dit pendant long-temps,

> Non, mais il faut m'aider à dompter l'univers ;

ce qui fesait un sens ridicule.

Le quatrième acte de *Mahomet* est imité du *Marchand de Londres*, de Lillo; ou plutôt le moment où Zopire prie pour ses enfants, celui où Zopire mourant les embrasse et leur pardonne, sont imités de la piéce anglaise. Mais qu'un homme qui assassine sans défense un vieillard vertueux et son bienfaiteur soit toujours intéressant et noble, c'est ce qu'on voit dans *Mahomet*, et qu'on ne voit que dans cette piéce. Le fanatisme est le seul sentiment qui puisse ôter l'horreur d'un tel crime, et la faire tomber tout entière sur les instigateurs.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'ai cru rendre service aux amateurs des belles-lettres de publier une tragédie du *Fanatisme*, si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je sais très certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736, et que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Prusse, qui cultivait les lettres avec des succès surprenants, et qui en fait encore son délassement principal.

J'étais à Lille en 1741, quand M. de Voltaire y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très nombreuse assemblée : le gouverneur de la province et l'intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau, et ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encore assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des

premiers hommes de l'Europe et de l'Église *, qui soutenait le poids des affaires avec fermeté, et qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très sûr dans un âge où les hommes parviennent rarement, et où l'on conserve encore plus rarement son esprit et sa délicatesse. Il dit que la pièce était écrite avec toute la circonspection convenable, et qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que, pour ce qui regardait la poésie, il y avait encore des choses à corriger. Je sais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, et qui n'a pas moins de lumières.

Enfin l'ouvrage, approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'auguste 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats[1] de cette ville; des ministres même y furent présents. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déja cités.

Il se trouva ** à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce senti-

* Le cardinal de Fleuri.

[1]* Voyez notre notice ci-dessus. (L. D. B.)

** Le fait est que l'abbé Desfontaines et quelques hommes aussi méchants que lui dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux et impie; et cela fit tant de bruit que le cardinal de Fleuri, premier ministre, qui avait lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

ment unanime. Soit que, dans la rapidité de la représentation, ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage, soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils furent blessés que Mahomet ordonnât un meurtre, et se servît de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, et que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés; mais, dans la première chaleur de leur zéle, ils dirent que la piéce était un ouvrage très dangereux, fait pour former des Ravaillac[1] et des Jacques Clément.

On est bien surpris d'un tel jugement, et ces messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire qu'*Hermione* enseigne à assassiner un roi, qu'*Électre* apprend à tuer sa mère, que *Cléopâtre*

[1] * On voit que Voltaire avait eu connaissance de la lettre de Joly de Fleuri, en date du 13 auguste, que nous avons donnée dans notre notice : c'est d'ailleurs ce qui résulte de la lettre de Maurepas, que nous avons rapportée. (L. D. B.)

et *Médée* montrent à tuer leurs enfants; ce serait dire qu'*Harpagon* forme des avares; *le Joueur,* des joueurs; *Tartufe,* des hypocrites. L'injustice même contre *Mahomet* serait bien plus grande que contre toutes ces piéces; car le crime du faux prophéte y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices et des déréglements que toutes ces piéces représentent. C'est précisément contre les Ravaillac et les Jacques Clément que la piéce est composée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit que si *Mahomet* avait été écrit du temps de Henri III et de Henri IV, cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de *la Henriade,* lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poëme et ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire?

J'avoue que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvés caractérisés par l'amour du bien public. Il inspire par-tout l'horreur contre les emportements de la rébellion, de la persécution, et du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de *la Henriade?* Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu? *Mahomet* me paraît écrit entièrement dans le même esprit, et je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse : les plus ardents avaient parlé à des hommes en place, qui, ne pouvant voir la représentation de la pièce, devaient les en croire. L'illustre Molière, la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à-peu-près dans le même cas, lorsqu'on joua *le Tartufe;* il eut recours directement à Louis-le-Grand, dont il était connu et aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au *Tartufe.* Mais les temps sont différents; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux ne peut pas être toujours la même après que ces arts ont été cultivés. D'ailleurs tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvements, des discussions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce lui-même, après la troisième représentation, attendant que le temps adoucît quelques esprits prévenus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle et aussi éclairée que la française*. On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de *Mahomet* avait été défendue par le gouvernement : je puis assu-

* Ce que l'éditeur semblait espérer en 1742 est arrivé en 1751. La pièce fut représentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales et les persécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.

rer qu'il n'y a rien de plus faux. Non seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'état, qui virent la représentation, aient varié un moment sur la sagesse qui règne dans cet ouvrage.

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations, et ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie est précédée de plusieurs pièces intéressantes, dont une des plus curieuses, à mon gré, est la lettre * que

* Cette lettre au roi de Prusse n'étant pas une épître dédicatoire (Voltaire le dit lui-même dans sa lettre à M. d'Argental, du mois de novembre 1742) a été réservée pour la *Correspondance*. Mais malgré la date de Roterdam, 20 janvier 1742, qu'on lui a toujours donnée jusqu'ici, elle est de décembre 1740. Ce fut en 1740 (et non 1742) que Voltaire alla rendre ses respects au monarque prussien. Voltaire, dans sa lettre à M. d'Argental, du mois de novembre 1742, dit que c'est deux ans auparavant qu'il avait écrit cette lettre au roi de Prusse. Enfin le lieu même d'où elle est datée prouve encore qu'elle appartient à 1740. Voltaire partit de Potsdam les premiers jours de décembre 1740, était à Clèves le 15 du même mois, mais ne fut de retour à Bruxelles que le 2 ou le 3 janvier 1741 : c'est ce que nous apprend une lettre de madame du Châtelet du 3 janvier 1741. Il avait été retenu douze jours sur l'eau dans les glaces de La Haie à Bruxelles. Roterdam est sur la route ; c'est peut-être à Roterdam que Voltaire avait été retenu, et pendant son séjour forcé qu'il avait écrit sa lettre au roi de Prusse, qui ne peut être que du 20 au 30 décembre 1740. (Cette note est de M. Beuchot.)

l'auteur écrivit à sa majesté le roi de Prusse, lorsqu'il repassa par la Hollande après être allé rendre ses respects à ce monarque. C'est dans de telles lettres, qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques, qu'on voit les véritables sentiments des hommes. J'espère qu'elles feront aux vrais philosophes le même plaisir qu'elles m'ont fait.

LETTRE
AU PAPE BENOIT XIV.

B^{mo} Padre,

La Santità Vostra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggio riammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un Dio di verità e di mansuetudine?

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. Intanto profondissimamente m'inchino, e le bacio i sacri piedi.

Parigi, 17 agosto 1745.

TRADUCTION.

Très Saint Père,

Votre Sainteté voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un

des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare.

A qui pourrais-je plus convenablement adresser la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète qu'au vicaire et à l'imitateur d'un Dieu de paix et de vérité?

Que Votre Sainteté daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur. J'ose lui demander sa protection pour l'un, et sa bénédiction pour l'autre. C'est avec ces sentiments d'une profonde vénération que je me prosterne, et que je baise vos pieds sacrés.

Paris, 17 auguste 1745.

RÉPONSE DE BENOIT XIV.

BENEDICTUS P. P. XIV, DILECTO FILIO,

SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Settimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di *Mahomet*, la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il cardinale Passionei in di lei nome il suo eccellente

poema di Fontenoi... Monsignor Leprotti ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto; ieri mattina il cardinale Valenti ci presentò la di lei lettera del 17 agosto. In questa serie d'azioni si contengono molti capi, per ciascheduno de' quali ci riconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto applaudito merito.

Publicato in Roma il di lei distico sopradetto, ci fu referito esservi stato un suo paesano letterato che in una pubblica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola *hic* breve, quando sempre deve esser lunga.

Rispondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e lunga, conforme vuole il poeta, avendola Virgilio fatta breve in quel verso:

« Solus hic inflexit sensus, animumque labantem...[1] »

avendola fatta lunga in un altro:

« Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum...[2] »

Ci sembra d'aver risposto ben espresso, ancorchè siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. Benchè la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua

[1]* *Én.* IV, 22. (L.D.B.)
[2]* *Én.* II, 553. (L.D.B.)

sincerità e probità, che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed intanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.

Datum Romæ, apud Sanctam-Mariam-Majorem, die 19 septembris 1745, pontificatûs nostri anno sexto.

TRADUCTION.

BENOIT XIV, PAPE, A SON CHER FILS,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Il y a quelques semaines qu'on me présenta de votre part votre admirable tragédie de *Mahomet*, que j'ai lue avec un très grand plaisir. Le cardinal Passionei me donna ensuite en votre nom le beau poëme de Fontenoi. M. Leprotti m'a communiqué votre distique pour mon portrait; et le cardinal Valenti me remit hier votre lettre du 17 d'auguste. Chacune de ces marques de bonté mériterait un remerciement particulier; mais vous voudrez bien que j'unisse ces différentes attentions pour vous en rendre des actions de graces générales. Vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre.

Dès que votre distique* fut publié à Rome, on

* Voici le distique :

« Lambertinus hic est, Romæ decus, et pater orbis,
« Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat. »

nous dit qu'un homme de lettres français, se trouvant dans une société où l'on en parlait, avait repris dans le premier vers une faute de quantité. Il prétendait que le mot *hic*, que vous employez comme bref, doit être toujours long.

Nous répondîmes qu'il était dans l'erreur, que cette syllabe était indifféremment bréve ou longue dans les poëtes, Virgile ayant fait ce mot bref dans ce vers :

« Solus hic inflexit sensus, animumque labantem... »

et long dans cet autre :

« Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum... »

C'était peut-être assez bien répondre pour un homme qui n'a pas lu Virgile depuis cinquante ans. Quoique vous soyez partie intéressée dans ce différent, nous avons une si haute idée de votre franchise et de votre droiture que nous n'hésitons pas de vous faire juge entre votre critique et nous. Il ne nous reste plus qu'à vous donner notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 19 septembre 1745, la sixième année de notre pontificat.

LETTRE DE REMERCIEMENT

AU PAPE.

Non vengono tanto meglio figurate le fattezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono espressi l'ingegno e l'animo nella lettera della quale s'è degnata d'onorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obbligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, siccome nelle altre cose più riverende : V. S. è più pratica del latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di correggere : mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. Tra i più letterati monarchi furono sempre segnalati i sommi pontefici; ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura.

« *Agnosco* rerum dominos, gentemque togatam [1]. »

Se il Francese che sbagliò nel riprendere questo *hic*, avesse tenuto a mente Virgilio come fa Vos-

[1] * Voici le vers de Virgile (*Én.* I, 281):

Romanos rerum dominos, gentemque togatam.

(L. D. B.)

tra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove *hic* è breve e lungo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio dei favori a me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo :

« Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpius audis [1]. »

Così Roma doveva gridare quando Benedetto XIV fu esaltato. Intanto bacio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi, etc.

TRADUCTION.

Les traits de votre Sainteté ne sont pas mieux exprimés dans les médailles dont elle m'a gratifié par une bonté toute particulière que ceux de son esprit et de son caractère dans la lettre dont elle a daigné m'honorer. Je mets à ses pieds mes très humbles et très vives actions de graces.

Je suis forcé de reconnaître son infaillibilité dans les décisions littéraires comme dans les autres choses plus respectables. Votre Sainteté a plus d'usage de la langue latine que le censeur français dont elle a daigné relever la méprise. J'admire comment elle s'est rappelée si à propos de son Virgile *. Parmi les monarques amateurs

[1]* Virg. *Én.* VI : 791. (L. D. B.)

* Quoique cette locution, *elle s'est rappelée* DE *son Virgile*, ne soit pas française, c'est ainsi qu'on lit dans toutes les éditions où se

des lettres, les souverains pontifes se sont toujours signalés; mais aucun n'a paré comme Votre Sainteté la plus profonde érudition des plus riches ornements de la belle littérature.

« Agnosco rerum dominos, gentemque togatam. »

Si le Français qui a repris avec si peu de justesse la syllabe *hic* avait eu son Virgile aussi présent à la mémoire, il aurait pu citer fort à propos un vers où ce mot est à-la-fois bref et long : ce beau vers me semblait contenir le présage des faveurs dont votre bonté généreuse m'a comblé. Le voici :

Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpius audis.

Rome a dû retentir de ce vers à l'exaltation de Benoît XIV. C'est avec les sentiments de la plus profonde vénération et de la plus vive gratitude que je baise vos pieds sacrés.

trouvent ces traductions, qui probablement ne sont pas de Voltaire. Dans l'édition en 50 vol. in-12 et dans l'édition en 60 vol. in-8°, on a supprimé le *de*, et l'on a conservé le féminin de *rappelée;* ce qui fait une faute aussi grave que celle qu'on a voulu corriger. E. A. L.

PERSONNAGES.

MAHOMET.

ZOPIRE, sheik ou shérif de la Mecque.

OMAR, lieutenant de Mahomet.

SÉIDE, PALMIRE, } esclaves de Mahomet.

PHANOR, sénateur de la Mecque.

ALI, HERCIDE, MORAD, AMMON, } généraux de Mahomet.

TROUPE DE MECQUOIS.

TROUPE DE MUSULMANS.

La scène est à la Mecque.

LE FANATISME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui? moi, baisser les yeux devant ses faux prodiges!
Moi, de ce fanatique encenser les prestiges!
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni!
Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre et pure,
Caresser la révolte et flatter l'imposture!

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zéle paternel
Du chef auguste et saint du sénat d'Ismaël;
Mais ce zéle est funeste; et tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des lois,
Et des embrasements d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux

Qu'un novateur obscur, un vil séditieux:
Aujourd'hui, c'est un prince; il triomphe, il domine;
Imposteur à la Mecque, et prophéte à Médine,
Il sait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zéle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme et la sédition,
Appelle son armée, et croit qu'un Dieu terrible
L'inspire, le conduit, et le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis?
L'amour des nouveautés, le faux zéle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolée l'enceinte,
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à son père et demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître! ah! peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage:
Allez, portez en pompe, et servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle:
Lui-même a contre moi trop de ressentiments.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfants:
Et moi, jusqu'en son camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du temps ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfants seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille:
Ne perdez point l'état; c'est là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les états que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déja par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher et si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor?
Quoi! lorsqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorsque son bras enchaîne et ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,

Et la beauté sera le prix de la fureur !
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste et flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé.
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que, privé d'enfants, je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asile;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques;
Elle vient, et son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCÈNE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;

Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez; et s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes desirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos lois prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère;
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens:
Il vous a demandé de briser mes liens;
Puissiez-vous l'écouter! et puissé-je lui dire
Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée?

PALMIRE.

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentiments,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure est un temple où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas! fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour:
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends : vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, et mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des lois
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance;
Sans parents, sans patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers;
Tout nous est étranger, hors le dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous servez un maître, et n'avez point de père?
Dans mon triste palais, seul et privé d'enfants,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans;
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père ! justes dieux ! lui ? ce monstre imposteur !

PALMIRE.

Ah ! quels noms inouïs lui donnez-vous, seigneur !
Lui, dans qui tant d'états adorent leur prophéte !
Lui, l'envoyé du ciel, et son seul interpréte !

ZOPIRE.

Étrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône, échappé du supplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, seigneur ; et, de mes jours,
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnaissance,
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance ;
Vos blasphèmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O superstition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire ! et que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs !

PALMIRE.

Et vous me refusez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre ;
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCÈNE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moab la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit long-temps le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive et l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle ; il demande, il reçoit un otage.
Séide est avec lui.

PALMIRE.

Grand dieu! destin plus doux!
Quoi! Séide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(Palmire sort.)

Omar devant mes yeux! qu'osera-t-il me dire?
O dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfants!
Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez et soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité!

SCÈNE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, SUITE.

ZOPIRE.

Eh bien! après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle: que me veux-tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, sur-tout pour ton courage,
Te présente une main qui pourrait t'écraser;
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

ZOPIRE.

Un vil séditieux prétend avec audace

Nous accorder la paix, et non demander grace!
Souffrirez-vous, grands dieux! qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur et sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainsi du mérite, et pèse les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne sais-tu pas encore, homme faible et superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel?
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-même, et rien par leurs aïeux.
Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être;
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siécles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar: en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique:
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, et d'un coup d'œil plus sage

Regarde ce prophéte à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet; conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître:
Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné:
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errants de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Proménent leur fureur, qu'ils appellent divine;
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, et plus juste, et plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophéte, osas-tu le punir?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir?

OMAR.

Je voulus le punir quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière:
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux, éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie;

Éloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en dieu;
J'associai ma vie à ses travaux immenses :
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi;
Et, sans plus me vanter les fureurs de ton zéle,
Ta persécution si vaine et si cruelle,
Nos frères gémissants, notre dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre;
Le poste qui te reste est encore assez beau
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.
Le peuple, aveugle et faible, est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs au lieu de t'y soustraire;
Et, las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le shérif infidéle
Encense un imposteur, et couronne un rebelle!
Je ne te nierai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur :
Je connais comme toi les talents de ton maître;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être :
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,

Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence;
Le grand art qu'il posséde est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père;
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchants ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien! pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos trésors sont à toi.

ZOPIRE.

Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits?
Tu veux que sous ses lois Palmire se remette?
Elle a trop de vertus pour être sa sujette;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les lois et corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense et parle en ministre; agis, traite avec moi
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage sa puissance, et respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encore aux bords du Saïbare;
Des murs où je suis né le siége se prépare;
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler:
Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet!

OMAR.

Lui-même; il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il régne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis; nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux, et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.

(à Phanor.)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître:
Le souffrir parmi nous, et l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil;
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde[1].

[1] * On passe ces six vers à la représentation. (L. D. B.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Dans ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide?
Mes maux sont-ils finis? te revois-je, Séide?

SÉIDE.

O charme de ma vie et de tous mes malheurs!
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophéte, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglants;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirants,
Mes cris mal entendus sur cette infame rive
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive,
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abymé mon cœur!
Que mes vœux, que ma crainte, et mon impatience,
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance!
Que je hâtais l'assaut si long-temps différé,
Cette heure de carnage, où, de sang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie!
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,

Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage;
Je l'apprends, et j'y vole. On demande un otage;
J'entre, je me présente ; on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Séide, au moment même, avant que ta présence
Vînt de mon désespoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur:
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie:
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur, et sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru;
Tout finissait pour moi, quand Séide a paru.

SÉIDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

PALMIRE.

C'est Zopire: il semblait touché de mes alarmes;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SÉIDE.

Le barbare se trompe; et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux),
Nous briserons ta chaîne, et tarirons tes larmes.

Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville, et le peuple à sa vue
N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur;
Au nom de Mahomet un grand dessein l'améne.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briserait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts:
Mais il est loin de nous, et nous sommes aux fers.

SCÈNE II.

PALMIRE, SÉIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance;
Le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance.

SÉIDE.

Lui?

PALMIRE.

Notre auguste père?

OMAR.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
« Ce favori du dieu qui préside aux batailles,
« Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
« Il s'est rendu des rois le maître et le soutien,

« Et vous lui refusez le rang de citoyen !
« Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
« Il vient vous protéger, mais sur-tout vous instruire:
« Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir. »
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranlaient: l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, et s'en faire un appui.
On l'assemble; j'y cours, et j'arrive avec lui:
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, et de sa noble élite;
Il entre, et sur ses pas chacun se précipite;
Chacun porte un regard, comme un cœur différent:
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème et le menace encore;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse, et l'adore.
Nous fesons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître et l'olive à la main:
La tréve est publiée, et le voici lui-même.

SCÈNE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, MORAD, AMMON[1], SÉIDE, PALMIRE, SUITE.

MAHOMET.

Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom;
Promettez, menacez; que la vérité régne;
Qu'on adore mon dieu, mais sur-tout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux!

SÉIDE.

O mon père! ô mon roi!
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit ne sait point me servir.
J'obéis à mon dieu; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! seigneur! pardonnez à son impatience.
Élevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentiments nous animent tous deux:
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux!

[1]* C'est à tort qu'on n'avait pas placé ici ce nom et le précédent, puisque ces deux personnages figurent dans cette scène. (L. D. B.)

Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière:
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur:
Que rien ne vous alarme et rien ne vous étonne.
Allez: malgré les soins de l'autel et du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.

(à Séide.)

Vous, suivez mes guerriers; et vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu, ne craignez que Zopire.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reste, brave Omar: il est temps que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course, et borner ma carrière:
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.

Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide?

OMAR.

Parmi tous ces enfants enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug, et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
De tous tes musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment, c'est assez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendresses?

MAHOMET.

Ah! connais mes fureurs et toutes mes faiblesses.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encensoir, et le sceptre, et les armes:
Ma vie est un combat, et ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité:
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse
Qui nourrit des humains la brutale mollesse:
Dans des sables brûlants, sur des rochers déserts,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs:

L'amour seul me console; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le dieu de Mahomet; et cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet, et lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits:
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire...

MAHOMET.

Est leur père: Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpents dangereux;
Déja sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes:
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vient; ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine, et les traits du courroux.
Observe tout, Omar, et qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiége cette porte.
Reviens me rendre compte, et voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCÈNE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde!

MAHOMET.

Approche, et puisque enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice;
Pour toi de qui la main séme ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parents, les mères et les filles;
Et la tréve pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est par-tout sur ta trace.
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix et m'annoncer un dieu?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains;
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,

Et je verrais leurs fronts attachés à la terre:
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet: nous sommes seuls; écoute:
Je suis ambitieux; tout homme l'est, sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et sur-tout par la guerre;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie:
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières:
J'apporte un joug plus noble aux nations entières:

J'abolis les faux dieux; et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie:
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi:
Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer!
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi! tout factieux qui pense avec courage
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux? quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,

Énerve le courage, et rend l'homme stupide;
La mienne éléve l'ame et la rend intrépide:
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans;
Va vanter l'imposture à Médine où tu régnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je régne à Médine:
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je puis te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous, cruel! ah! quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment, réponds-moi si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?
Réponds; est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire:
Tu pleures tes enfants, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Élevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfants dans tes fers! ils pourraient te servir!

MAHOMET.

Mes bienfesantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point sur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achéve, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers;
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophéte, et tomber à mes pieds:
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfants,
Les revoir, et mourir dans leurs embrassements,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie;
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET, seul.

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
Les secrets des tyrans me sont déja vendus.
Demain la tréve expire, et demain l'on t'arrête :
Demain Zopire est maître, et fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner :
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice ;
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne ; ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur :
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de temps.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire ;

Et j'ai besoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, et m'en laisse le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Séide.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, et te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;
Il sont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité;
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,
Un esprit amoureux de son propre esclavage:
La jeunesse est le temps de ces illusions.
Séide est tout en proie sux superstitions;
C'est un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même, oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De son maître offensé rival incestueux.

MAHOMET.

Je déteste Séide, et son nom seul m'offense;
La cendre de mon fils me crie encor vengeance:
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour;
Tu connais dans quel sang elle a puisé le jour.

Tu vois que dans ces lieux environnés d'abymes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits,
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice?
Quel sang a demandé l'éternelle justice?
Ne m'abandonne pas.

SÉIDE.

Dieu daigne m'appeler:
Mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible:
Je vais jurer à dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds serments ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trêve expire:
Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper:
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.

Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

SÉIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirais sa noblesse et son humanité;
Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue:
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux,
Soit que, dans ces moments où je t'ai rencontrée,
Mon ame tout entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, et chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus qu'il m'avait su séduire:
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE.

Ah! que le ciel en tout a joint nos destinées!
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

SÉIDE.

Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable,
Et le pontife roi, qui veille sur nos jours,

Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCÈNE II.

PALMIRE.

D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Séide?
Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, et cependant mon cœur
Éprouve à son nom même une secréte horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand dieu! de ce trouble où je suis;
Craintive je te sers, aveugle je te suis:
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noie!

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'est vous qu'à mon secours un dieu propice envoie,
Seigneur, Séide...

MAHOMET.

Eh bien! d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi?

PALMIRE.

O ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.

Quel prodige inouï! votre ame est interdite;
Mahomet est troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidéle?

PALMIRE.

Que dites-vous? surprise et tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Eh quoi! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, et consentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper; l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Séide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un et l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant, de nous-même ignoré,

Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchants, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne saurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?
Pourrais-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler:
Attendez les secrets que je dois révéler,
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Esclave de vos lois, soumise, à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent méne à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir!

MAHOMET.

Séide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

MAHOMET.

Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentiments secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts:

Je suis digne du moins de votre confiance.
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide:
Qu'il garde ses serments; qu'il soit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous:
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime;
Il voit en vous son roi, son père, son appui:
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son ame.

SCÈNE IV.

MAHOMET.

Quoi! je suis malgré moi confident de sa flamme!
Quoi! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur!
Père, enfants, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste et toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à-la-fois ma haine et mon amour.

SCÈNE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Enfin voici le temps et de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire:
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens:
Tout est désespéré si tu ne le préviens.
Le seul Séide ici te peut servir, sans doute;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obscur détour
Qui peut de ton palais conduire à son séjour;
Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole et des vœux chimériques.
Là Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut: il est né pour le crime:
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut; mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse;
Il sera furieux par excès de faiblesse.

MAHOMET.

Par les nœuds des serments as-tu lié son cœur?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les serments, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR, SÉIDE.

MAHOMET.

Enfant d'un dieu qui parle à votre cœur,
Écoutez par ma voix sa volonté suprême;
Il faut venger son culte, il faut venger dieu même.

SÉIDE.

Roi, pontife, et prophéte, à qui je suis voué,
Maître des nations, par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Éclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu!

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SÉIDE.

Ah! sans doute ce dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur.

De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez et frappez ; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort, et le dieu des armées.

SÉIDE.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre? et quel sang doit couler?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils ;
Le sang du plus cruel de tous mes ennemis,
De Zopire.

SÉIDE.

De lui! quoi! mon bras...

MAHOMET.

Téméraire,
On devient sacrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-même, et pour voir par leurs yeux!
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux?
Si malgré ses erreurs et son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie;
Si ce temple du monde est promis à ma loi;
Si dieu m'en a créé le pontife et le roi;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose :
Ibrahim, dont le bras docile à l'Éternel

Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Étouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne musulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt; Palmire était à vous :
Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux.
Lâche et faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez, sous mes fiers ennemis.

SÉIDE.

Je crois entendre dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
(à Omar.)
Ne l'abandonne pas; et, non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvements ouvre toujours les yeux.

SCÈNE VII.

SÉIDE.

Immoler un vieillard de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel
Y tombe sans défense, et son sang plaît au ciel.
Enfin dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice :
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.

Venez à mon secours, ô vous, de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas!
Ajoutez vos fureurs à mon zéle intrépide;
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCÈNE VIII.

ZOPIRE, SÉIDE.

ZOPIRE.

A mes yeux tu te troubles, Séide!
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide;
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La tréve a suspendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage:
Je ne t'en dis pas plus: mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asile unique.
Je réponds de tes jours; ils me sont précieux;
Ne me refuse pas.

SÉIDE.

O mon devoir! ô cieux!
Ah, Zopire! est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être;
Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être
Pour aimer à donner des soins compatissants
A des cœurs malheureux que l'on croit innocents.
Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes!

SÉIDE.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu!

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur, hélas! tu t'abandonnes!
Ton esprit, fasciné par les lois d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître;
Avec un joug de fer un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne;
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine?

SÉIDE.

Ah! je sens qu'à ce dieu je vais désobéir;
Non, seigneur, non; mon cœur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas! plus je lui parle, et plus il m'intéresse;
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur?
Quel es-tu? de quel sang les dieux t'ont-ils fait naître?

SÉIDE.

Je n'ai point de parents, seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi! tu ne connais point de qui tu tiens la vie?

SÉIDE.

Son camp fut mon berceau; son temple est ma patrie:
Je n'en connais point d'autre; et, parmi ces enfants
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père, aussi bien qu'à Palmire:
D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SÉIDE.

Eh! qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens, le sang va couler; je veux sauver le tien.

SÉIDE.

Juste ciel! et c'est moi qui répandrais le sien!
O serments! ô Palmire! ô vous, dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains; tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCÈNE IX.

ZOPIRE, SÉIDE, OMAR, SUITE.

OMAR, entrant avec précipitation.

Traître, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SÉIDE.

Où suis-je? ô ciel! où suis-je? et que dois-je résoudre?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Éternel.

SÉIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCÈNE X.

ZOPIRE.

Ah, Séide! où vas-tu? Mais il me fuit encore;
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCÈNE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

Lisez ce billet important,

Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide! qu'ai-je lu? Grands dieux! votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfants à ce sein paternel!
Ils vivent! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naissance!
Mes enfants! tendre espoir, que je n'ose écouter!
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiment confus, faut-il que je vous croie?
O mon sang! où porter mes larmes et ma joie?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvements[1];
Je cours, et je suis près d'embrasser mes enfants.
Je m'arrête, j'hésite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux, qui s'apaisent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils; dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

[1] * Ce vers et les trois suivants se passent à la représentation. (L. D. B.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand secret la trame est découverte ;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien ! que pense Hercide ?

OMAR.

Il paraît effrayé ;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible ; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure

On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez ; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas ; mais sitôt que Séide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Épaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre :
On n'a point de parents alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force, et ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit son unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras,
Sur la cendre des siens qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.
Mais déja l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.

Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois sa démarche égarée;
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.

SCÈNE II.

MAHOMET, OMAR, sur le devant, mais retirés de côté;
SÉIDE, dans le fond.

SÉIDE.

Il le faut donc remplir ce terrible devoir!

MAHOMET.

Viens, et par d'autres coups assurons mon pouvoir.

(Il sort avec Omar.)

SÉIDE, seul.

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute;
Mais quelle obéissance! ô ciel! et qu'il en coûte!

SCÈNE III.

SÉIDE, PALMIRE.

SÉIDE.

Palmire, que veux-tu? Quel funeste transport!
Qui t'améne en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE.

Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides;

Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à dieu, tu vas donc obéir?

SÉIDE.

O de mes sentiments souveraine adorée!
Parlez, déterminez ma fureur égarée;
Éclairez mon esprit, et conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi? Ce terrible prophéte
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interpréte?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même;
C'est tout ce que je sais; le doute est un blasphème:
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, est le vrai dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SÉIDE.

Il l'est, puisque Palmire et le croit et l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sais que trop que mon doute est un crime,
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et, tout fier de servir la céleste colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas:
Un autre dieu, peut-être, a retenu mon bras.

Du moins, lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la faiblesse!
Avec quelle grandeur, et quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité!
Que la religion est terrible et puissante!
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante;
Palmire, je suis faible, et du meurtre effrayé;
De ces saintes fureurs je passe à la pitié;
De sentiments confus un foule m'assiége:
Je crains d'être barbare, ou d'être sacrilége.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi! dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main;
J'en verse encor des pleurs de douleur et de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pousse et qui retient mes faibles volontés:
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines:
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes;
Mais, sans ce sacrifice à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé;
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire?

SÉIDE.

Le ciel et Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté?

SÉIDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SÉIDE.

Mais si le ciel l'ordonne?
Si je sers et l'amour et la religion?

PALMIRE.

Hélas!

SÉIDE.

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE.

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis...

SÉIDE.

Eh bien! pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SÉIDE.

Je t'entends; son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui? moi!

SÉIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu! quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

SÉIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix;

C'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SÉIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces moments sont affreux. Va, fuis ; cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophéte !
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SÉIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé ;
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui, mourir par tes mains ! tout mon sang s'est glacé.
Le voici, juste ciel !...

(Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.)

SCÈNE IV.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, sur le devant.

ZOPIRE, près de l'autel.

O dieux de ma patrie !
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,

C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux ! si d'un scélérat vous respectez le sort...

SÉIDE, à Palmire.

Tu l'entends qui blasphème?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort.
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière;
Que j'expire en leurs bras; qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentiments,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfants...

PALMIRE, à Séide.

Que dit-il ? ses enfants !

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore !
Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux !

SÉIDE.

Il court à ses faux dieux ! frappons.

(Il tire son poignard.)

PALMIRE.

Que vas-tu faire?
Hélas !

SÉIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré;
Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré !

Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, et ces errantes ombres?

PALMIRE.

Que dis-tu?

SÉIDE.

Je vous suis, ministres du trépas:
Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non; trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SÉIDE.

Il n'est plus temps; avançons: l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SÉIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du prophéte de dieu la voix se fait entendre;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre.
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien?

SÉIDE.

Au ciel adressez tous vos vœux [1].
Je vais frapper.

(Il sort, et va derrière l'autel où est Zopire.)

[1] * Au théâtre, on substitue à ce vers celui-ci:

Chère Palmire! au ciel adressez tous vos vœux.

(L. D. B.)

PALMIRE.

Je meurs ! O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'éléve !
D'où vient que tout mon sang malgré moi se souléve ?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide... hélas !...

SÉIDE revient d'un air égaré.

Où suis-je ? et quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi ! méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

SÉIDE.

Où sommes-nous ?

PALMIRE.

Eh bien ! cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

SÉIDE.

Que me dis-tu ?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie ?

SÉIDE.

Qui ? Zopire ?

PALMIRE.

Ah ! grand dieu ! dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.

Fuyons d'ici.

SÉIDE.

Je sens que mes genoux s'affaissent.

(Il s'assied.)

Ah! je revois le jour, et mes forces renaissent[1].
Quoi! c'est vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SÉIDE, se relevant.

Moi? je viens d'obéir...
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel! tu l'as voulu! peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable!
La nature a tracé dans ses regards mourants
Un si grand caractère, et des traits si touchants!...
De tendresse et d'effroi mon ame s'est remplie,
Et, plus mourant que lui, je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger.
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

[1]* Au lieu de ce vers on dit à la représentation:

PALMIRE.

Séide, ô ciel! Séide!

SÉIDE.

Ah! mes forces renaissent.

(L. D. B.)

SÉIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah! Palmire!...

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire!

SÉIDE *en pleurant.*

Ah! si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie
Pour m'appeler encore a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait!

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour, et du nœud qui nous lie.

SÉIDE.

Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle! sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler!
Hélas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue!

SÉIDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vue?

(Zopire paraît, appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.)

PALMIRE.

C'est cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SÉIDE.

Eh quoi! tu vas à lui?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister; elle entraîne mes sens.

ZOPIRE, avançant et soutenu par elle.

Hélas! servez de guide à mes pas languissants!

(Il s'assied.)

Séide, ingrat! c'est toi qui m'arraches la vie!
Tu pleures! ta pitié succède à ta furie!

SCÈNE V.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel! quels affreux objets se présentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide!... Ah! Phanor, est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystère!
Assassin malheureux, connaissez votre père!

SÉIDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SÉIDE.

Mon père?

ZOPIRE.

O ciel!

PHANOR.

Hercide est expirant:
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant:
S'il en est encor temps, préviens un parricide;
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible secret,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet:
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide est son fils, et frère de Palmire.

SÉIDE.

Vous!

PALMIRE.

Mon frère?

ZOPIRE.

O mes fils! ô nature! ô mes dieux!
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez sans doute. Ah! malheureux Séide!
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SÉIDE, *se jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnaissance, et ma religion;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE, à genoux, arrêtant le bras de Séide.

Ah, mon père ! ah, seigneur ! plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide ;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

SÉIDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtiments.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, en les embrassant.

J'embrasse mes enfants.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin ; je meurs, mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, et vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi ; mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la tréve rompue
Laissait à mes desseins une libre étendue :
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié ;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;
Mon sang va les conduire ; ils vont punir un traître.
Attendons ces moments.

SÉIDE.

Ah ! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas ;
Me punir, vous venger.

SCÈNE VI.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, PHANOR, OMAR,
SUITE.

OMAR.

Qu'on arrête Séide.
Secourez tous Zopire; enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel! quel comble du crime! et qu'est-ce que je vois?

SÉIDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SÉIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéissez.

PALMIRE.

Non; arrêtez. Perfide!

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protége; et son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre roi, madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grand dieu ! de tant d'horreurs que la mort me délivre !

(On emméne Palmire et Séide.)

ZOPIRE, à Phanor.

On les enléve ! O ciel ! ô père malheureux !
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déja le jour renaît ; tout le peuple s'avance ;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Quoi ! Séide est mon fils [1] !

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas !

O forfaits ! ô nature !... Allons , soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands dieux ! de tant de barbarie
Mes deux enfants que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

[1]* A la représentation, au lieu des quatre vers suivants, on finit cet acte par les quatre vers des variantes qui y correspondent. (L.D.B.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, OMAR; SUITE dans le fond.

OMAR.

Zopire est expirant, et ce peuple éperdu
Levait déja son front dans la poudre abattu.
Tes prophétes et moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici nous l'annonçons à ce peuple en fureur
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur:
Là nous en gémissons; nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la sérénité régne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée;
Osman la conduisait par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains!
Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie?

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli:
Séide va le suivre, et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Il est dans la prison, et bientôt il expire.
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir:
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Séide.
Le silence est encor sur sa bouche timide;
Son cœur toujours docile, et fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophéte, et roi dans ta patrie,
Palmire achévera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'améne à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, et revole en ces lieux.

SCÈNE II.

MAHOMET, PALMIRE, SUITE DE PALMIRE ET DE MAHOMET.

PALMIRE.

Ciel! où suis-je? ah, grand dieu!

MAHOMET.

Soyez moins consternée;
J'ai du peuple et de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux libre, heureuse, et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre; et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Séide et du reste étouffez la mémoire:
Vos premiers sentiments doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes lois, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je? quelles lois, ô ciel! et quels bienfaits!
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais!

Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand dieu! ce prophéte sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai!
Monstre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocents ont fait deux parricides;
De ma faible jeunesse infame séducteur.
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève; on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble et Médine, et l'Asie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie!
Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise, et soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes lois;
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentiments qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les serments, et les vœux que je fais!

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,

Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur...

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, SUITE.

OMAR.

On sait tout, Mahomet:
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit; la prison est forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut: une foule insensée,
Élevant contre toi ses hurlements affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Séide est à leur tête; et, d'une voix funeste,
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps, souillé de sang, est l'horrible signal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant: Je suis un parricide:
La douleur le ranime, et la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi.
On déteste ton dieu, tes prophétes, ta loi.
Ceux même qui devaient dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zéle enivrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
On n'entend que les cris de mort et de vengeance.

PALMIRE.

Achéve, juste ciel! et soutiens l'innocence.
Frappe.

MAHOMET, à Omar.

Eh bien ! que crains-tu ?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR, SA SUITE, d'un côté; SÉIDE ET LE PEUPLE, de l'autre; PALMIRE, au milieu.

SEIDE, un poignard à la main, mais déja affaibli par le poison.

Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuple, né pour me suivre, écoutez votre maître.

SÉIDE.

N'écoutez point ce monstre, et suivez-moi... Grands dieux !
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux !

(Il s'avance, il chancelle.)

Frappons... Ciel ! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE, courant à lui.

Ah, mon frère !
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père ?

SÉIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler?

(Il tombe entre les bras des siens.)

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zéle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, et qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu qui m'a confié sa parole et sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaissez son prophéte et sa loi,
Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère ! eh quoi ! sur eux ce monstre a tant d'empire !
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois:
Et toi, Séide, aussi !

SÉIDE, entre les bras des siens.

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible autant qu'involontaire;
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat; si dieu punit l'erreur,
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes:
Tremble; son bras s'essaie à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô dieu ! cette mort qui me suit !

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit;
Non; le poison sans doute...

MAHOMET, en l'interrompant, et s'adressant au peuple.

Apprenez, infidéles,
A former contre moi des trames criminelles:
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits
La nature et la mort ont entendu ma voix.
La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance;
La mort est, à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, et les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au pontife à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple apaiser ma colère.

(Le peuple se retire.)

PALMIRE, revenant à elle.

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié!
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reste de lumière.
O frère! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs!
Que je te suive au moins.

(Elle se jette sur le poignard de son frère.)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable

Réserve un avenir pour les cœurs innocents.
Tu dois régner; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur et tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords! ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice!
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
Père, enfants malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faiblesse, et sauve encor ma gloire:
Je dois régir en dieu l'univers prévenu;
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

FIN DU FANATISME.

VARIANTES

DU FANATISME*.

ACTE PREMIER.

V. 53. Édition de 1742:

On périt avec gloire...

V. 54. Éditions de 1742 et de 1752:

Vous fait si près du port exposer au naufrage.

ACTE DEUXIÈME.

V. 325*. Lettre à Formont, du 10 auguste 1741:

Pour ce grand attentat je réponds de Séide:
C'est le seul instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'approcher à toute heure et te venger de lui.
Tes autres favoris, pour remplir ta vengeance,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;
La jeunesse imprudente a plus d'illusions.
Séide est enivré de superstitions,
Jeune, ardent, dévoré du zèle qui l'inspire.

ACTE TROISIÈME.

Scène I. Édition de 1742:

SÉIDE.

Quoi! Zopire en secret demande à vous parler?

* Les corrections de Voltaire pour cette pièce sont innombrables. La plupart ont été faites pour l'édition de 1752; quelques unes sont plus récentes.

Dans quel temps, dans quel lieu, qu'a-t-il à révéler?
Le temps presse, dit-il.

PALMIRE.

Ah! demeure, Séide :
Crains les complots sanglants d'un sénat homicide.
Zopire nous trahit, on s'arme, on va frapper;
Le pontife l'a dit; il ne peut nous tromper;
Garde-toi de Zopire, évite sa présence.

SÉIDE.

Je verrais ce vieillard avec pleine assurance;
Mais mon devoir m'appelle, il lui faut obéir.
Je m'arrache à moi-même, et c'est pour t'obtenir.
Omar offre pour nous un secret sacrifice :
J'y vais parler à dieu, réclamer sa justice,
Lui jurer de mourir pour défendre sa loi,
Et mes seconds serments ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ces serments je ne suis point présente?
Si je t'accompagnais j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de nous consoler,
Ne parle que de sang déja prêt à couler,
Il m'avertit sur-tout de craindre pour Séide.

SÉIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin, comme otage, etc.

V. 48. Édition de 1752:

Ce jour tant souhaité me semble un jour d'horreur.

ACTE QUATRIÈME.

V. 140*. Lettre à d'Argental, du 19 janvier 1741 :

Si du fier Mahomet vous respectez le sort.

V. 141*. *Ibid :*

Tu l'entends? Il blasphème!

V. 145*. *Ibid :*

Si vous me conserviez mes malheureux enfants.

V. 287. Éditions de 1742 et de 1752 :

ZOPIRE.

Soutiens mes pas, allons ; j'espère encor punir
L'hypocrite assassin qui m'ose secourir ;
Ou du moins, en mourant, sauver de sa furie
Ces deux enfants que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

ACTE CINQUIÈME.

V. 187*. Lettre à d'Argental, du 19 janvier 1741, et anciennes éditions :

Périsse mon empire ! il est trop acheté.
Périssent Mahomet, son culte et sa mémoire !
(à Omar.)
Ah ! donne-moi la mort ; mais sauve au moins ma gloire ;
Délivre-moi du jour ; mais cache à tous les yeux
Que Mahomet coupable est faible et malheureux.

NOTES
DU FANATISME.

ACTE PREMIER.

v. 209. Ne sais-tu pas encore, homme faible et superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel?

J. B. Rousseau, ode I:

Celui devant qui le superbe
Paraît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe.

v. 213. Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Ces vers se trouvaient dans *Ériphile* (act. II, sc. I), d'où Voltaire en tira plusieurs tant pour cette tragédie que pour *Mérope* et *Sémiramis*.

ACTE DEUXIÈME.

Sc. v. «Cette scène est aussi sublime qu'elle est originale... Elle est fort supérieure, pour le fond des idées, le style, et l'intérêt, à la fameuse conversation de Pompée et de Sertorius. Le comble de la perfection est d'avoir soutenu Zopire devant Mahomet; ici la vertu tient tête au génie, qui ordinairement l'éclipse au théâtre comme dans le monde.» (La Harpe, *Comm.*)

v. 239. Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

C'est le mot de la maréchale d'Ancre à un de ses juges

qui lui demandait de quel charme elle s'était servie pour captiver l'esprit de la reine: *De l'ascendant que les ames fortes ont sur les esprits faibles.* (Édit. de Kehl.)

v. 245. Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.

« Le commentaire philosophique de ce vers pourrait contenir plus d'un volume; ceux qui pourraient le faire ne le feront pas; et ceux qui l'entendraient n'en ont pas besoin. » (La Harpe, *Comm.*)

v. 280. Ils vivraient! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne!

Racine (*Iphigénie*, act. V, sc. 6):

Elle vit! et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ACTE TROISIÈME.

v. 159. Un mortel venger Dieu!

« Un grand sens est renfermé dans ce peu de mots. C'est l'argument auquel les fanatiques ne répondront jamais. » (La Harpe, *Comm.*)

v. 177. Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.

« Quiconque parle ainsi est à coup sûr un fripon; et voilà ce qu'il importait d'apprendre aux hommes. » (La Harpe, *Comm.*)

v. 185. Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose.

Les musulmans croyaient avoir à la Mecque le tombeau d'Abraham. Le sacrifice d'Isaac est le premier assassinat ordonné par Dieu, dans nos livres.

On se contenta de la bonne volonté pour cette seule fois; mais c'était le premier pas, et cette tradition, une fois établie, donna aux fanatiques un prétexte pour obtenir davantage. Ils savaient bien que lorsqu'ils auraient déterminé

un furieux à lever le poignard, un ange ne viendrait pas lui arrêter le bras. (Édit. de Kehl.)

v. 214. Affermissez ma main saintement homicide.

On trouve dans le quatrième acte, v. 54 :

Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.

Cette expression est de Racine (*Athalie*, acte IV, sc. III) :

De leurs plus chers parents saintement homicides,

dit-il en parlant de *vingt mille Juifs égorgés pour un veau* par la main des lévites. Mais Racine, dans *Athalie*, employait son génie à consacrer ces saintes horreurs. (Édit. de Kehl.)

v. 241. Tu la connais bien peu puisque tu t'en étonnes.

C'est la seule bonne réponse à tous ceux qui croient ou font semblant de croire qu'il n'y a de vertu que parmi les hommes qui pensent comme eux. Ce vers renferme un sens profond. Un homme en effet qui pense que, pour avoir de la justice, de l'humanité, de la générosité, il faut croire une telle opinion spéculative, imaginer que dans un autre monde on sera payé de cette action, savoir même précisément comment on sera payé; un tel homme regarde nécessairement la vertu comme une chose peu naturelle à l'espèce humaine, ne connaît pas les véritables motifs qui inspirent les actions vertueuses aux ames nées pour la vertu. Enfin les bonnes actions qu'il a pu faire n'ont été inspirées que par des motifs étrangers, ou bien il n'a pas su démêler le principe de ses propres actions. Tel est le sens de ce vers, le plus philosophique, peut-être, et le plus vrai de la pièce. (Édit. de Kehl.)

v. 262. Son camp fut mon berceau ; son temple est ma patrie.

Racine (*Athalie*, act. II, sc. VII) :

Ce temple est mon pays ; je n'en connais point d'autre.

v. 266. Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.

« Ce rôle de Zopire peut être mis à côté de celui d'Alvarez. M. de Voltaire a l'avantage d'avoir peint sur la scène des ames pures et vertueuses plus souvent qu'aucun autre auteur, et d'avoir fait honorer la vieillesse, la vertu, et l'humanité. » (La Harpe, *Comm.*)

ACTE QUATRIÈME.

v. 249. J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

Dans *le Marchand de Londres,* drame de Lillo, Barnewell poignarde son oncle à l'instigation de sa maîtresse qu'il connaît depuis deux jours. L'imitation, quelle qu'elle soit, est d'un ordre bien supérieur à ce drame anglais.

v. 266. Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces moments.

« Il y a dans cet acte un mélange d'attendrissement et de terreur, qui est un des plus beaux effets dramatiques; si l'on peut comparer quelque chose à cette situation, c'est le cinquième acte de *Rodogune.* On pourrait donner de très bonnes raisons de préférence pour le quatrième acte de *Mahomet:* il n'est fondé sur aucune invraisemblance, au lieu que la situation d'Antiochus est achetée tout ce qu'elle peut valoir; l'on n'est qu'effrayé de l'incertitude terrible où est Antiochus entre sa mère et sa maîtresse; on est profondément affligé, étouffé de sanglots, en voyant Zopire et ses enfants sacrifiés aux artifices d'un scélérat. Joignez à cela la grande moralité qui résulte de *Mahomet*, au lieu qu'il ne résulte rien de *Rodogune;* nous ne parlons pas de la diction. » (La Harpe, *Comm.*)

FIN DES NOTES DU FANATISME.

MÉROPE,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES.

20 février 1743.

NOTICE

SUR LA TRAGÉDIE DE MÉROPE.

Voltaire, comme l'a dit Condorcet, « enrichit la scène d'un nouveau chef-d'œuvre, de *Mérope*, jusqu'ici la seule tragédie où des larmes abondantes et douces ne coulent point sur les malheurs de l'amour... Il avait avancé que la nature peut produire au théâtre des effets plus pathétiques et plus déchirants; et il le prouva dans *Mérope.* »

Avant cette belle tragédie, si digne d'admiration, le même sujet avait été traité, depuis Euripide, cinq fois en Italie, par Antoine Cavalerino, Jean-Baptiste Liviera, le comte Pomponius Torelli, Apostolo Zeno [1], et le comte Maffei. En France même nous avions eu le *Téléphonte*, qui fut joué en 1641 sur le théâtre du Palais-Royal; le *Téléphonte* de Gilbert, en 1643; celui de La Chapelle, en 1682; en 1701, l'*Amasis* de Chancel de La Grange. Depuis la *Mérope* de Voltaire, un M. Clément eut le courage de faire imprimer, en 1749, une tragédie de *Mérope:* quoique protégée par Fontenelle et par l'acteur Du Fresne, la pièce fut refusée par les comédiens, et elle devait l'être.

La composition dramatique de Voltaire était fort avancée au commencement de 1736; elle était termi-

[1] La pièce de Zeno est un opéra.

née dans les premiers mois de 1738[1], et même dès l'année précédente[2]. Au mois d'auguste de la même année, Voltaire écrivait à Frédéric qu'il venait de réformer beaucoup sa *Mérope*, qui devenait toute française, après avoir commencé par être une sorte d'imitation de la pièce italienne de Maffei : c'est aussi ce qu'il dit[3] à Pont-de-Veile, en lui annonçant qu'il avait refait la valeur de quatre nouveaux actes et qu'il continuait d'y travailler encore.

Jouée le 20 février 1743, elle fut, dit le rédacteur du *Mercure*, « reçue du public, et par une très nombreuse et très illustre assemblée, non seulement avec un applaudissement général, mais même avec transport. On ne saurait guère appeler autrement les démonstrations sans bornes que chaque spectateur a données de sa satisfaction. »

Ainsi le succès de *Mérope* fut complet. Il est à propos de remarquer que ce fut à la première représentation de cette tragédie que l'on introduisit l'usage de demander l'auteur des pièces qui ont un grand succès[4]. A cet honneur nouveau le parterre en joignit un autre : il invita la jeune duchesse de Villars à embrasser Voltaire, qui se trouvait dans la loge de la maréchale.

[1] Lettre à Frédéric, 17 juin 1738.

[2] Lettre à Formont, 23 décembre de la même année.

[3] Le 10 mai 1738.

[4] Voici ce que dit à ce sujet Palissot dans sa Préface de *Mérope* : « Au troisième acte, à l'instant où Mérope, croyant venger son fils, « est prête à l'immoler ; à l'instant où Narbas l'arrête, le public ap- « pela l'auteur à grands cris, et ne permit d'achever la représentation « qu'après qu'il se fut montré pour jouir de cet hommage. »

Mérope ne réussit pas moins à la cour, où elle fut représentée le 7 mars suivant.

Cette belle tragédie était trop bien accueillie pour n'être point parodiée ; elle le fut dès le 2 mars, sous le titre de *Marotte,* à l'Opéra-Comique, qui la reproduisit le 26 février 1744 avec la dénomination de l'*Enfant Trouvé.*

Le triomphe de Voltaire fit éclore beaucoup de petits vers, que l'on trouve dans le *Mercure*, adressés les uns aux actrices qui avaient fait valoir les beautés de la pièce [1], les autres à l'auteur, que l'on appelait

Rival d'Homère et de Virgile,
Restaurateur de l'art d'Eschyle [2].

Imprimée avec divers opuscules de Voltaire, *Mérope* parut, en 1744, chez Prault. Bientôt après elle fut traduite dans diverses langues, entre autres en vers hollandais, en 1746, par Jean Feitama, neveu du traducteur d'*Alzire.*

Chancel de La Grange était trop blessé de la réussite de *Mérope*, qui fesait retirer son *Amasis*, pour n'être pas indisposé contre Voltaire ; aussi en 1756 il fit imprimer dans le *Journal Étranger* [3] une lettre à Fréron sur Mérope. Long-temps auparavant, et même avant que la tragédie de Voltaire fût imprimée, Aubert de La Chesnaye avait mis au jour une « Lettre à M. le

[1] Mademoiselle Du Mesnil, chargée du rôle de Mérope ; mademoiselle Clairon, de celui d'Isménie.

[2] Épître de La Sorinière, datée du 10 mars 1743, insérée dans le *Mercure* de février 1744.

[3] Auguste 1756, page 234.

marquis de *** sur la Mérope de M. de Voltaire, » laquelle avait aussi pour objet celle de Maffei[1].

Piron, poëte du second ordre mais qui se croyait du premier, doué d'un esprit plus vif qu'agréable, croyant probablement qu'en sa qualité de compatriote de Crébillon il devait s'affliger des succès de Voltaire, ne manquait guère à chacun de ces triomphes de lui assener quelque grosse épigramme. *Mérope* ne fut pas plus épargnée que les autres chefs-d'œuvre du grand poëte dont Piron s'estimait pour le moins l'égal[2].

Palissot trouvait *Mérope*, « traitée avec la noble simplicité des tragédies grecques, l'ouvrage le plus parfait de Voltaire. »

« Considérée sous le rapport du style, *Mérope*, dit La Harpe, est sans contredit ce que Voltaire a écrit de plus parfait.... Ici le poëte ne prend jamais la place du personnage; et, à l'égard des vers, jamais il ne s'est plus approché de la pureté, de l'élégance et de l'harmonie de Racine. Il y a des scènes entières où, de même que dans Racine, la critique la plus rigide ne découvre que des beautés et n'aperçoit pas un défaut. » Il ajoute : « Je ne crois pas que l'on trouvât dans *Mérope* douze vers faibles. »

[1] Paris, 1743, in-8°. L'abbé Desfontaines ne manqua pas de critiquer *Mérope*. La Harpe, dans son *Lycée*, rappelle et réfute l'injuste attaque de ce folliculaire, dans laquelle il remarque qu'il y a autant d'inepties que de mots.

[2] Beaucoup d'ignobles libelles furent répandus contre l'auteur de *Mérope*. On porta même le cynisme de l'impudence jusqu'à parodier ainsi contre lui les deux derniers vers du deuxième acte :

Quand on a tout pillé, quand on n'a plus d'espoir,
Écrire est un opprobre, et se taire un devoir.

« Plusieurs causes peuvent avoir concouru à la perfection de cet ouvrage, où le talent de l'auteur paraît dans sa plus grande maturité. D'abord la simplicité du sujet, le premier où, depuis *Athalie*, on se fût passé d'amour, commandait en même temps les plus grands efforts dans l'exécution, et la plus grande simplicité dans le style. Un écrivain tel que Voltaire ne pouvait pas se méprendre à cette analogie nécessaire... Cet esprit flexible, occupé long-temps d'un sujet ancien, se rapprocha plus qu'ailleurs de la manière des tragiques grecs, sut profiter de leur naturel heureux qu'il avait goûté dans Maffei; et, quand celui-ci outrait leurs défauts en imitant leur simplicité, Voltaire sut se garantir de ce mélange. De tant de secours joints à un si grand talent, il est résulté un des plus beaux modèles de l'art, une tragédie qui est du très petit nombre de celles où l'on ait été aussi près de la dernière perfection qu'il soit donné à l'esprit humain d'y arriver. »

Louis DU BOIS.

LETTRE
DU P. TOURNEMINE,
JÉSUITE,
AU P. BRUMOI[1],
SUR LA TRAGÉDIE DE MÉROPE.

Je vous renvoie, mon révérend père, *Mérope*, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir; j'ai pris le temps de la lire avec attention. Quelque succès que lui donne le goût inconstant de Paris, elle passera jusqu'à la postérité comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. Aristote, ce sage législateur du théâtre, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. Euripide l'avait traité; et nous apprenons d'Aristote que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse Athènes le *Cresphonte* d'Euripide, ce peuple, accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques, était frappé, saisi, transporté, d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute. Le *Cresphonte* d'Euripide est

[1] Brumoi est auteur d'une assez bonne traduction du théâtre des Grecs, qu'il fit imprimer en 1730. Elle eut beaucoup de succès, et le méritait. Cet ouvrage a été fort augmenté depuis. (L. D. B.)

perdu[1]. M. de Voltaire nous le rend. Vous, mon père, qui nous avez donné en français Euripide tel qu'il charmait la Gréce, vous avez reconnu dans la *Mérope* de notre illustre ami la simplicité, le naturel, le pathétique d'Euripide. M. de Voltaire a conservé la simplicité du sujet: il l'a débarrassé non seulement d'épisodes superflus, mais encore de scènes inutiles. Le péril d'Égisthe occupe seul le théâtre. L'intérêt croît de scène en scène jusqu'au dénouement, dont la surprise est ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'Alcide. Tout se passe sur le théâtre comme il se passa dans Messène. Les coups de théâtre ne sont point des situations forcées, dont le merveilleux choque la vraisemblance; ils naissent du sujet: c'est l'événement historique vivement représenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la scène où Narbas arrive au moment que Mérope va immoler son fils qu'elle croit venger? dans la scène où elle ne peut sauver son fils d'une mort inévitable qu'en le fesant connaître au tyran? Le cinquième acte égale ou surpasse le peu de cinquièmes actes excellents qu'on a vus sur le théâtre. Tout se passe hors du théâtre; et l'auteur a transporté, ce semble, toute l'action sur le théâtre avec un art admirable. La narration d'Isménie n'est pas de ces narrations étudiées, hors-d'œuvre, où l'esprit brille à contre-temps, qui ralentissent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle est toute action. Le trouble d'Is-

[1] * Il en reste quelques fragments. Le Cresphonte de la tragédie grecque est fils de Mérope: c'est le même que Maffei et Voltaire ont nommé Égisthe. Le fils de Mérope au surplus est appelé Æpytus par Apollodore, et Téléphon par Hygin. (L. D. B.)

ménie peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la versification : le poëte, admirable versificateur, s'est surpassé ; jamais sa versification ne fut plus belle et plus claire. Tous ceux qu'un zéle raisonnable anime contre la corruption des mœurs, qui souhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient, qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons surpassés dans plusieurs perfections de la poésie dramatique, nous eussions plus de soin d'atteindre à sa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs : tous ceux qui pensent si raisonnablement doivent être charmés de voir un aussi grand poëte, un poëte aussi accrédité que le fameux Voltaire, donner une tragédie sans amour*.

Il n'a point hasardé imprudemment une entreprise si utile ; aux sentiments de l'amour, il substitue des sentiments vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on soit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il est cependant vrai (et nous l'avons souvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réussi ne doivent pas leurs succès aux scènes amoureuses. Au contraire, tous les connaisseurs habiles soutiennent que la galanterie romanesque a dégradé notre théâtre, et aussi nos meilleurs poëtes. Le grand Corneille l'a senti ; il souffrait avec peine la servitude où le réduisait le mauvais goût dominant : n'osant encore bannir du théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux ; il ne lui a permis ni bassesse ni fai-

* La première édition avait pour épigraphe :

« Hoc legite, austeri : crimen amoris abest. »

blesse; il l'a élevé jusqu'à l'héroïsme, aimant mieux passer le naturel que de s'abaisser à un naturel trop tendre et contagieux.

Voilà, mon révérend père, le jugement que votre illustre ami demande; je l'ai écrit à la hâte, c'est une preuve de ma déférence; mais l'amitié paternelle, qui m'attache à lui depuis son enfance, ne m'a point aveuglé. J'ai l'honneur d'être avec les sentiments que vous connaissez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entièrement à vous,

TOURNEMINE, JÉSUITE.

Ce 23 décembre 1738.

LETTRE

A M. LE MARQUIS SCIPION MAFFEI[1],

AUTEUR DE LA MÉROPE ITALIENNE,

ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES CÉLÈBRES.

MONSIEUR,

Ceux dont les Italiens modernes et les autres peuples ont presque tout appris, les Grecs et les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis et aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la *Mérope* française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux-arts, et les inventeurs de quelques uns, furent les premiers qui, sous les yeux de Léon X, firent renaître la tragédie; et vous êtes le premier, monsieur, qui dans ce siècle

[1]* Francesco-Scipione Maffei, né à Vérone le 1er juin 1675, mort le 11 février 1755; poëte, littérateur, archéologue. Sa *Mérope* fut imprimée à Modène en 1713, 1 vol. in-4°. Elle fut depuis réimprimée fréquemment, et traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Il en existe trois traductions en français suivant l'auteur de la *Bibliothéque des Théâtres*. Le savant Fréret est auteur de la seconde de ces versions, qui parut en 1718, avec le texte italien; 1 volume in-12.

(L. D. B.)

où l'art des Sophocle commençait à être amolli par des intrigues d'amour souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage et le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, et où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'*Athalie:* c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre; c'est celui de la poésie; c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit pas introduit; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, et par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, et cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant et plus tragique que celui d'*Athalie;* et si notre admirable Racine a mis plus d'art, de poésie, et de grandeur, dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'Alexandre (et il faut de tels précepteurs aux rois), Aristote, cet esprit si éten-

du, si juste, et si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain, Aristote, dans sa *Poétique* immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de Mérope et de son fils était le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. Plutarque dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vieillard qui devait arrêter le bras de Mérope n'arrivât pas assez tôt. Cette piéce, qu'on jouait de son temps, et dont il nous reste très peu de fragments, lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'Euripide; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'Euripide, quoique en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès: peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet simple d'ornements étrangers. C'était la Vénus toute nue de Praxitèle qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel et au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, et à s'élever même fort au-dessus de celui de la Grèce, par le génie de P. Corneille, le cardinal de Richelieu, qui recherchait toute sorte

de gloire, et qui avait fait bâtir la salle des spectacles du Palais-Royal pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessin, y fit jouer une *Mérope* sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon; le reste était de Colletet, de Bois-Robert, de Desmarets, et de Chapelain; mais toute la puissance du cardinal de Richelieu ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; et tout ce qu'il pouvait et devait faire, c'était d'encourager le grand Corneille.

M. Gilbert, résident de la célèbre reine Christine, donna en 1643 sa *Mérope,* aujourd'hui non moins inconnue que l'autre. Jean de La Chappelle[1], de l'Académie française, auteur d'une *Cléopâtre* jouée avec quelque succès, fit représenter sa *Mérope*[2] en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage,

[1] * Ce La Chappelle, auteur de plusieurs tragédies, mourut le 29 mai 1723, âgé de soixante-sept ans. (L. D. B.)

[2] * La tragédie dont il s'agit avait pour titre *Téléphonte,* et non pas *Mérope*. Elle fut jouée, pour la première fois, le 26 décembre 1682. La pièce de Gilbert était aussi intitulée *Téléphonte*. C'est de 1642 qu'il faut dater sa première représentation. (L. D. B.)

c'était en effet le défaut de génie, et la froideur de la versification; car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile et le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, et le versifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poëtes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701, M. de La Grange fit jouer son *Amasis,* qui n'est autre chose que le sujet de *Mérope* sous d'autres noms : la galanterie règne aussi dans cette pièce, et il y a beaucoup plus d'incidents merveilleux que dans celle de La Chappelle; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt; elle est écrite avec plus de chaleur et de force : cependant elle n'eut pas d'abord un succès éclatant,

et habent sua fata libelli.

Mais depuis elle a été rejouée avec de très grands applaudissements, et c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant et après *Amasis,* nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à-peu-près semblables, dans lesquelles une mère va venger la mort de son fils sur son propre fils même, et le reconnaît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous

étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante, mais rarement vraisemblable, dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi, tandis qu'un autre personnage arrive dans l'instant même, et lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réussir, du moins pour un temps, le *Camma* de Thomas Corneille.

Mais de toutes les piéces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour, ou plutôt de galanterie ; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, monsieur, que cette malheureuse coutume d'accabler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie soit due à Racine, comme on le lui reproche en Italie ; c'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique : elle est le fondement de toutes ses piéces ; elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentiments, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide ; et s'il est tragique, il doit régner seul : il n'est pas fait pour la seconde place. C'est Rotrou, c'est le grand Corneille même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont presque tou-

jours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes qui, n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du théâtre; et si vous demandez pourquoi on joue si peu de pièces de Pierre Corneille, n'en cherchez point ailleurs la raison; c'est que, dans la tragédie d'*Othon*,

Othon à la princesse a fait un compliment
Plus en homme de cour qu'en véritable amant...
Il suivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.
Camille semblait même assez de cet avis;
Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis...
(Acte II, sc. I, vers 27 et 37.)

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint? a-t-elle été facile?
(Acte II, sc. I, vers I.)

C'est que, dans *Pompée*, l'inutile Cléopâtre dit que César

Lui trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.
(Acte II, sc. I.)

C'est que César demande à Antoine s'il a vu

cette reine adorable?

et qu'Antoine répond,

Oui, seigneur, je l'ai vue; elle est incomparable.
(Acte III, sc. III.)

C'est que, dans *Sertorius*, le vieux Sertorius même

est amoureux à-la-fois par politique et par goût, et dit :

> J'aime ailleurs : à mon âge il sied si mal d'aimer,
> Que je le cache même à qui m'a su charmer...
> (Acte I, sc. II.)

> Et que d'un front ridé les replis jaunissants
> Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.
> (Acte II, sc. I.)

C'est que dans *OEdipe* Thésée débute par dire à Dircé :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.
> (Acte I, sc. I.)

Enfin, c'est que jamais un tel amour ne fait verser de larmes ; et quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, monsieur, que ce que tous les connaisseurs, les véritables gens de goût, se disent tous les jours en conversation ; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on pense, et ce que personne n'ose imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits ; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, et j'ajoute que je respecte plus Corneille, et que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre que ceux qui le louent au hasard de ses défauts.

On a donné une *Mérope* sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore? Mais depuis le règne de Charles II, l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre; et il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené, et traité de même, est encore le défaut le moins monstrueux de la *Mérope* anglaise. Le jeune Égisthe, tiré de sa prison par une fille d'honneur amoureuse de lui, est conduit devant la reine, qui lui présente une coupe de poison et un poignard, et qui lui dit: « Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à « tuer ta maîtresse. » Le jeune homme boit, et on l'emporte mourant. Il revient, au cinquième acte, annoncer froidement à Mérope qu'il est son fils, et qu'il a tué le tyran. Mérope lui demande comment ce miracle s'est opéré: « Une amie de la fille « d'honneur, répond-il, avait mis du jus de pavot, « au lieu de poison, dans la coupe. Je n'étais qu'en- « dormi quand on m'a cru mort; j'ai appris, en « m'éveillant, que j'étais votre fils, et sur-le-champ « j'ai tué le tyran. » Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue: mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée? N'est-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'est pas encore épuré? Il semble que la même cause qui prive les Anglais du génie de la peinture et de la musique

leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette île, qui a produit les plus grands philosophes de la terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux-arts; et si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellents citoyens Addison et Pope, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût et de littérature.

Mais tandis que le sujet de *Mérope* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-temps qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seizième siécle, qui sera fameux dans tous les siécles, le comte Torelli avait donné sa *Mérope* avec des chœurs. Il paraît que si M. de La Chappelle a outré tous les défauts du théâtre français, qui sont l'air romanesque, l'amour inutile, et les épisodes, et que si l'auteur anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence, et l'absurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui sont le vide d'action et la déclamation. Enfin, monsieur, vous avez évité tous ces écueils; vous qui avez donné à vos compatriotes des modéles en plus d'un genre, vous leur avez donné dans votre *Mérope*[1] l'exemple d'une tragédie simple et intéressante[2].

[1] * Notre jésuite La Sante s'exprimait ainsi, en 1728, dans une de ses harangues latines : « *Dent Itali, dent sæpe tragœdias, qualis illa* Mérope, *cujus pater est Maffeius, Minerva mater, nutrix Melpomene : famæ plausui adjungemus plausum*, etc. etc. (L. D. B.)

[2] * Becelli, éditeur du *Théâtre de Maffei*, mettait sa *Mérope* au-

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers ; au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla lorsque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733 ; je m'aperçus qu'en aimant l'auteur je me sentais encore plus d'inclination pour l'ouvrage : mais, quand je voulus y travailler, je vis qu'il était absolument impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive : nous sommes peut-être des sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons supporter cet air naïf et rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune Égisthe fesant présent de son anneau à celui qui l'arrête, et qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hasarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous

dessus de toutes les tragédies anciennes et modernes, italiennes et étrangères. Ces exagérations sont familières à la plupart des éditeurs et des commentateurs. (L. D. B.)

empêcheraient de représenter le tyran de Mérope, l'assassin de son époux et de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oserais pas faire dire par Mérope au tyran: « Pourquoi donc ne m'avez-vous « pas parlé d'amour auparavant, dans le temps « que la fleur de la jeunesse ornait encore mon « visage ? » Ces entretiens sont naturels ; mais notre parterre, quelquefois si indulgent, et d'autres fois si délicat, pourrait les trouver trop familiers, et voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffrirait pas non plus que Mérope fît lier son fils sur la scène à une colonne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot et la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettraient encore moins que la confidente de Mérope engageât le jeune Egisthe à dormir sur la scène, afin de donner le temps à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art, et ces traits sont bien différents à Paris et à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces diffé-

rences que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune Cresphonte, et qui lui prend sa bague, lui dit :

« . . . . Or dunque in tuo paese i servi
« Han di coteste gemme? Un bel paese
« Fia questo tuo ; nel nostro una tal gemma
« Ad un dito regal non sconverrebbe. »

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite, parceque le temps qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

Les esclaves, chez vous, portent de tels joyaux!
Votre pays doit être un beau pays sans doute;
Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser après vingt ans l'assassin reconnu de sa famille :

« La donna, come sai, ricusa e brama. »
La femme, comme on sait, nous refuse et desire.

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage :

« . . . . Dissimulato in vano
« Soffre di febbre assalto : alquanti giorni
« Donare è forza a rinfrancar suoi spirti. »

On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre;
Accordez quelque temps pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième acte, le vieillard Polydore demande à un homme de la cour de Mérope qui il est. Je suis Eurisès, le fils de Nicandre, répond-il. Polydore alors, en parlant de Nicandre, s'exprime comme le Nestor d'Homère:

« . . . . Egli era umano
« E liberal; quando appariva, tutti
« Faceangli onor. Io mi ricordo ancora
« Di quando ei festeggiò con bella pompa
« Le sue nozze con Silvia, ch' era figlia
« D'Olimpia et di Glicon fratel d'Ipparco.
« Tu dunque sei quel fanciullin che in corte
« Silvia condur solea quasi per pompa?
« Parmi l' altr' jeri. O quanto siete presti,
« Quanto mai v' affrettate, o giovinetti,
« A farvi adulti, ed a gridar tacendo,
« Che noi diam loco! »

O qu'il était humain! qu'il était libéral!
Que, dès qu'il paraissait, on lui fesait d'honneur!
Je me souviens encor du festin qu'il donna,
De tout cet appareil, alors qu'il épousa
La fille de Glicon et de cette Olympie,
La belle-sœur d'Hipparque. Eurisès, c'est donc vous?
Vous, cet aimable enfant, que si souvent Silvie
Se fesait un plaisir de conduire à la cour?
Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte!
Que vous croissez, jeunesse! et que, dans vos beaux jours,
Vous nous avertissez de vous céder la place!

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond:

« . . . . Oh! curioso
« Punto i' non son: passò stagione: assai

« Veduti ho sacrificj. Io mi ricordo
« Di quello ancora quando il re Cresfonte
« Incominciò a regnar. Quella fu pompa!
« Ora più non si fanno a questi tempi
« Di cotai sacrificj. Più di cento
« Fur le bestie svenate : i sacerdoti
« Risplendean tutti, ed ove ti volgessi
« Altro non si vedea che argento ed oro. »

. . . . Je suis sans curiosité.
Le temps en est passé; mes yeux ont assez vu
De ces apprêts d'hymen, et de ces sacrifices.
Je me souviens encor de cette pompe auguste,
Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
Du règne de Cresphonte. Ah! le grand appareil!
Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
Plus de cent animaux y furent immolés;
Tous les prêtres brillaient; et les yeux éblouis
Voyaient l'argent et l'or par-tout étinceler.

Tous ces traits sont naïfs, tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, et aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes; mais Paris et notre parterre veulent une autre espéce de simplicité. Notre ville pourrait même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes; car enfin il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des piéces de théâtre, dans cette première ville de la Gréce, que dans quatre fêtes solennelles, et Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens,

et notre ville est peuplée de près de huit cent mille habitants, parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, et qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pu, dans votre tragédie, traduire cette élégante et simple comparaison de Virgile,

> « Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
> « Amissos queritur fœtus... »
> (*Georg.* IV, v. 511.)

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique : tant nous avons affaire à un maître dur, qui est le public.

> « Nescis, heu ! nescis dominæ fastidia Romæ...
> « Et pueri nasum rhinocerotis habent. »
> (Martial, I, 4.)

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison ; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce soient les héros qui parlent, et non le poëte : et notre public pense que, dans une grande crise d'affaires, dans un conseil, dans une passion violente, dans un danger pressant, les princes, les ministres, ne font point de comparaisons poétiques.

Comment pourrais-je encore faire parler souvent ensemble des personnages subalternes? Ils servent chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs; ce sont les avenues d'un beau palais: mais notre public impatient veut en-

trer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile qu'elle est depuis long-temps rassasiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême sévérité réprouve, combien de beautés je regrettais! combien me plaisait la simple nature, quoique sous une forme étrangère pour nous! Je vous rends compte, monsieur, d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre* en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Mérope* nouvelle; je l'ai donc faite différemment, mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de son pays.

Ma *Mérope* fut achevée au commencement de 1739, à-peu-près telle qu'elle est aujourd'hui.

* M. de Voltaire ne s'était d'abord proposé que de traduire la *Mérope* italiennne ; il avait même commencé cette traduction, dont voici les premiers vers :

« Sortez, il en est temps, du sein de ces ténèbres :
« Montrez-vous ; dépouillez ces vêtements funèbres,
« Ces tristes monuments, l'appareil des douleurs :
« Que le bandeau des rois puisse essuyer vos pleurs;
« Que dans ce jour heureux les peuples de Messène
« Reconnaissent dans vous mon épouse et leur reine.
« Oubliez tout le reste, et daignez accepter
« Et le sceptre et la main qu'on vient vous présenter. »

D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre; mais la raison qui m'en éloignait le plus était la crainte de la faire paraître après d'autres piéces heureuses, dans lesquelles on avait vu depuis peu le même sujet sous des noms différents. Enfin j'ai hasardé ma tragédie, et notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet: les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque peintre; c'est une espéce de concours qui sert à-la-fois à perfectionner l'art, et à augmenter les lumières du public.

Si la *Mérope* française a eu le même succès que la *Mérope* italienne, c'est à vous, monsieur, que je le dois; c'est à cette simplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui, dans votre ouvrage, m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurais souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens et des Anglais, employer l'heureuse facilité des vers blancs, et je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage de Ruccellai:

« Tu sai pur che l' imagin della voce
« Che risponde dai sassi, ov' Eco alberga,

« Sempre nemica fu del nostro regno,
« E fu inventrice delle prime rime[1]. »

Mais je me suis aperçu, et j'ai dit, il y a long-temps, qu'une telle tentative n'aurait jamais de succès en France, et qu'il y aurait beaucoup plus de faiblesse que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation française. Notre poésie n'a aucune des libertés de la vôtre, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédés de plus de trois siècles dans cet art si aimable et si difficile.

Je voudrais, monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connaissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'histoire! non pas dans cette science vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde; science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit: je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute et de préjugé en préjugé,

[1] * Traduction. Ne sais-tu donc pas que l'image de la voix, qui répond du sein des rochers où Écho se retire, fut toujours l'ennemie de notre empire, et qu'elle inventa les premières rimes?

(L. D. B.)

les effets des passions des hommes, qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un savoir mal entendu, ont causé de maux, et qui suit sur-tout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, et ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par-là que l'histoire m'est précieuse, et elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs et de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, et que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription : AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT ; inscription aussi belle en son genre que celle qu'on lit à Montpellier : A LOUIS XIV APRÈS SA MORT [1].

Daignez ajouter, monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

[1] * Ces mots français offrent le sens principal et non les expressions de l'inscription latine placée en 1717 au pied de la statue équestre de Louis XIV à Montpellier :

LVDOVICO · MAGNO ·
COMITIA · OCCITANIAE ·
INCOLVMI · VOVERE ·
EX · OCULIS · SVBLATO · POSVÊRE ·

(L. D. B.)

LETTRE

DE M. DE LA LINDELLE[1]

A M. DE VOLTAIRE.

Vous avez eu la politesse de dédier votre tragédie de *Mérope* à M. Maffei, et vous avez rendu service aux gens de lettres d'Italie et de France, en remarquant, avec la grande connaissance que vous avez du théâtre, la différence qui se trouve établie entre les bienséances de la scène française et celles de la scène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, et les ménagements que vous avez eus pour M. Maffei, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi, qui n'ai en vue que la vérité, et le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que pense le public éclairé, et ce que vous ne pouvez vous empêcher de penser vous-même.

L'abbé Desfontaines avait déja relevé[2] quelques

[1]* Pseudonyme de Voltaire. (L. D. B.)

[2]* *Observations sur les Écrits modernes:* Lettre LVIII, 14 avril 1736; et antérieurement dans le *Nouvelliste du Parnasse*, et dans la *Lettre d'un Comédien français*, qui parut en 1728 au sujet d'un ouvrage de Riccoboni. (L. D. B.)

fautes palpables de la *Mérope* de M. Maffei ; mais, à son ordinaire, avec plus de grossièreté que de justesse, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaises. Ce satirique décrié n'avait ni assez de connaissance de la langue italienne, ni assez de goût, pour porter un jugement sain et exempt d'erreur.

Voici ce que pensent les littérateurs les plus judicieux que j'ai consultés en France et delà les monts. La *Mérope* leur paraît sans contredit le sujet le plus touchant et le plus vraiment tragique qui ait jamais été au théâtre ; il est fort au-dessus de celui d'*Athalie*, en ce que la reine Athalie ne veut pas assassiner le petit Joas, et qu'elle est trompée par le grand-prêtre qui veut venger sur elle des crimes passés ; au lieu que, dans la *Mérope*, c'est une mère qui, en vengeant son fils, est sur le point d'assassiner ce fils même, son amour et son espérance. L'intérêt de *Mérope* est tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie* : mais il paraît que M. Maffei s'est contenté de ce que présente naturellement son sujet, et qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1° Les scènes souvent ne sont point liées, et le théâtre se trouve vide ; défaut qui ne se pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2° Les acteurs arrivent et partent souvent sans raison ; défaut non moins essentiel.

3° Nulle vraisemblance, nulle dignité, nulle bienséance, nul art dans le dialogue, et cela dès la première scène, où l'on voit un tyran raisonner paisiblement avec Mérope, dont il a égorgé le mari et les enfants, et lui parler d'amour: cela serait sifflé à Paris par les moins connaisseurs.

4° Tandis que le tyran parle d'amour si ridiculement à cette vieille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre: mais on ne sait point, dans le cours de la pièce, qui ee jeune homme a tué. Il prétend que c'est un voleur qui voulait lui prendre ses habits. Quelle petitesse! quelle bassesse! quelle stérilité! Cela ne serait pas supportable dans une farce de la foire.

5° Le barigel, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prevôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau; ce qui fait une scène du plus bas comique, laquelle est écrite d'une manière digne de la scène.

6° La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué est son fils. Il est pardonnable à une mère de tout craindre, mais il fallait à une reine mère d'autres indices un peu plus nobles.

7° Au milieu de ces craintes, le tyran Polyphonte raisonne de son prétendu amour avec la suivante de Mérope. Ces scènes froides et indécentes, qui ne sont imaginées que pour remplir

un acte, ne seraient pas souffertes sur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, monsieur, de remarquer modestement une de ces scènes, dans laquelle la suivante de Mérope prie le tyran de ne pas presser les noces, parceque, dit-elle, sa maîtresse a un assaut de fièvre: et moi, monsieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaisseurs, qu'un tel dialogue et une telle réponse ne sont dignes que du théâtre d'Arlequin.

8° J'ajouterai encore que, quand la reine, croyant son fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, et le déchirer avec les dents, elle parle en cannibale plus encore qu'en mère affligée, et qu'il faut de la décence par-tout.

9° Égisthe, qui a été annoncé comme un voleur, et qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, est encore pris pour un voleur une seconde fois; il est mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend sa défense. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, et, avant de le tuer, elle l'interroge. Égisthe lui dit que son père est un vieillard; et à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Ne voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis, et de soupçonner qu'Égisthe pourrait bien être son fils? ne voilà-t-il pas un indice bien marqué? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? Maffei a substitué cette faute et ce manque d'art et de génie à une autre faute plus grossière

qu'il avait faite dans la première édition. Égisthe disait à la reine: *Ah! Polydore, mon père!* Et ce Polydore était en effet l'homme à qui Mérope avait confié Égisthe. Au nom de Polydore, la reine ne devait plus douter qu'Égisthe ne fût son fils; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a substitué un défaut encore plus grand.

10° Quand la reine est ridiculement et sans raison en suspens sur ce mot de vieillard, arrive le tyran, qui prend Égisthe sous sa protection. Le jeune homme, qu'on devait représenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, et le remercie avec un avilissement et une bassesse qui fait mal au cœur, et qui dégrade entièrement Égisthe.

11° Ensuite Mérope et le tyran passent leur temps ensemble. Mérope évapore sa colère en injures qui ne finissent point. Rien n'est plus froid que ces scènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de passion contrastée: ce sont des scènes d'écolier. Toute scène qui n'est pas une espèce d'action est inutile.

12° Il y a si peu d'art dans cette pièce, que l'auteur est toujours forcé d'employer des confidentes et des confidents pour remplir son théâtre. Le quatrième acte commence encore par une scène froide et inutile entre le tyran et la suivante: ensuite cette suivante rencontre le jeune Égisthe, je

ne sais comment, et lui persuade de se reposer dans le vestibule, afin que, quand il sera endormi, la reine puisse le tuer tout à son aise. En effet, il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue! Et la reine vient pour la seconde fois, une hache à la main, pour tuer le jeune homme, qui dormait exprès. Cette situation, répétée deux fois, est le comble de la stérilité, comme le sommeil du jeune homme est le comble du ridicule. M. Maffei prétend qu'il y a beaucoup de génie et de variété dans cette situation répétée, parceque la première fois la reine arrive avec un dard, et la seconde fois avec une hache: quel effort de génie!

13° Enfin le vieillard Polydore arrive tout à propos, et empêche la reine de faire le coup: on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidents intéressants entre la mère et le fils, entre eux deux et le tyran. Rien de tout cela: Égisthe s'enfuit et ne voit point sa mère; il n'a aucune scène avec elle, ce qui est encore un défaut de génie insupportable. Mérope demande au vieillard quelle récompense il veut; et ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son temps une reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé, et ridicule au dernier point.

14° Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouser; et, pour y parvenir, il fait dire à Mérope qu'il va faire égorger tous les domestiques et

les courtisans de cette princesse si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée! quel extravagant que ce tyran! M. Maffei ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille?

15° Autre puérilité de collége. Le tyran dit à son confident: « Je sais l'art de régner; je ferai « mourir les audacieux, je lâcherai la bride à tous « les vices, j'inviterai mes sujets à commettre les « plus grands crimes, en pardonnant aux plus cou- « pables; j'exposerai les gens de bien à la fureur « des scélérats, etc. » Quel homme a jamais pensé et prononcé de telles sottises? Cette déclamation de régent de sixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner?

On a reproché au grand Racine d'avoir, dans *Athalie*, fait dire à Mathan trop de mal de lui-même. Encore Mathan parle-t-il raisonnablement; mais ici c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner: c'est l'art d'être détrôné; et on ne peut lire de pareilles absurdités sans rire. M. Maffei est un étrange politique.

En un mot, monsieur, l'ouvrage de Maffei est un très beau sujet, et une très mauvaise pièce. Tout le monde convient à Paris que la représentation n'en serait pas achevée, et tous les gens

sensés d'Italie en font très peu de cas. C'est très vainement que l'auteur, dans ses voyages, n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire sa tragédie : il lui était bien plus aisé de payer un traducteur que de rendre sa pièce bonne.

RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. DE LA LINDELLE.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monsieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à Scaliger. Vous me paraissez bien redoutable; et si vous traitez ainsi M. Maffei, que n'ai-je point à craindre de vous! J'avoue que vous avez trop raison sur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramasser beaucoup de ronces et d'épines: mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaisir de cueillir les fleurs? Il y en a, sans doute, dans la pièce de M. Maffei, et que j'ose croire immortelles: telles sont les scènes de la mère et du fils, et le récit de la fin. Il me semble que ces morceaux sont bien touchants et bien pathétiques. Vous prétendez que c'est le sujet seul qui en fait la beauté; mais, monsieur, n'était-ce pas le même sujet dans les autres auteurs qui ont traité la *Mérope?* Pourquoi, avec les mêmes secours, n'ont-ils pas eu le même succès? Cette seule raison ne prouve-t-elle pas que M. Maffei doit autant à son génie qu'à son sujet?

Je ne vous le dissimulerai pas : je trouve que M. Maffei a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penser à Mérope que son fils est l'assassin de son fils même. Je n'ai pu me servir comme lui d'un anneau, parceque, depuis l'Anneau Royal dont Boileau se moque dans ses Satires [1], cela semblerait trop petit sur notre théâtre. Il faut se plier aux usages de son siécle et de sa nation : mais par cette raison-là même il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. Maffei ni moi n'exposons des motifs bien nécessaires pour que le tyran Polyphonte veuille absolument épouser Mérope. C'est peut-être là un défaut du sujet; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut est fort léger quand l'intérêt qu'il produit est considérable. Le grand point est d'émouvoir et de faire verser des larmes. On a pleuré à Vérone et à Paris : voilà une grande réponse aux critiques. On ne peut être parfait; mais qu'il est beau de toucher avec ses imperfections! Il est vrai qu'on pardonne beaucoup de choses en Italie qu'on ne passerait pas en France: premièrement, parceque les goûts, les bienséances, les théâtres, n'y sont pas les mêmes; secondement,

[1] * Satire III, vers 196. L'Anneau Royal joue un grand rôle dans les scènes III et IV du troisième acte de l'*Astrate*, tragédie de Quinault jouée en 1665. (L. D. B.)

parceque les Italiens, n'ayant point de ville où l'on représente tous les jours des piéces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opéra étouffe chez eux Melpomène ; et il y a tant de *castrati*, qu'il n'y a plus de place pour les Ésopus et les Roscius. Mais si jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres sont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aisés à faire, leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance, et la paix, etc.

PERSONNAGES.

MÉROPE, veuve de Cresphonte, roi de Messène.
ÉGISTHE, fils de Mérope.
POLYPHONTE, tyran de Messène.
NARBAS, vieillard.
EURYCLÈS, favori de Mérope.
ÉROX, favori de Polyphonte.
ISMÉNIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.

MÉROPE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Grande reine, écartez ces horribles images;
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages.
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :
Ainsi que leur courroux ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Léve un front moins timide, et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis
Divisés d'intérêts, et pour le crime unis,
Par les saccagements, le sang, et le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits;
Vous, veuve de Cresphonte, et fille de nos rois;
Vous, que tant de constance, et quinze ans de misère,
Font encor plus auguste et nous rendent plus chère;

Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis...

MÉROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils!

ISMÉNIE.

Vous pouvez l'espérer: déja d'un pas rapide
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Élide;
La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes?
Égisthe est-il vivant? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
Écartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois, et du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMÉNIE.

Mais quoi! cet intérêt et si juste et si tendre
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MÉROPE.

Je suis mère, et tu peux encor t'en étonner?

ISMÉNIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette;

Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiéte;
Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint, dans la solitude où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue:
Égisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort;
Il est digne de vous et des dieux dont il sort:
En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte:
Espérez tout de lui, mais craignez Polyphonte.

ISMÉNIE.

De Polyphonte au moins prévenez les desseins;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MÉROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire?
Je dus y renoncer alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris: « Sauvez le roi, son épouse, et ses fils! »
Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyants, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, et souillé de poussière,

Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
Sanglants et renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Égisthe échappa seul; un dieu prit sa défense:
Veille sur lui, grand dieu, qui sauvas son enfance!
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux!
J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence;
Qu'il règne au lieu de moi: voilà ma récompense.

SCÈNE II.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Eh bien! Narbas? mon fils?

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de soins, ont été superflus.
On a couru, madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée,
Narbas est inconnu; le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute;

Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas raméne un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS.

Peut-être sa tendresse, éclairée et discréte,
A caché son voyage ainsi que sa retraite :
Il veille sur Égisthe ; il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu j'assure son passage,
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLÈS.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance?
On va donner son trône : en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits;
L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MÉROPE.

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir !
Mon fils dans ses états reviendrait pour servir !
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres !
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres !
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire !

EURYCLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire :
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint;

Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée;
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides:
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé: Polyphonte en alarmes
Craint déja votre fils, et redoute vos larmes;
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiéte, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir:
Il touche à la couronne, et, pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse:
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE.

Quoi! par-tout sous mes pas le sort creuse un abyme!
Je vois autour de moi le danger et le crime!
Polyphonte, un sujet de qui les attentats...

EURYCLÈS.

Dissimulez, madame, il porte ici ses pas.

SCÈNE III.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie;
Et les chefs de l'état, tout près de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien:
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie;
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'état connaît peu ces caprices;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire:
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère;
Mais l'état veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MÉROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrais en vos mains sa mère et son état,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'état quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie;
Ce sang coula pour vous; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus:
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE.

Un parti! vous, barbare, au mépris de nos lois!
Est-il d'autre parti que celui de vos rois?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.

Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Éprouvé par le temps, digne en effet de l'être;
Un roi qui la défende; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Égisthe, jeune encore, et sans expérience,
Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage;
C'est le fruit des travaux et du sang répandu;
C'est le prix du courage; et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse;
Revoyez votre époux et vos fils malheureux,
Presque en vòtre présence, assassinés par eux;
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez:
Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre:
La valeur fit ces droits; le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne; il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi:
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand:
Je songe à ressembler au dieu dont il descend:

En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'états, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance;
Défendez votre roi; secourez l'innocence;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu;
Dans nos murs relevés rappelez votre maître:
Alors jusques à vous je descendrais peut-être;
Je pourrais m'abaisser; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCÈNE IV.

POLYPHONTE, ÉROX.

ÉROX.

Seigneur, attendez-vous que son ame fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
Vous avez su du trône aplanir le chemin,
Et pour vous y placer vous attendez sa main!

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.

Mérope attend Égisthe ; et le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père et ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières ;
En vain dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur et de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
Couvrît mes attentats du secret de son ombre ;
En vain du sang des rois, dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur :
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Égisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer ;
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le sort ; il peut se démentir ;
De la nuit du silence un secret peut sortir ;

Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

ÉROX.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
Vos ordres sont suivis : déja vos satellites
D'Élide et de Messène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, si jamais à leurs yeux
Narbas ramène Égisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais me réponds-tu bien de leur aveugle zèle?

ÉROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier
Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE.

Eh bien ! encor ce crime ! il m'est trop nécessaire.
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,

Appui de mes projets par tes soins dirigés,
Érox, va réunir les esprits partagés ;
Que l'avare en secret te vende son suffrage :
Assure au courtisan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a su conduire,
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Égisthe !
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien su?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert ; et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante ;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords sont infectés ;

C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force ; et nos champs et nos villes
Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE.

Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés ;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence :
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse ;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse :
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux ; je veux l'interroger.

EURYCLÈS.

(à Isménie.)

Vous serez obéie. Allez, et qu'on l'amène ;
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle ; il m'emporte trop loin :
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère,
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire;
Mais je vois qu'on l'exige, et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité :
C'est un cruel parti; mais c'est le seul peut-être
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs et des soldats;
Et l'on croit...

MÉROPE.

Non; mon fils ne le souffrirait pas;
L'exil, où son enfance a langui condamnée,
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS.

Il le condamnerait, si, paisible en son rang,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang;
Mais si par les malheurs son ame était instruite,
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,
De ses tristes amis s'il consultait la voix,
Et la nécessité, souveraine des lois,
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE.

Ah! que me dites-vous?

EURYCLÈS.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MÉROPE.

Quoi! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,

Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURYCLÈS.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant, mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, et vous aimez Égisthe.

MÉROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire ?
Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il respire.
Cruel ! apprenez-moi...

EURYCLÈS.

Voici cet étranger
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCÈNE II.

MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, enchaîné ; ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, dans le fond du théâtre, à Isménie.

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(Elle sort.)

ÉGISTHE.

O Dieu de l'univers !

Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image !
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

ÉGISTHE.

O reine, pardonnez : le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(à Euriclès.)
Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie...

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah !... T'était-il connu ?

ÉGISTHE.

Non : les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel ; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,

J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes:
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
« Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
« Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide? »
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard:
Cette main du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie:
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je? hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel!.. j'ai cru... que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Crésphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image, et des rapports si doux?

Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

EURYCLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ? en Élide ! Ah ! peut-être...
L'Élide... répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Polycléte est son nom ; mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle !
J'avais de quelque espoir une faible étincelle ;
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déja replongés.
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Gréce ?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polycléte, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.

Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter? pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain desir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Sur-tout de ses vertus dignes d'un autre prix:
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours;
C'est ma première faute; elle a troublé mes jours:
Le ciel m'en a puni, le ciel inexorable
M'a conduit dans le piège, et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point; j'en crois son ingénuité:
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfesante;
C'est un infortuné que le ciel me présente:
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe; Égisthe est de son âge:

Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et par-tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'ame, et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage!
Si du moins...

SCÈNE III.

MÉROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Ah! madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien...

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes esprits?

ISMÉNIE.

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

ÉGISTHE.

J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(On emméne Égisthe.)

EURYCLÈS, à Mérope.

Je vous l'avais prédit:
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes :
J'en attendais justice, ils la refusent tous.

EURYCLÈS.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis qui dans un tel orage
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

L'état n'est point ingrat; non, madame : on vous aime;
On vous conserve encor l'honneur du diadème :
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mère esclave !

ISMÉNIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux;
Suivez sa voix, madame; elle est la voix des dieux.

MÉROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie?

SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Madame, je reviens en tremblant devant vous :
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage :
Mais n'importe ; parlez.

EURYCLÈS.

C'en est fait, et le sort...
Je ne puis achever.

MÉROPE.

Quoi! mon fils?..

EURYCLÈS.

Il est mort.
Il est trop vrai : déja cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, et glace tout leur zéle.

MÉROPE.

Mon fils est mort!

ISMÉNIE.

O dieux!

EURYCLÈS.

D'indignes assassins
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi! ce jour, que j'abhorre,

Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

EURYCLÈS.

Hélas ! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégiez !..

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin ?

EURYCLÈS.

Oui, madame : on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes,
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Égisthe a mis ses mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :

(On apporte cette armure dans le fond du théâtre.)

Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ? mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée ?

EURYCLÈS.

Celle qu'Égisthe même apportait en ces lieux.

MÉROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS.

C'était Narbas ; c'était son déplorable guide ;
Polyphonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuse vérité !
Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !
Je vois tout. O mon fils ! quel horrible destin !

EURYCLÈS.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

SCÈNE VI.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE, ÉROX ;
GARDES DE POLYPHONTE.

ÉROX.

Madame, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels moments vous offre son secours.
Il a su que d'Égisthe on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE.

Il y prend part, Érox, et je le crois sans peine ;
Il en jouit du moins, et les destins l'ont mis
Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.

ÉROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'est plus, le sanglant héritage,
Et que, dans vos malheurs, il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
Le droit de le punir est un droit respectable ;
C'est le devoir des rois : le glaive de Thémis,
Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis :
A vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE.

Non ; je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il régne, qu'il posséde et mes biens et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCÈNE VII.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Non, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,

Cet hymen que je crains ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS.

Madame, au nom des dieux...

MÉROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur couroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NARBAS.

O douleur! ô regrets! ô vieillesse pesante!
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu! la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi!
Je reviens sans Égisthe; et Polyphonte est roi!
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes,
Cet assassin farouche, entouré de victimes,
Qui, nous persécutant de climats en climats,
Sema par-tout la mort, attachée à nos pas:
Il régne; il affermit le trône qu'il profane;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne!
Dieux! cachez mon retour à ses yeux pénétrants;
Dieux! dérobez Égisthe au fer de ses tyrans:
Guidez-moi vers sa mère, et qu'à ses pieds je meure!
Je vois, je reconnais, cette triste demeure
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
Hélas! après quinze ans d'exil et de misère,
Je viens coûter encor des larmes à sa mère.

A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue:
J'entends des cris plaintifs. Hélas! dans ce palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCÈNE II.

NARBAS, ISMÉNIE, dans le fond du théâtre où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.

ISMÉNIE.

Quel est cet inconnu dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, et percer sa retraite?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux?

NARBAS.

Oh! qui que vous soyez, excusez mon audace:
C'est un infortuné qui demande une grace.
Il peut servir Mérope; il voudrait lui parler.

ISMÉNIE.

Ah! quel temps prenez-vous pour oser la troubler?
Respectez la douleur d'une mère éperdue;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue;
Éloignez-vous.

NARBAS.

Hélas! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, madame, étranger dans Messène.

Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée?

ISMÉNIE.

C'est la tombe d'un roi des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.

NARBAS, allant vers le tombeau.

O mon maître! ô cendres que j'adore!

ISMÉNIE.

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouïs?

ISMÉNIE.

Le coup le plus terrible; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils Égisthe, ô dieux! le malheureux Égisthe!

ISMÉNIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne serait plus?

ISMÉNIE.

Un barbare assassin
Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS.

O désespoir! ô mort que ma crainte a prédite!
Il est assassiné? Mérope en est instruite?
Ne vous trompez-vous pas?

ISMÉNIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.
C'est vous en dire assez; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins!

ISMÉNIE.

Au désespoir livrée,
Mérope va mourir; son courage est vaincu:
Pour son fils seulement Mérope avait vécu:
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée;
Mais avant de mourir elle sera vengée:
Le sang de l'assassin par sa main doit couler;
Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
Le roi, qui l'a permis, cherche à flatter sa peine;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS, s'en allant.

Hélas! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III.

ISMÉNIE.

Ce vieillard est, sans doute, un citoyen fidéle;
Il pleure; il ne craint point de marquer un vrai zéle:
Il pleure; et tout le reste, esclave des tyrans,

Détourne loin de nous des yeux indifférents.
Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Égisthe un cœur trop paternel!
Hélas! courons à lui... Mais quel objet cruel!

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, enchaîné; GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE.

Qu'on améne à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourments qui soient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices!

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, avançant.

Oui; sans doute, il le faut. Monstre! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

ÉGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité;
J'avais déja fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice:

Qui peut avoir sitôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MÉROPE.

Quel intérêt? barbare!

ÉGISTHE.

Hélas! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image:
Que j'en suis attendri! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel! à quel point on l'instruisit à feindre!
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre!

(Elle se jette dans les bras d'Isménie.)

EURYCLÈS.

Madame, vengez-vous, et vengez à-la-fois
Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice!
On m'accueille, on me flatte; on résout mon supplice!
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets?
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit...

MÉROPE.

Barbare! il te reste une mère!
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTHE.

Si tel est mon malheur,

S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux ! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie et pour vous et pour lui.

MÉROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure...

ÉGISTHE.

Elle est à moi.

MÉROPE.

Comment ? que dis-tu ?

ÉGISTHE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui, ton père ? En Élide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle, réponds.

ÉGISTHE.

Son nom est Polyclète :
Je vous l'ai déja dit.

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur !
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.

(levant le poignard.)

Mânes de mon cher fils ! mes bras ensanglantés...

NARBAS, paraissant avec précipitation.

Qu'allez-vous faire, ô dieux !

MÉROPE.

Qui m'appelle?

NARBAS.

Arrêtez!

Hélas! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs, traître!

NARBAS.

Arrêtez!

ÉGISTHE, tournant les yeux vers Narbas.

O mon père!

MÉROPE.

Son père!

ÉGISTHE, à Narbas.

Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! madame, empêchez qu'on achéve le crime.
Euryclès, écoutez; écartez la victime:
Que je vous parle.

EURYCLÈS emméne Égisthe, et ferme le fond du théâtre.

O ciel!

MÉROPE, s'avançant.

Vous me faites trembler:
J'allais venger mon fils.

NARBAS, se jetant à genoux.

Vous alliez l'immoler.
Égisthe...

MÉROPE, laissant tomber le poignard.

Eh bien! Égisthe?

NARBAS.

O reine infortunée !
Celui dont votre main tranchait la destinée
C'est Égisthe...

MÉROPE.

Il vivrait !

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE, tombant dans les bras d'Isménie.

Je me meurs !

ISMÉNIE.

Dieux puissants !

NARBAS, à Isménie.

Rappelez ses esprits.
Hélas ! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, revenant à elle.

Ah ! Narbas, est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! c'est vous ! c'est mon fils ! qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(à Isménie.)
Vous, cachez à jamais ce secret important ;
Le salut de la reine et d'Égisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie !
Cher Égisthe ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et, si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez:
Le crime est sur le trône; on vous poursuit: tremblez.

SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Ah! madame, le roi commande qu'on saisisse...

MÉROPE.

Qui?

EURYCLÈS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE, avec transport.

Eh bien! cet étranger c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MÉROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne!
Pourquoi? quelle entreprise exécrable et soudaine!
Pourquoi m'ôter Égisthe?

EURYCLÈS.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE.

L'interroger? qui? lui? sait-il quelle est sa mère?

EURYCLÈS.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MÉROPE.

Courons à Polyphonte; implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Égisthe, alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse! lui! quel coup de foudre! ô ciel!

MÉROPE.

C'est mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais...

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLÈS.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MÉROPE.

Lui? ce traître?

NARBAS.

Oui, lui-même; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Égisthe et le père et les frères :
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups;
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE.

Ah dieux!

NARBAS.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes;
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes :
Il déguisa sa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais.
Il y porta la flamme; et parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourants, vous étiez entourée;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissants.
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocents :
Je l'ai conduit, seize ans, de retraite en retraite;
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète;
Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte est son maître, et devient votre époux!

MÉROPE.

Ah! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS.

On vient: c'est Polyphonte.

MÉROPE.

O dieux! est-il possible?

(à Narbas.)

Va, dérobe sur-tout ta vue à sa fureur.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin dissimulez, madame.

EURYCLÈS.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.
Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE, à Euryclès.

Ah ! cours ; et que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLÈS.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas ! j'espère en ta prudence :
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance!

SCÈNE VI.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX, ISMÉNIE,
SUITE.

POLYPHONTE.

Le trône vous attend, et les autels sont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices déja, par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance

A bien mal secondé ma prompte vigilance;
J'avais à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLYPHONTE.

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE.

Vous?

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils serait-il altéré?

MÉROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices!
Mais si ce meurtrier, seigneur, a des complices;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas...
Ceux dont la race impie a massacré le père
Poursuivront à jamais et le fils et la mère.
Si l'on pouvait...

POLYPHONTE.

C'est là ce que je veux savoir;
Et déja le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE.

Il est entre vos mains?

POLYPHONTE.

Oui, madame, et j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

MÉROPE.

Ah! barbare!... A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.

(à part.)
O mon sang! ô mon fils! quel sort on vous prépare!
(à Polyphonte.)
Seigneur, ayez pitié...

POLYPHONTE.

Quel transport vous égare!
Il mourra.

MÉROPE.

Lui?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte?
D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener?
Pourquoi fuit-il mes yeux? que dois-je en soupçonner?
Quel est-il?

MÉROPE.

Eh! seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon, déja vous environne!

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône: et sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déja Mérope et Polyphonte.

MÉROPE, en pleurant.

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte;
Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable...

ISMÉNIE.

Eh! madame!

MÉROPE.

Ah! seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi; les dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, madame.

MÉROPE.

O dieux! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

A ses emportements, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux :
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère ;
Et par ce nœud sacré, qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ;
Que pensez-vous de lui ?

ÉROX.

Rien ne peut le troubler ;
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en suis frappé, seigneur, et je n'attendais pas

Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel est-il, en un mot?

ÉROX.

Ce que j'ose vous dire
C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
De ce secret d'état les vestiges honteux:
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égisthe?
Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir?

ÉROX.

Mérope, dans les pleurs mourant désespérée,
Est de votre bonheur une preuve assurée;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence;
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste.
Elle affermit mon trône: il suffit, elle est juste.
Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé,

Croira son prince mort, et le croira vengé.
Mais répondez : quel est ce vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère?
Mérope allait verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main,
Que voulait-il?

ÉROX.

Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
Il venait implorer la grace de son fils.

POLYPHONTE.

Sa grace? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier sur-tout excite mes soupçons.
Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons,
La reine, qui tantôt pressait tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice?
La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

ÉROX.

Qu'importent sa pitié, sa joie, et sa vengeance?

POLYPHONTE.

Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCÈNE II.

POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS, MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE.

Remplissez vos serments; songez à me venger:
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah dieux!

ÉGISTHE, à Polyphonte.

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine:
Mais je suis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuse, elle est mère;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi:
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux! oses-tu, dans ta rage insolente...

MÉROPE.

Eh! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente:
Élevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je? quel discours! quelle surprise extrême!
Vous, le justifier!

MÉROPE.

Qui? moi, seigneur?

POLYPHONTE.

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE.

O ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE.

Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE.

Je ne les cache point, ils paraissent assez;
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, s'avançant.

Cruel! qu'osez-vous dire?

ÉGISTHE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

POLYPHONTE.

Qu'il meure!

MÉROPE.

Il est...

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, se jetant entre Égisthe et les soldats.

Barbare! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi! votre fils?

MÉROPE, en l'embrassant.

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre!

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? qui? vous, qui demandiez sa mort?

ÉGISTHE.

Ah! si je meurs son fils, je rends grace à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature;
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.

Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire? et sur quelles alarmes?...

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, se jetant à ses genoux.

Commencez donc par m'arracher la vie;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds;
Mérope les embrasse, et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourments : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez!
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE.

O reine! levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carrière,
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, à Mérope.

Eh bien! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte;
Son courage me plaît; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déja remis;
Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter?

MÉROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver ;
L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver ?

MÉROPE.

Quoi, barbare !

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre ame en sa faveur paraît trop attendrie
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE.

C'est votre fils, madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui ;
Ou je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grace ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère, ou sa complice.
Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, que l'on me suive.

(à Mérope.)

Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive ;
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.

Votre seule réponse ou le sauve ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, que les soldats emmènent.

O reine auguste et chère!
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCÈNE III.

MÉROPE.

Cruels, vous l'enlevez! en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré!
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant desiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père;
Ah! privez-moi de lui; cachez ses pas errants
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCÈNE IV.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déja dans les fers Égisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous!

MÉROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire?
J'ai parlé, c'en est fait; et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous?

SCÈNE V.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Voici l'heure, madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,

Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran régle tout; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos serments;
Messène en est témoin, les dieux en sont garants.
Le peuple a répondu par des cris d'alégresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célébre à genoux cet hymen plein d'horreur;
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie!

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie!

MÉROPE.

C'est un crime effroyable, et déja tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE.

Eh bien! le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel et moi, sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense;
Ils ont assez long-temps trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs:
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.

Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je frissonne. Ah! tout me désespère.
On m'appelle, et mon fils est au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.
(aux sacrificateurs.)
Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! ô tendresse! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre destinée est encore incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran désarmez la colère,
Conservez une tête, hélas! si nécessaire,
Si long-temps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS.

Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

ÉGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui? moi, né de Mérope! et Cresphonte est mon père!
Son assassin triomphe; il commande, et je sers!
Je suis le sang d'Hercule, et je suis dans les fers!

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide?

ÉGISTHE.

Eh quoi! tous les malheurs aux humains réservés,
Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts, errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre et dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur;
Je respectai, j'aimai, jusqu'à votre misère;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père:
Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache:
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né,
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah, mon père! ah! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée?
Mes malheurs finissaient; mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdu: le tyran vient ici.

SCÈNE II.

POLYPHONTE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, GARDES.

POLYPHONTE.

(Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.)

Retirez-vous ; et toi, dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Élevé loin des cours et sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
Elle a suivi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ses pas et les miens, viens au pied de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
Prends-les tous à témoin de ton obéissance.

La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
Un refus te perdra; choisis, et réponds-moi.

ÉGISTHE.

Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître;
Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,
Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE.

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage:
Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir:
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ses caprices vains.
Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCÈNE III.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

ÉGISTHE.

Ah! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule! instruis mon bras à me venger du crime;
Éclaire mon esprit du sein des immortels!
Polyphonte m'appelle au pied de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon prince, êtes-vous las de vivre?

EURYCLÈS.

Dans ce péril du moins si nous pouvions vous suivre!
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,
Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez...

ÉGISTHE.

En d'autres temps mon courage tranquille
Au frein de vos leçons serait souple et docile;
Je vous croirais tous deux : mais dans un tel malheur
Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté... Ciel, qu'est-ce que je voi!
Mérope!

SCÈNE IV.

MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, SUITE.

MÉROPE.

Le tyran m'ose envoyer vers toi :
Ne crois pas que je vive après cet hyménée ;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort :
Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte,
Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils...

ÉGISTHE.

Osez me suivre.

MÉROPE.

Arrête. Que fais-tu?
Dieux! je me plains à vous de son trop de vertu.

ÉGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendez-vous sa voix? Êtes-vous reine et mère?
Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE.

Il semble que le ciel

T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang; je vois le sang d'Alcide;
Ah! parle: remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils! mon cher fils!
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

ÉGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu:
Polyphonte est haï; mais c'est lui qu'on couronne:
On m'aime et l'on me fuit.

ÉGISTHE.

Quoi! tout vous abandonne!
Ce monstre est à l'autel?

MÉROPE.

Il m'attend.

ÉGISTHE.

Ses soldats
A cet autel horrible accompagnent ses pas?

MÉROPE.

Non: la porte est livrée à leur troupe cruelle;
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresser à ma suite, et ramper sous mes lois.
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE.

Seul, je vous y suivrai; j'y trouverai des dieux

Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTHE.

Ils m'éprouvaient sans doute.

MÉROPE.

Eh! quel est ton dessein?

ÉGISTHE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis; vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(à Narbas, en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCÈNE V.

NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Que va-t-il faire? Hélas! tous mes soins sont trahis;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive et sûre
Justifierait les dieux en vengeant leur injure;
Qu'Égisthe reprendrait son empire usurpé;
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Égisthe va se perdre à force de courage:
Il désobéira; la mort est son partage.

EURYCLÈS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURYCLÈS.

Écoutons.

NARBAS.

Frémissez!

EURYCLÈS.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte
La reine en expirant a prévenu sa honte;
Tel était son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah! son fils n'est donc plus! Elle eût vécu pour lui.

EURYCLÈS.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattants,
Les sons de la trompette, et les voix des mourants;
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLÈS.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux?

EURYCLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLÈS.

Graces aux immortels! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(Il sort.)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre!
O dieux! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés;
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCÈNE VI.

NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS.

Quel spectacle! est-ce vous, Isménie?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois?

ISMÉNIE.

Ah! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant? Que devient notre reine?

ISMÉNIE.

De mon saisissement je reviens avec peine;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Égisthe?

ISMÉNIE.

Il est... le digne fils des dieux;
Égisthe! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible

N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMÉNIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée,
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas;
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels:
Il court; c'était Égisthe; il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran, disait-il; dieux, prenez vos victimes. »
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Léve une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se reléve: il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déja la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!

Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
« C'est mon fils! arrêtez, cessez, troupe inhumaine!
« C'est mon fils, déchirez sa mère et votre reine,
« Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté! »
A ces cris douloureux le peuple est agité;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants :
On marche, on est porté sur les corps des mourants,
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur. »
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts, et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris :
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achéve ton ouvrage, et soutiens l'innocence :
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits ;
O ciel ! conserve Égisthe, et que je meure en paix !
Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

SCÈNE VII.

MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.)

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang ;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(en courant vers Égisthe, qui arrive la hache à la main.)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte ;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?

Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un roi vengeur du crime?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son ame intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Écoutez : le ciel parle ; entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCÈNE VIII.

MÉROPE, ÉGISTHE, ISMÉNIE, NARBAS,
EURYCLÈS, PEUPLE.

EURYCLÈS.

Ah! montrez-vous, madame, à la ville calmée :
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.

Nos amis ont parlé ; les cœurs sont attendris :
Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie ;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas : on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est par-tout abhorré ;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré ;
O roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
Ce prix est notre amour ; il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE.

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère ;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

FIN DE MÉROPE.

VARIANTES
DE MÉROPE.

ACTE PREMIER.

V. 1. Édition de 1744 :

Grande reine, écartez ces images funèbres :
Goûtez des jours sereins, nés du sein des ténèbres.

ACTE DEUXIÈME.

Sc. 1. La scène suivante manque à l'édition de Kehl; elle fut supprimée le jour de la première représentation par l'auteur lui-même, qui s'était obstiné à la conserver à toutes les répétitions, malgré les représentations de mademoiselle Duménil, qui la trouvait inutile. C'est sur une copie qu'en avait conservée cette actrice, que Palissot l'a publiée en 1802[1] :

ISMÉNIE, EURYCLÈS.

ISMÉNIE.

Oui, toujours de son fils sa douleur occupée,
D'aucun autre intérêt ne peut être frappée.
Cet hymen nécessaire irrite ses esprits ;
Elle craint d'offenser le nom seul de son fils.
Elle a devant les yeux cette éternelle image,
De ses illusions tendre et funeste ouvrage :
Elle embrasse cette ombre, et ses humides yeux
Relisent ce billet, ce gage précieux,
Ce billet de Narbas, unique témoignage
Qui jusqu'en sa prison put trouver un passage.

[1]* Palissot tenait cette scène de M. Antoine, l'un des amateurs les plus éclairés de l'art du théâtre, auquel mademoiselle Duménil en avait laissé prendre une copie. (L D. B.)

Le nom de ce cher fils, effacé par ses pleurs,
Flatte son espérance, irrite ses douleurs,
La soutient et l'abat, la console et la tue :
Vous ne guérirez point cette ame prévenue.

EURYCLÈS.

Je saurai l'admirer ; une autre en cet état
De la grandeur suprême aurait mieux vu l'éclat,
Eût pleuré sur le trône, et, bientôt consolée,
Oublierait la nature aux grandeurs immolée.
Je vois avec respect ce courage obstiné,
Dans ses nobles douleurs ferme et déterminé,
Vainqueur de l'intérêt et vainqueur du temps même.
Mérope se perdra, je le vois ; mais elle aime.
Que n'ai-je pu savoir ce vertueux amour!
Que n'ai-je pu d'Égisthe annoncer le retour!
J'ai des temples voisins parcouru les asiles;
De moi, de mes amis, les pas sont inutiles;
Ils n'ont rien aperçu sur ces bords odieux
Que le vil assassin que j'amène en ces lieux.

v. 178. Pour le pur sang des dieux quel horrible partage!

(L. D. B.)

ACTE TROISIÈME.

NARBAS.

v. 189 et suiv. * J'ai vu ce monstre, entouré de victimes,
Massacrer nos amis, les témoins de ses crimes :
. . . .
. . . .
* Assassin de son prince, il parut son vengeur.
Blessé, demeure seul en ce péril funeste,
Je tenais de vos fils le déplorable reste.
Vous parûtes alors, vos yeux furent témoins
Des marques du carnage et de mes tristes soins.
. . . .
. . . .
* J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète :
Il vit, je le retrouve, il était sous vos yeux.
J'ai revu votre fils, mais dans quel temps, ô dieux!

Mérope abandonnée à son erreur cruelle
Allait verser son sang de sa main maternelle !
* Polyphonte est son maître et devient votre époux.

ACTE QUATRIÈME.

v. 42. Mérope ainsi l'ordonne...
. . . . Et c'est un vil mortel
Que j'écrase en passant quand je cours à l'autel.

V. 141. Dans les premières éditions :

Et sans être ébloui du rang où je me voi,
Devenu votre fils, j'ose penser en roi.

ACTE CINQUIÈME.

NARBAS.

v. 147. * Qu'ira-t-il faire ? hélas ! tous mes soins sont trahis.
* Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
* J'espérais que du temps la main tardive et sûre
De la race des rois viendrait venger l'injure ;
* Qu'Égisthe reprendrait son empire usurpé.
* Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Ciel ! ainsi des méchants protégez-vous la rage ?
Gardez un avenir, ce monde est leur partage.

v. 221. Un gros de nos amis, que son danger excite.

v. 231. * De ces flots confondus le flux impétueux
* Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
On fuit, et cependant le reste de Messène
Accourait, se pressait dans la place prochaine ;
Le nombre qui redouble augmente encor l'horreur.
L'un croit Égisthe mort, l'autre le croit vainqueur.
On dit que l'ennemi vient surprendre la porte ;
On court à ce palais, la foule m'y transporte ;
J'y suis, vous m'y voyez semblable aux malheureux
Rejetés par les flots dans un orage affreux.
Je me meurs, je ne sais si la reine est sauvée,
* Si de son digne fils la vie est conservée.
Je ne sais où je vais : le trouble et la terreur,
* Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NOTES

DE MÉROPE.

ACTE PREMIER.

v. 8. Divisés d'intérêts, et pour le crime unis.

Ce vers est tiré du premier acte d'*Artémire*.

v. 176. Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie ;
Ce sang coula pour vous, et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus.

On lit les vers suivants dans *Ériphile* (act. II, sc. I) :

Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux.
. . . .
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Il a dans les combats coulé pour la patrie ;
Je vois ce que je suis et non ce que je fus,
Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

v. 273. Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

Imitation ennoblie de cette pensée d'Horace (ode II du liv. III) :

« Rarò antecedentem scelestum
« Deseruit pede Pœna claudo. »

On en retrouve une autre dans *Oreste* (act. I, sc. II) :

La peine suit le crime, elle arrive à pas lents.

(Édit. de Kehl.)

v. 305. Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

Voyez *la Mort de César* (act. I, sc. II), où l'on retrouve le même fonds d'idées, mai savec les nuances qui conviennent à la différence des caractères. L'un parle en tyran ambitieux, l'autre en scélérat. (Édit. de Kehl).

ACTE DEUXIÈME.

v. 172. Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux....
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et par-tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.

Imitation de Maffei (Édit. de Kehl). — Imitation fort embellie. Genest fait dire à Pénélope (act. IV, sc. I):

Sur des bords étrangers Ulysse, sans appui,
Peut-être au même état se rencontre aujourd'hui.

v. 203. Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux:
Suivez sa voix, madame; elle est la voix des dieux.

C'est la traduction de cet axiome : *Vox populi*, *vox Dei.*

v. 229. Celui qui sur Égisthe a mis ses mains hardies.

Racine (*Esther*, act. III, sc. VI);

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies!

v. 280. Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras.

« M. de Voltaire est le premier qui se soit permis de mettre *enfoncer le bras* pour *enfoncer le fer*. On trouve encore dans *la Mort de César* (act. III, sc. VIII):

Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.

Peut-être cette espèce de métonymie est-elle trop hasardée. » (La Harpe, *Comm.*)

ACTE TROISIÈME.

v. 14. Il y jouit en paix du ciel qui le condamne!

Imitation de Juvénal (sat. I):

.... Et fruitur dis
Iratis...

(Édit. de Kehl.)

v. 115. .... Barbare! il te reste une mère!

Ce beau mouvement est imité de Maffei. (Édit. de Kehl.)

v. 140. J'allais venger mon fils. — Vous alliez l'immoler.

Imitation du passage de l'*Électre* de Longepierre.

J'allais venger mon frère.
— Vous alliez l'immoler.

La même idée, moins bien rendue, avait été employée par La Chappelle dans son *Téléphonte* (act. V, sc. IV); c'est Mérope qui parle :

.... Lui, mon fils!
Que j'allais immoler! ô mon fils!

v. 189 et suiv. La victime était prête, et de fleurs couronnée, etc.

Ce récit et le discours de Mérope sont une imitation très embellie de Maffei. On trouve dans la *Lettre de M. de La Lindelle* les raisons qui ont détourné M. de Voltaire de traduire la *Mérope* italienne. (Édit. de Kehl.)

FIN DES NOTES DE MÉROPE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LA MORT DE CÉSAR, tragédie. 11 auguste 1735. Pag. 1
Notice sur la tragédie de *la Mort de César.* 3
Avertissement des éditeurs de l'édition en 42 volumes in-8°. 10
Avertissement de l'édition de 1736. 13
Préface de l'édition de 1738. 18
Lettre de M. Algarotti à M. l'abbé Franchini, envoyé de Florence, sur la tragédie de *Jules César,* par M. de Voltaire, 1734 ou 1735. 21
Lettera del signor conte Algarotti al signor abate Franchini, invitato di S. A. R. grand duca di Toscana a Parigi. 28
Traduction. Lettre de M. le comte Algarotti à M. l'abbé Franchini, envoyé de S. A. R. le grand duc de Toscane à Paris. 29
Variantes de *la Mort de César.* 90
Notes de *la Mort de César.* 92

ALZIRE, OU LES AMÉRICAINS, tragédie. 27 janvier 1736. 97
Notice sur la tragédie d'*Alzire.* 99
Épître à madame la marquise du Châtelet. 107
Discours préliminaire. 115
Variantes d'*Alzire.* 191
Notes d'*Alzire.* 193

ZULIME, tragédie en cinq actes. 8 juin 1740. 199
Notice sur la tragédie de *Zulime.* 201
Avertissement des éditeurs de Kehl. 205
Lettre de Voltaire à l'auteur du Mercure sur la tragédie de *Zulime.* 23 juin 1761. 209
A mademoiselle Clairon. 212
Variantes de *Zulime.* 289
Variantes de *Zulime*, édition de 1761. 291
Notes de *Zulime.* 327

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHÈTE, tragédie en cinq actes. 9 auguste 1742. Page 331
Notice sur la tragédie du *Fanatisme*. 333
Avertissement des éditeurs de Kehl. 343
Avis de l'éditeur. 345
Lettre au pape Benoît XIV. 352
Réponse de Benoît XIV. 353
Lettre de remerciement au pape. 357
Variantes du *Fanatisme*. 434
Notes du *Fanatisme*. 437
MÉROPE, tragédie en cinq actes. 20 février 1743. 441
Notice sur la tragédie de *Mérope*. 443
Lettre du P. Tournemine, jésuite, au P. Brumoy, sur la tragédie de *Mérope*. 449
Lettre à M. le marquis Scipion Maffei, auteur de la *Mérope* italienne, et de beaucoup d'autres ouvrages célèbres. 453
Lettre de M. de La Lindelle à M. de Voltaire. 473
Réponse de M. de Voltaire à M. de La Lindelle. 481
Variantes de *Mérope*. 557
Notes de *Mérope*. 560

FIN DE LA TABLE.

